LAURE,

OU

LETTRES

DE &c. &c.

[redacted]

LAURE,

OU

LETTRES

DE QUELQUES PERSONNES DE SUISSE.

TOME TROISIEME.



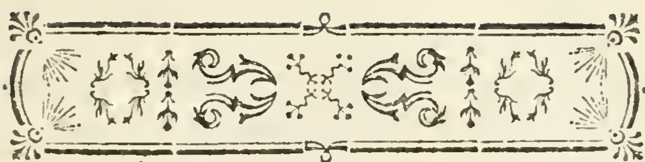
A GENÈVE

Chez BARDE, MANGET & Compagnie Imprimeurs - Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, hôtel de Mifgrigny, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXVI.



LAURE,

OU

LETTRES

DE QUELQUES FEMMES DE SUISSE.

LETTRE XXV.

Monsieur de Marville à Mr. de St. Ange.

MON cher ami, il y a déjà plusieurs jours que je voulois aller te voir ; je suis impatient de juger moi--même de ta convalescence. Tu en étois encore fort éloigné la dernière fois que je t'ai vu. Depuis que j'ai obtenu un emploi dans notre magistrature, je suis

ſi ſouvent chargé de l'intérêt des autres, que j'ai à peine le tems de penſer aux miens, & ſurtout très-peu à mes plaiſirs. Je ne veux pas être longtems ſans avoir de tes nouvelles; j'envoie mon domeſtique, qui m'en rapportera: je ne ſuis pas le ſeul qui ait de l'impatience ſur ta ſanté & ſur ton retour: toutes les femmes de ta connoiſſance s'en occupent: hier, chez Made. de Taninge, on ne parla preſque que de toi; on s'occupa de cette cicatrice que la bleſſure doit t'avoir laiſſée au viſage. Made. d'Arzilli prétend que tu en feras défiguré, que tu ſeras affreux; elle n'aime pas les balafrés, & elle ne veut pas d'un ami qui le ſoit. Elle dit que les cicatrices ne ſont pas de la bonne compagnie, & elle ajoute cent choſes plaiſantes qui feroient preſque douter de l'intérêt qu'elle y prend, Made. de Taninge aſſure que tu auras l'air plus intéreſſant, & qu'il n'y a point de mal que la régularité de tes

traits ſoit un peu dérangée. On te plaint de ce que tu as ſouffert; on s'afflige de ton abſence, & tout le monde parle de ton accident comme d'un malheur qui eſt général. Les femmes en ſont particulièrement affectées, lorſqu'elles penſent à ce qu'il auroit pu être. Il ſemble que tout ce qui t'éloigne de tes amis eſt un tort qu'on leur fait : on crie contre ta retraite & contre tout ce qui t'expoſe aux accidens; je ne puis pas dire cependant que toutes les femmes témoignent le même intérêt : il en eſt quelques-unes qui ne diſent rien ; & je ne ſais pas ce que cela veut dire. Ce n'eſt pas Mlle. de Mirfor, qui parle beaucoup des ſecours qu'elle t'a donnés, & qui prétend que tu lui dois la vie ; mais Mlle. de Germoſan, qui pourroit auſſi raconter quelque choſe, ne dit rien. Il ſemble qu'elle veuille faire entendre que ſon amie dit trop ; c'eſt une perſonne d'un caractère bien ſingulier que cette de-

moiſelle de Germoſan ; je crois qu'elle ne te plaira point, & que tu ne chercheras jamais à lui plaire, quoiqu'elle ſoit d'une figure charmante ; c'eſt un mèlange de biſarrerie & de raiſon, d'eſprit & de ſimplicité ; on prendroit ſouvent ſon envie de plaire pour de la coquetterie, ſa gaieté pour le goût du plaiſir ; cependant le plus ſouvent elle paroît le fuir, & préférer la retraite & la vie domeſtique ; elle eſt attachée à ſes devoirs, & elle rit de tout ce qu'on appelle attachement, ſentiment, paſſion ; elle a de la douceur & de la ſenſibilité, & dans le monde ce ſont des grâces naturelles qui ſéduiſent, ſans éblouïr ; en tout c'eſt un caractère piquant qui intéreſſe, qui attache inſenſiblement ; au reſte, on ſe trompe toujours en jugeant les femmes qui plaiſent le plus ; Mlle. de Germoſan m'a fait tomber dans une erreur que je ne te raconterai pas aujourd'hui ; je ne te dirai pas non plus le ſentiment

qui m'en eſt reſté; j'aime ſa famille & je lui ſuis attaché; je ſerai toujours leur ami après avoir ſouhaité de leur être quelque choſe de plus. Je te prie, mon cher ami, de venir inceſſamment répondre toi-même à tous ceux qui te demandent; j'eſpère que ta réponſe nous apprendra que nous n'attendrons pas longtems, & que bientôt tu nous feras rendu; nos plaiſirs ont beſoin de toi. Adieu, mon cher ami, renvoie mon exprès avec de bonnes nouvelles de ta ſanté.





LETTRE XXVI.

Monsieur de St. Ange, à Mr. de Marville.

EN vérité, mon cher ami, j'ai presque de quoi me consoler de l'accident cruel qui m'est arrivé ; j'ai eu la pitié & les soins de deux femmes charmantes, & je suis infiniment sensible à l'intérêt que tu me témoignes ; ce n'est pas trop cher que de payer tout cela de son sang & de sa tête, & dans ce moment la mienne est beaucoup plus occupée de ce qu'elle a vu & entendu, que de ce qu'elle a souffert. Jusques à présent je n'ai pas eu beaucoup d'inquiétude sur la cicatrice ; mais si elle peut devenir l'objet de l'attention des femmes qui ont quelqu'amitié pour moi, j'aurois moins de regrets à la blessure. Made.

d'Arzilli eſt trop gaie pour s'amuſer à être ſenſible aux accidens. Dis lui, je te prie, qu'un ami balafré peut avoir le cœur très-bon; que les bleſſures que l'on voit ſont plus sûres que celles dont on parle, & qu'elles méritent mieux ſa pitié. Aſſure Made. de Taninge que je tâcherai de me faire pardonner les défauts de ma tête; j'eſpère de trouver auprès de ces Dames un peu plus de compaſſion que tu ne m'en témoigne de leur part: on diroit à t'entendre que tu veuilles m'en donner de la défiance; crois que je ſais réduire à leur juſte valeur les témoignages d'intérêt & d'amitié que l'on reçoit dans le monde: je les accepte avec reconnoiſſance, j'en jouis, & je ne ſuis orgueilleux que d'un ami eſſentiel comme toi. Les femmes ſont l'agrément de la vie & la douceur de la ſociété: il eſt flatteur de leur plaire; il eſt doux de les aimer, mais le bonheur eſt trop rare avec elles: je l'ai cherché d'abord dans une

eſpèce de ſympathie, que je croyois rencontrer dans celle que j'aimois; je ne l'ai point trouvée encore; & je crois que cette ſympathie eſt une chimère qui n'exiſte pas. Les ſentimens qu'on inſpire, & dont on eſpère jouir, repoſent ſur un amour-propre qui les empoiſonne. Il eſt plus sûr de ne chercher que le plaiſir. Je t'avouerai, mon cher ami, que depuis ma première expérience, je ne vois plus les femmes que ſous cet aſpect. Pauline, dont tu m'as quelquefois entendu prononcer le nom avec attendriſſement, n'étoit qu'une payſanne. A la fraîcheur de la roſe elle joignoit une ame douce & tendre; elle m'inſpira l'amour, je la jugeois ſuſceptible d'un ſentiment vrai & délicat; je crus entrevoir enſuite la vanité & l'intérêt: peut être auſſi ſa légèreté ou plutôt la mienne.... Enfin, mon cher ami, je crois que la nature ne m'a pas fait pour les grands attachemens, pour les grandes paſſions,

J'ai éprouvé que je n'étois pas capable de ſoumettre ma vie & mon bonheur aux ſuccès d'une paſſion ; j'ai eu il eſt vrai, quelques momens de preſtige là-deſſus ; ils ont été ſi courts que je m'en ſuis pris aux femmes ; je me ſuis perſuadé qu'elles manquoient de pouvoir, ou qu'elles ne ſe ſoucioient pas de l'acquérir. Je me ſuis attaché à leur légèreté, & j'ai été moins trompé ; la ſociété de même eſt devenue pour moi un objet de pur amuſement, je ne cherche que le plaiſir, je fuis tout ce qui n'en eſt pas. Comme on ne peut pas vivre de plaiſir cependant, c'eſt dans la retraite que je m'occupe eſſentiellement, & que je trouve mieux à ſatisfaire les ſentimens de mon ame. C'eſt par cette raiſon que je m'attache tous les jours plus à la vie de la campagne : tous les objets n'y ſont pas, comme à la ville, enveloppés de vanité & d'amour-propre ; je m'occupe de l'agriculture, & particulière-

ment des payſans, dont elle fait le ſort, & l'emploi de leur vie : j'eſſaie de leur donner des idées qui facilitent leurs travaux : je ſuis ſouvent avec eux, ils m'écoutent, parce que j'ai plutôt l'air de les conſulter, que de vouloir les diriger ; je n'y parviendrois pas, ils ſont ſi attachés à leur routine ! Quelquefois j'ai le bonheur de les aider, de les ſoulager ; il me ſemble alors que je jouis de la vraie ſociabilité, je m'intéreſſe à tout ce qu'ils font ; leurs jouiſſances ſont faciles ; leur contentement n'excite point la jalouſie ; chez eux la pauvreté eſt ſans orgueil, le bonheur ſans vanité, & le malheureux reçoit des ſecours ſans honte. Aujourd'hui je m'occupe peu à lire, je penſe, je médite, je réfléchis ſur ce que j'ai vu, ſur ce que j'ai appris. Il m'arrive quelquefois d'écrire mes idées ; j'ai quelqu'envie de publier celles que j'ai ſur la pauvreté, ſur l'éducation, ſur le vol & ſur les voleurs : je veux te conſulter là deſſus. Ces objets ſont du reſſort

de tes lumières & de ton emploi, & tu pourras m'éclairer. Cet intérêt que je prends à mes bons voiſins les payſans, m'attache à la campagne. Il me ſemble qu'ici j'ai des amis, & qu'à la ville je n'ai que des connoiſſances; c'eſt même ce qui m'a conſolé de tout ce que j'ai quitté à Paris. Là je ſuivois avec paſſion le goût que j'avois pour les beaux arts; je m'y livrois ſans réſerve; & j'avois des momens de jouiſſance délicieux. Depuis que je ſuis ici, j'ai trouvé qu'après m'être enivré d'un chef-d'œuvre de peinture ou de ſculpture, qu'après avoir ſenti tout le ſublime d'une expreſſion muſicale, il me reſtoit bien peu de choſes dans l'ame; je ſentois même un vuide qu'il falloit remplir avec d'autres illuſions: je n'ai pas fait ce changement à ma vie ſans ſouffrir. Dans les commencemens, tout me paroiſſoit ennuyeux; inſenſiblement j'ai regardé autour de moi, j'ai trouvé

des êtres ſenſibles, & avec eux la réalité de tout ce que je ne voyois qu'en imitation. J'ai auſſi retrouvé mes amis & mes connoiſſances de la ville, je les aime, & je prends préciſément de leurs diſpoſitions ce qu'il faut pour m'en faire un moyen de leur plaire, & un droit de les voir & de les cultiver. Je compte ſur l'amitié, ſur les ſentimens, & pour en être plus sûr, je ne mets à l'épreuve ni l'un, ni l'autre. J'ai cependant d'autres idées quand je penſe aux deux nouvelles connoiſſances que mon accident m'a fait faire. Je connoiſſois un peu Mlle. de Mirſor; j'avois à peine entrevu Mlle. de Germoſan : toutes les deux m'ont donné les ſecours que j'aurois pu attendre de la meilleure des ſœurs. Mlle. de Mirſor y mettoit du zèle, Mlle. de Germoſan, plus timide & peut-être plus ſenſible, laiſſoit voir ſa compaſſion & la bonté de ſon cœur. Je t'ai déjà parlé de l'impreſſion qu'elles ont

faite ſur moi ; je ſens une vraie reconnoiſſance pour Mlle. de Mirfor , & j'ai encore devant les yeux l'expreſſion de ſon amie. Elle peignoit l'effroi & la douleur ; ſes traits étoient altérés , mais elle n'en étoit que plus belle. Ses beaux yeux , dont je rencontrai les regards fixés ſur ma bleſſure, firent diverſion à mes douleurs ; toutes ces circonſtances m'ont donné la plus haute idée du caractère de Mademoiſelle de Germoſan , tu la connois plus que moi , nous en avons parlé , nous en parlerons encore ; je juge par ce que tu me dis , & par ce que tu ne me dis pas , qu'il y a chez toi quelque grande diſpoſition romaneſque, & quelque belle inclination ſentimentale; pourquoi ne ſerois-je pas ton confident ? je te promets conſeils & diſcrétion : j'eſpère que mon accident me vaudra des relations agréables avec ces Dames ; je ne veux point me faire un jeu de la ſenſibilité des femmes , il eſt poſſible

qu'elle les rende malheureuſes, il ne m'en faut pas davantage pour la reſpecter ; mais cette ſenſiblité eſt ſi ſouvent un amour-propre intéreſſé, ou de la coquetterie déguiſée, que pour ne pas me tromper, je la prends toujours pour cela & j'y réponds en conſéquence ; pour n'avoir plus de preſtige, je réduis tout au plaiſir ; il y a une douceur à ſe plaire reciproquement ; en flattant, en s'amuſant, on ſe lie ſans s'enchaîner, & il en réſulte quelque choſe, qui eſt un attrait ſans être un eſclavage. Je n'ai pas la lâcheté de chercher à intéreſſer par des ſouffrances, jamais l'air malheureux & déſeſpéré n'a été pour moi une reſſource, jamais le bonheur ne m'a couté une larme, je pourrois même dire, ni une fauſſeté ; ſouvent j'ai été rebuté, maltraité, & je n'ai pas été bien malheureux ; je laiſſe venir la ſympathie du plaiſir, & le ſentiment de la volupté : le

charme de l'abandon doux & tranquille, qui entraine, est le seul roman que je puisse filer, le seul lien que j'aie su voir entre deux personnes que les circonstances rapprochent & réunissent ; jamais je n'ai été touché de l'éclat du triomphe, ni flatté de l'honneur des conquêtes ; jouïr du moment, céder au plaisir, goûter les douceurs de l'amour sans souffrir de la pesanteur de ses chaînes, est toute mon ambition, c'est la philosophie de mon cœur ; ni le bruit d'une passion, ni la violence d'un attachement, ni la persévérance des grands sentimens, n'ont point décoré ma réputation ; jamais par des assiduités hardies, je n'ai fait rider le front d'un mari, ni froncer le sourcil d'un père ; mon ame ouverte à la douce amitié, à l'humanité tendre & générale, n'exclut aucun des individus du cercle où je suis appelé à vivre ; la douceur d'être estimé & aimé de

tous me console de la peine de persuader que tous me plaisent : je n'ai point d'ennemi, & si j'ai un ami tu dois le savoir. Cette façon de penser, dont les détails t'ont choqué quelquefois, doit t'expliquer mes idées sur la société & sur les femmes : elles influent sans doute sur ma vie, mais mon bonheur les défiant, un sentiment plus général remplit mon ame, il comprend l'humanité entière. Je la vois si souvent souffrante & malheureuse, & je voudrois la secourir ; le bonheur d'être utile est pour moi la vraie volupté, & comme l'amour & la coquetterie des femmes sont aussi dans l'humanité, je les respecte, je les cultive, je les flatte, & je n'en refuse pas la recompense.

Sans doute qu'à tes yeux je ne parois pas intéressant : si j'aspirois à ton admiration, il faudroit des sentimens plus héroïques, plus romanesques : pardonne-moi, mon cher ami, si au lieu

de m'élever dans le ſublime, qui eſt toujours hors de la nature, je me ſuis tout ſimplement rapproché de l'état des choſes ; & ſi j'euſſe ſuivi les premières diſpoſitions de mon cœur, qu'auroit produit ce fantôme moral, ce phénomène céladon ? quelque malheureuſe héroïne, dont la fin du roman eût terni toute l'hiſtoire, & ſon ſort eût pesé ſur ma conſcience. Je n'ai point fait de malheureuſes ; Pauline ne l'a pas été, & j'ai tâché de l'être le moins poſſible ; je n'ai connu le bonheur qu'en détail, & je n'envie point ce qu'il me reſte à déſirer. Sois plus heureux que moi, & laiſſe-moi mon ſyſtème & ma philoſophie ; je la conſerverai le reſte de mes jours. Je ne ſais ſi je t'ai dit mon ſecret, mais je ne te demande pas de le garder, & tu avoueras que c'eſt là un trait de vertu. Un homme qui n'eſt pas ſuſceptible des grands coups de ſympathie, qui eſt incapable d'une paſſion ſublime &

méthaphyſique, qui ne ſauroit ſacrifier ſa vie à un roman, eſt un être bien peu intéreſſant, bien peu eſtimable auprès des femmes : j'ai au moins la franchiſe d'en faire l'aveu. Toi-même, ſi tu parles de ton ami, dis que jamais il ne ſaura ramper, languir, ſoupirer, pas même perſévérer : enfin, ſi tu veux, tu peux aſſurer qu'il ne ſent rien, & que pour comble de dépravation, le goût du plaiſir eſt ſon ſeul mobile : dis cependant qu'il eſt quelques vertus au fond de ce cœur peu délicat ; dis que ſon ame eſt ſuſceptible d'amitié, capable de ſacrifices, & qu'aux dépends de ſa vie, il ſauveroit l'amant de celle dont il auroit cru être aimé, & qui même l'auroit trompé : dis que cet homme léger peut être un ami eſſentiel. Je te confie aujourd'hui tout cela, mon cher Marville, parce que, dans notre dernière converſation, tu avois de tems en tems un air de myſtère & de diſcrétion qui laiſſoit entre-

voir des erreurs ; j'y ai réfléchi depuis, & j'ai voulu t'éclairer : je veux que mon ami connoiſſe tous les replis de mon ame, & ſurtout, je ne conſentirai pas à ce qu'il aide perſonne à ſe tromper ſur moi ; je ſuis ferme dans mes principes, & ma vie ſera toujours la même ; je ne veux rien devoir, ni au preſtige, ni à la prévention.

Ma ſanté me fait craindre de ne pouvoir te rejoindre à la ville auſſitôt que je le ſouhaiterois ; j'en ai cependant la plus grande envie : je t'avouerai même que j'en ai un vrai beſoin ; je languis de revoir ces dames qui parlent de moi & qui veulent bien y penſer ; je ſuis trop longtems privé de leur ſociété ; ma retraite eſt devenue une ſolitude, & ma légèreté ne s'accommode point de cet état : dès que je pourrai, j'irai montrer ma cicatrice, je crois qu'elle excitera encore la pitié ; elle eſt vrai-

ment horrible ! le front creuſé, le ſourcil partagé ; ſi réellement les cicatrices ne ſont pas de la bonne compagnie, je ſerai réduit à la mauvaiſe, j'en ſerai bien fâché, mais ce ſera avec cette philoſophie que je t'ai confiée : je ne crois pas de pouvoir ſortir avant quinze jours ou trois ſemaines : toi, viens me voir encore une fois, & nous cauſerons du plaiſir & de la ſenſibilité : adieu, mon cher ami, je compte ſur ton attachement, & je crois que tu es le ſeul à qui je puiſſe promettre le mien pour toujours.



LETTRE



LETTRE XXVII.

De Madame Dubourg à Laure.

IL y a plus de trois ſemaines que je ſuis mariée, & il y en a près de quatre que je n'ai rien reçu de vous, ma chère Laure, quoique je ſois heureuſe, je ne m'accommode point du ſilence de mon amie; je voudrois qu'elle fut le témoin de mon bonheur, je demande au moins de m'en entretenir avec elle, je veux ſurtout lui en parler, & puiſqu'elle ne continue pas à m'écrire ſon roman, je veux lui raconter mon hiſtoire; je ſouhaiterois qu'elle en profitât, & que nos façons de penſer & nos ſituations euſſent plus de reſſemblance.

Je ne comprends pas pourquoi on dit autant de mal du mariage, je vous

avouerai, mais tout bas à l'oreille, que je le trouve charmant ; n'en dites rien, je vous en conjure, on se moqueroit de moi ; en vérité, je serois fâchée qu'il ne fût pas inventé, ou qu'il fût autrement qu'il n'est établi, & que surtout il ne durât pas toujours : pourquoi ai-je entendu faire tant de plaisanteries sur les maris, sur les femmes, sur leurs liens, sur la longueur, sur la pesanteur des chaînes du mariage ? Je ne vois rien de vrai dans tout ce que j'ai ouï dire, je n'avois que de fausses idées, & comme à vous, elles m'avoient donné quelque crainte de me lier pour ma vie entière à un homme, de me soumettre à sa force, à sa volonté, à son empire ; l'exemple de mes parens me rassuroit un peu, cependant pas tout-à-fait, & je crois que je me suis rendue à leurs desirs bien plutôt qu'aux miens ; je me rappelois que les maris avoient été

ſouvent traités de tyrans ; aujourd'hui je reconnois mon erreur, elle eſt beaucoup plus forte dans votre eſprit qu'elle ne l'étoit dans le mien, & je voudrois vous éclairer : ma chère amie, croiez mon exemple & les vérités que je vous dis ; c'eſt d'après mon expérience que je vous parle ; je vous aſſure qu'il n'y a pas beſoin de tant d'inclination pour être heureuſe en mariage ; je n'en avois aucune pour Monſieur Dubourg, mais point du tout, & à préſent il y a une ſympathie entière entre nous ; il eſt pour moi le ſeul homme qu'il y ait au monde, je n'imagine pas qu'il y en ait d'autres, & que rien puiſſe me détacher de lui ; je vois des hommes que l'on appelle charmans, qui ont les bons airs, le bon ton, qui ſont ſi bien mis, ſi négligés avec tant de ſoins, ſi parfumés ; qui n'approchent jamais

d'une femme ſans lui dire des choſes agréables; comme je leur préfere mon bon, mon cher mari, qui n'eſt rien de tout cela! il m'aime tant, il a l'eſprit ſi bon, le caractère ſi doux; je n'imagine pas qu'il ait des droits, ni qu'il ait plus de force que moi, encore moins qu'il ait un empire ou qu'il ſoit mon maître, & cependant il le ſera toujours; il paroît heureux quand je le regarde, & je le regarde ſouvent; j'aime voir ſa bonne phyſionomie qui porte le caractère de la ſérénité & de la candeur; je me perſuade que j'en ſuis un peu la cauſe, & le contentement paſſe dans mon ame; vous croirez peut-être que je n'ai point d'amour-propre ſur mon mari, il eſt vrai que je ne me ſoucie point d'entendre les femmes parler de ſon eſprit, de ſes agrémens, de ſa figure, mais j'ai de l'orgueil ſur ſon caractère, ſur ſes vertus, ſur ſes qualités; & à l'occaſion de mon mariage, il a reçu

là-dessus des témoignages qui ont flatté mon cœur ; ne pensez pas, ma chère amie, que nous soïons toujours ensemble, je le voudrois bien, mais j'en serois fâchée ; il a ses occupations, ses études auxquelles il donne une grande partie de la journée, je les respecte & je l'attends, j'avoue que ce n'est jamais sans un peu d'impatience ; il a quelquefois du chagrin, mais il n'a jamais l'ennui du désœuvrement, & je crois qu'il est plus facile de consoler un mari que de l'amuser ou le désennuier ; quelquefois Mr. Dubourg rentre avec le front ridé, les sourcils abaissés, il dit à peine quelques paroles ; il m'approche, je lui fais des caresses, il me les rend, & je vois la sérénité renaitre sur son visage ; nous ne sommes pas encore absolument affranchis l'un avec l'autre ; je suis toujours timide & je n'ai pas son entière confiance, elle me manque, je veux l'obtenir ;

je ne veux pas que mon mari ait des raiſons de me cacher ce qu'il a dans l'eſprit & dans le cœur; il y a dans la vie plus de peines que de plaiſirs, & je veux tout partager; ſi une fois j'ai ce dont je vous ai parlé, ces enfans dont je me fais une idée ſi délicieuſe; avouez, très-chère amie, qu'il n'y a rien de ſi heureux que le mariage; en vérité je ſuis tous les momens plus perſuadée que tout ce que l'on en dit, ne ſont que de pures calomnies, & qu'il y a beaucoup plus de bonheur dans le ménage qu'on ne veut le faire croire; pourquoi un mari & une femme ne chercheroient-ils pas toujours à être heureux enſemble? Cette félicité eſt ſi grande que l'on ne ſauroit trop la payer, & l'acquérir à tout prix, quelque ſacrifice qu'il dût en coûter; on peut ſûrement y parvenir, les défauts ne ſont pas un obſtacle; quand on s'aime n'y a-t-il pas de la douceur, de l'honneur

à les ſupporter réciproquement; auroit-on des vertus ſi les autres n'avoient pas des défauts ; ce que je ne comprends abſolument point, c'eſt l'idée du changement ; comment eſt - il poſſible que l'on ſoit avec un autre homme comme l'on eſt avec ſon mari ; peut - on avoir la même intimité, la même confiance, le même abandon ; hors de chez ſoi on ne peut avoir que des liaiſons d'amitié bien ſuperficielles, & c'eſt je crois ce qui exiſte ; l'envie de plaire, l'incertitude de réuſſir avec les perſonnes que l'on connoît peu, & avec leſquelles on n'a que de foibles rélations, mettent en jeu les agrémens de l'eſprit, les reſſources de la ſociété ; on ſe lie par les plaiſirs du monde, on a des amis, & on n'aime que ſon mari ; voilà comme je l'entends, de tous ces attachemens de femmes mariées dont on parle ſi ſouvent ; il doit être affreux de vivre avec un homme & de

ſe plaire avec un autre ; la vie alors devient une peine continuelle, & la légéreté ne peut pas en dédommager.

Je vous dis toutes mes idées, ma chère amie, mon eſprit eſt peut-être auſſi neuf que mon mariage, je commence cependant à avoir de l'expérience ; je dois avoir le droit aujourd'hui de raiſonner avec vous, j'allois preſque dire celui de vous inſtruire ; j'avoue que je regrette ce Mr. de Marville ; vous vous êtes conduite d'après un ſentiment trop vif, j'oſerois preſque dire trop romaneſque ; il vous a paru ſuperficiel, trop attaché aux modes & à l'extérieur, avoir peu d'eſprit, manquer d'une certaine délicateſſe & avoir de la préſomption ; il auroit pu ſe corriger, & ces défauts paſſent avec l'âge ; il paroît qu'il eſt un bon ami, il ſeroit devenu un bon mari ; pardonnez - moi mes idées ſimples &

communes ; dans ce moment je m'en trouve bien, & je n'en voudrois pas d'autres ; ce Mr. de St. Ange, je ne ſais ce qu'il eſt, ni ce qu'il ſera ; Mr. Dubourg le connoît un peu, il l'a vu une fois ici, & une autre fois à Yverdon, où il a paſſé il n'y a pas long-tems ; il dit que c'eſt un homme charmant, de la figure la plus agréable, & ayant l'air ſimple & noble. Eh bien, ma chère amie, je préférerois le fils de Mr. le conſeiller du Terrier, un jeune homme qui vit tout ſimplement avec ſes parens, dont il eſt aimé, qui ſera quelque choſe, qui recherche le mérite & ſurtout celui de mon amie ; mais je vous vois froncer le ſourcil, j'entends un rire de pitié ; ſoit, n'en parlons plus, vous avez plus d'eſprit que moi, j'en conviens ; je reſpecterai juſques à vos erreurs, mais je ſuis bien ſûre que vous n'en aurez point ; au reſte, mes nôces

ont été fort gaies, il y a eu du bruit, des danses, de la musique; tout le monde s'est réjoui, j'en avois du plaisir, & cela a un peu contribué à m'étourdir; il n'y a pas jusqu'aux grosses plaisanteries de mon bon vieux oncle le colonel Desbarreaux qui étoient supportables, elles marquoient sa gaieté & son contentement, & je ne voyois que cela; mon frère l'aîné a pu obtenir un congé de son Régiment, & il est venu passer quelque tems avec nous; je souhaite extrêmement qu'une fois vous fassiez sa connoissance; je ne sais pas s'il est charmant, mais il est excellent frère; ce qui m'a vraiment fatigué, ce sont les visites à recevoir & à rendre; l'autre jour j'en faisois une où je m'endormis parfaitement pendant une histoire un peu longue que faisoit la maîtresse du logis; heureusement les cérémonies sont finies; aujourd'hui je suis occupée sans peine &

ſans ennui des arrangemens de mon nouveau ménage ; je vois l'approbation de Mr. Dubourg ſur ce que je fais, & alors je ſuis contente ; je ne le ſerai plus cependant, ſi je ne reçois pas inceſſamment des lettres de ma chère Laure ; je ne puis renoncer à ſon amitié, à ſa correſpondance ; que j'aie donc bien vîte une preuve que je puis compter encore ſur toutes deux ; c'eſt dans cette eſpérance que je vous embraſſe bien tendrement.



LETTRE XXVIII.

Laure à Sophie.

SANS doute, ma chère amie, que je ne voulois pas mêler mes lettres & mon verbiage au brouhaha de vos noces ; tout ce que j'aurois pu vous dire vous auroit paru inſipide ; j'ai

voulu attendre que le repos vous ren-
dît à l'amitié; hélas! non, Madame,
je ne comprends point votre bonheur;
dépendre absolument d'un homme pour
lequel on n'a aucune inclination, &
être heureuse, est pour moi un pro-
blème impossible à concevoir; mais,
enfin, vous êtes heureuse, c'est tout
ce qu'il me faut; nos cœurs peuvent
être liés sans que nos situations se
ressemblent; & comme je m'intéresse
vivement à tout ce qui vous regarde,
vous écouterez toujours de même avec
intérêt tout ce que je vous dirai;
ma confiance a bien un peu souffert
par votre mariage, mais mon amitié
sera la plus forte, & elle aura bien-
tôt surmonté ma répugnance à ad-
mettre une troisième personne dans
notre liaison d'amitié; si je ne comp-
tois pas sur votre discrétion, je ne
vous aimerois pas, & si vous en
manquez à mon égard avec votre
mari, vous m'en répondrez; ainsi,

comme vous le demandez, je reprends notre correſpondance.

J'aurai peu de choſe à vous dire, il n'eſt rien arrivé depuis ma dernière lettre, & il ne pouvoit pas arriver quelque choſe; je n'ai rien à vous apprendre ni de Mr. de Marville, ni de Mr. du Terrier, ni de Mr. de St. Ange, ni de perſonne; ces Meſſieurs ſont parfaitement tranquilles, & je vous prie inſtamment de ne point vous en occuper, ou vous me les ferez haïr; prenez-en votre parti, ma chère amie, jamais je n'aurai d'événement à vous raconter; Mr. de Marville voudroit bien me faire entendre quelquefois qu'il perſévère dans de grands & beaux ſentimens; je vois avec plus de plaiſir qu'il s'attache un peu à Mlle. de St. Céran; c'eſt une jeune & aimable perſonne à laquelle il ne peut penſer qu'avec des intentions ſérieuſes; je voudrois l'encourager, & comme je

ſerois fâchée qu'il interrompît ſes rélations avec mes parens, j'ai envie de lui propoſer d'être ſa confidente, je ne ſais cependant ſi je ſerois capable de cet effort pour leur conſerver une compagnie qui paroît leur plaire ; d'autant que j'avoue que le pauvre Marville me paroît quelquefois bien ennuyeux ; il peut être bon ami & avoir du mérite ; il faut que je me le rappelle ſouvent, il a quelque choſe de gauche dans l'eſprit, ſes idées ſont communes, il dit toutes celles qu'il a, il met de la valeur à ce qui n'en mérite point ; on diroit que parce qu'il a de bonnes qualités, on doit lui pardonner de manquer d'agrémens ; ſa compagnie eſt fatigante, & ſûrement dans des rélations plus intimes, il ſeroit encore pire ; l'attachement qu'il a pour mes parens eſt pour moi le ſeul mérite qu'il ait ; je lui ſais gré auſſi de n'avoir été ni choqué, ni bleſſé de ce qui s'eſt paſſé entre nous :

j'ai plus à faire avec Mr. de la Hauſſe ; avec lequel mon père continue d'avoir des affaires très - importantes ; elles ſont cause qu'il vient plus fréquemment à la maiſon ; il ne tiendroit qu'à moi de croire que ce ſont des aſſiduités qu'il m'adreſſe ; il y met une gaieté ſi lourde, ſi pesante, qu'il eſt tout-à-fait difficile à ſupporter, & c'eſt cependant le parti qu'il faut prendre, dans ce moment que mon père nous dit avoir beſoin de lui. Mr. de la Hauſſe ne ſent point ce ménagement, il prend même en très-bonne part d'être dévoué au ridicule ; il est ſi fort habitué au calcul, qu'il y ſoumet abſolument toutes ſes affaires & toutes les affections de la vie : il a un tarif pour tout ce qui l'affecte ; il ſacrifieroit le dix pour cent pour avoir une femme comme moi ; il aimeroit mieux ne tirer que le 4 pour cent de ſon argent que de me déplaire ; pour dix louis il ne voudroit pas recevoir

un affront ; il en donneroit quinze pour que ſa ſœur qui est malade ne mourût pas ; il dépenſeroit juſqu'à vingt louis pour ſauver la vie à une femme qu'il aimeroit. L'autre jour je lui demandai combien il dónneroit pour avoir un bon ami ; il me dit en confidence qu'il ne regardoit comme amis que ceux avec qui il faiſoit de bonnes affaires, que les autres ne rapportoient rien, & que même ſouvent ils coûtoient quelque choſe : mais ajouta-t-il galamment, pour une amie comme une femme que je connois, je conſentirois volontiers à perdre le premier quartier de mes rentes viagères, qui ſont conſidérables : voyez-vous, Mademoiſelle, continua-t-il à demi voix, l'argent & la vie c'eſt la même choſe ; le bonheur eſt d'en gagner par les ſpéculations, & Dieu ſoit béni, cela va bien. J'ai intéreſſé Mr. votre père, qui avoit des fonds, il y aura une bonne dot, & une fois

vous trouverez un bon magot. Peut-être qu'alors vous aurez un peu d'amitié pour moi ; mais il ne faudroit pas attendre jusques - là : je veux être ruiné, Mademoiselle, si mon cœur n'est pas entièrement à vous. Je l'interrompis par un éclat de rire & d'indignation : si mon père & ma mère n'avoient pas été à l'autre bout de la chambre, je l'en aurois fait sortir. Sa figure répond à son caractère. Comme il est un peu gentil - homme, il porte une épée & une espèce de perruque militaire dont les côtés pendent jusques sur les épaules. Tous ses traits sont arrondis, son visage est gros & plat ; on voit qu'il étoit fait pour avoir de l'embonpoint, & qu'il est maigre par économie & par spéculation. Son habit, qui dans les beaux jours est rouge & quelquefois canelle, mais toujours fort rapé, est extrêmement vergeté ; ses manchettes sont

toujours bien pliſſées ; on diroit qu'il n'en change jamais : il règne une eſpèce d'économie dans tous ſes mouvemens ; il n'en fait jamais d'inutiles ; il ne paſſe pas cependant pour être abſolument avare, il fait une certaine dépenſe ; c'eſt ſeulement un ſpéculateur économe ; il a une fort jolie maiſon & un très-beau jardin : depuis quelque tems il paroît dans le monde & dans quelques aſſemblées. Comme on ſait ſes liaiſons avec mon père, une fois on m'a fait jouer avec lui. Vous comprenez, ma chère amie, que la ſociété & les relations avec cet homme, ſont infiniment déſagréables : je n'ai pu m'empêcher d'en faire des plaintes à mon père, il me répondit qu'il étoit intéreſſé avec lui pour des ſpéculations conſidérables, & qui alloient prodigieuſement augmenter ſa fortune : que dans ce moment, par les ſoins & l'intelligence de Mr. de la Hauſſe, ſes affaires avoient le

meilleur ſuccès ; que notre bien-être alloit être augmenté, & qu'il vouloit faire des réparations très-agréables à notre campagne de Valaire & agrandir beaucoup notre logement : qu'une fois les relations avec Mr. de la Hauſſe finiroient naturellement , & qu'il me prioit de prendre encore patience, & de le recevoir toujours avec honnêteté. En effet, mon père fait des plans de maiſon, il marchande des matériaux, il parle de vernis, de marbre, de conſoles dorées : j'avoue que je m'en afflige ; notre ſimplicité alloit ſi bien ; nous n'avons aucun ſoin pénible, aucune inquiétude ſur les accidens ; le changement de notre fortune ajoutera à notre vanité, & point à notre bien-être. Quand je le dis à mon père, il me donne des chapeaux de plumes, des gazes, des dentelles ; ma mère eſt plus heureuſe que moi ſur tous ces objets ; elle a une bonté de tous les momens, & une flexibilité de carac-

tère qui fait qu'elle ne ſouffre jamais du préſent; l'avenir ne l'inquiette point; elle ne ſouhaite rien au-delà de ce qu'elle poſsède & elle jouit de ce qui vient; elle ne s'ennuie jamais, elle tire parti de la converſation de Monſieur de la Hauſſe, comme d'une autre; elle s'accommode de l'eſprit de Mr. de Marville; elle m'en parle; elle prétend qu'il en a beaucoup; c'eſt ſeulement dommage.... & elle s'arrète. De quoi, ma mère, je vous prie? elle ne veut pas le dire. Je crois que c'eſt quelque choſe qui me regarde; je la preſſe, je la ſollicite : enfin, dit-elle, c'eſt dommage qu'il ait des amours ſubalternes; il paſſe pour n'avoir pas des goûts de galanterie bien nobles, ni bien relevés : Je ne compris pas trop ce que ma mère vouloit dire, je fus très-fâchée de l'avoir autant preſſée de s'expliquer; elle vouloit ſans doute parler des mœurs de quelques jeunes gens dont

j'entends faire des plaintes. Il y a déjà quelque tems que j'eus cette conversation avec ma mère; elle fut beaucoup plus longue sur le chapitre de Mr. de Marville : elle revint sur ce qui s'étoit passé avec lui : elle pense comme vous sur son compte : malgré ce qu'elle en dit, j'en fus au désespoir; j'avoue que cela me parut incompréhensible : elle prétend qu'il suffit qu'un homme ait l'esprit droit & le cœur bon, & que les vertus des femmes doivent suppléer au reste. Je me rappelle que cette conversation me donna de l'indignation & de la colère; j'en pris un peu plus d'éloignement pour Mr. de Marville, & ma haine pour Mr. de la Hausse est allée en augmentant; il me feroit haïr la fortune, & je crains prodigieusement les spéculations, les projets & l'ambition de mon père : son amitié, sa tendresse me raisurent sur moi; je n'ai de l'inquiétude que sur son bonheur; je

donnerois ma vie pour l'aſſurer, & je ne voudrois pas qu'il le confiât au haſard; il ſera malheureux ſi ſes eſpérances ſont trompées; toutes ces idées me tourmentent & m'occupent; d'ailleurs, ma vie va comme je vous l'ai dépeinte, ma mère ſort quelquefois, & je vais toujours avec elle; j'aime la compagnie de ſes amies, je ſuis preſque toujours ſûre de leur plaire; les plaiſirs de notre ſociété vont leur train; il y a eu pluſieurs parties de danſes, j'ai été à quelques-unes; je me ſuis parée ſans prendre beaucoup de peine, j'ai danſé ſans ſavoir avec qui; je ne me ſouviens pas ſi je me ſuis amuſée; il y a eu des ſoupers dont on a vanté la magnificence & compté les perſonnes, & d'autres dont on n'a pas parlé, & où j'ai vu de la gaieté.

Le projet de jouer la comédie languit, on en parle cependant quelquefois; le mouvement des bals & des

ſoupers s'y oppoſe; il y a quelques jours que Mr. de St. Ange eſt venu à la ville, notre médecin nous avoit annoncé qu'il étoit rétabli; il n'eſt reſté que deux jours ici, il eſt venu deux fois à la maiſon, & je ne l'ai point vu; la première, j'étois chez Mlle. de Mirfor qui m'avoit fait demander de paſſer une ſoirée chez elle, & c'étoit préciſément ce jour-là qu'il étoit venu faire une viſite à mes parens; il avoit été auſſi chez elle, elle me dit bien vîte qu'il y étoit reſté long-tems, qu'il avoit été très-aimable, & ſurtout très reconnoiſſant; il n'avoit pas oublié la moindre des choſes que l'on avoit faites pour le ſecourir; il avoit à peine parlé de moi, elle ne croioit pas même qu'il s'en ſouvînt beaucoup; cependant il avoit ſouhaité de me voir; Mlle. de Mirfor l'avoit averti que je n'aimois pas les nouvelles connoiſſances, que je ne le recevrois pas, qu'il ſuffiſoit d'envoyer

une carte; elle me dit tout cela dans le plus grand détail, & en ſe faiſant valoir de ce qu'elle m'avoit ſauvé l'ennui de recevoir une viſite & d'entendre des remerciemens qui ne ſignifioient rien; j'avoue qu'il me fut impoſſible de lui témoigner une grande reconnoiſſance; où a-t-elle pris que Mr. de St. Ange eſt une nouvelle connoiſſance; il eſt connu de mon père & particulièrement de ma mère, qui a été liée avec ſa famille, & quand même je ne l'ai vu que quelquefois, il ne m'eſt certainement pas inconnu; mais enfin, il eſt naturel que Mlle. de Mirfor reçoive tous les remerciemens & tous les empreſſemens, c'eſt elle qui a tout fait, qui a donné tous les ſecours; Mr. de St. Ange lui doit tout & à moi rien; je vous aſſure, ma chère amie, que j'en ſuis charmée, je ſerois bien fâchée que tout ce qui eſt arrivé, tournât autrement; je ne répondis rien à Mlle. de

de Mirfor, elle m'infpira de la pitié, & je revins chez moi avec ce fentiment ; en arrivant je fus curieufe de voir ce beau billet de vifite qu'on avoit apporté ou envoyé ; il étoit dans la glace de la chambre de ma mère, je pus le lire de loin, on n'en parla point d'abord ; je ne fais pourquoi ma mère trouva que j'avois de l'humeur ; ce pouvoit être parce que Mr. de Marville & Mr. de la Hauffe foupoient à la maifon, & la journée fut complètement ennuyeufe pour moi ; on fe plut à me reprocher des diftractions & un air trifte & occupé ; je ne difois rien, & on fe plaignoit de mon filence : je n'en eus que plus d'ennui, & je ne fus à mon aife que lorfque je me trouvai feule dans ma chambre ; je penfai à vous, ma chère amie, j'aurois voulu caufer avec vous, j'avois une multitude de chofes à vous dire, je projetai de vous écrire, mais l'ennui en ôte quelquefois la force ; le lendemain, Mr.

de St. Ange vint faire une feconde viſite; mais on s'habilloit, on ne pouvoit le recevoir; ma mère avoit choiſi ce jour-là exprès pour s'habiller plus tard que les autres jours; il eſt retourné à la campagne, il doit revenir bientôt, & il paſſera pluſieurs jours chez ſa ſœur; c'eſt tout ce que ſut dire Mr. de Marville, pendant ce ſouper qui m'ennuïa ſi fort. J'entends ſouvent parler de Monſieur de St. Ange, je vois que les femmes le regrettent, on s'en occupe ſouvent; je vis le moment l'autre jour, où en ſe plaignant de ſon abſence, elles partiroient toutes pour aller le chercher; il me fut impoſſible de n'en pas rire prodigieuſement. Ma chère amie, je me ſuis un peu dédommagée de mon long ſilence; je m'apperçois que j'ai bien bavardé, & il y a ſans doute long-tems que vous vous en appercevez; je me hâte donc de vous dire adieu.

Je voudrois dire beaucoup de choses à Mr. Dubourg, je vous en charge; quelle idée a-t-il de moi, lui avez-vous fait connoître votre amie, ne sera-t-elle pas un peu la sienne?



LETTRE XXIX.

Laure à Sophie.

MON Dieu, ma chère amie, dites-moi ce que je suis, ce que je deviens, ce qui se passe chez moi; je ne me connois plus, je suis en peine de moi, & je vois que les autres me trouvent extraordinaire; mon père me demande souvent dans le jour pourquoi je suis triste & distraite; ma mère se plaint de ce que je ne l'écoute pas; je ne sais ce qu'ils ont contre moi, & dans ce moment on diroit que nous sommes tous

changés; mon père eſt abſorbé dans ſes projets de fortune, il a à faire à des banquiers, à des architectes, à des maîtres, à des ouvriers; quelquefois on croiroit qu'il n'a plus d'amitié pour nous; nos repas ſe paſſent preſque dans le ſilence, ou s'il dit quelque choſe, c'eſt pour trouver les mets mauvais, c'eſt pour ſe plaindre des domeſtiques, dont il veut augmenter le nombre, des appartemens qu'il trouve trop petits; l'odeur de la cuiſine l'incommode, il veut l'éloigner : d'autres fois il a des momens de gaieté, alors il penſe à des fêtes, à des meubles, à de la bonne chère; il veut nous mener à Paris; l'autre jour il me demanda ſi je connoiſſois le fils du baillif, il me recommanda de le bien recevoir s'il venoit nous voir, & dans un moment de joie, & en ſe frottant les mains, il s'écria, avoue que tu ſerois bien aiſe d'être mariée

à Berne? Mon père ne m'écoute plus, nous n'avons plus de converſations, il ſuit ſes projets, & n'attend jamais de réponſe; nous ne jouiſſons plus de cette tranquillité, de cette douce paix qui règnoit parmi nous; nous ſentions bien ce qui nous manquoit, mais nos déſirs étoient ſi foibles qu'ils ne nous empêchoient point de jouïr de ce que nous avons; aujourd'hui nous ſommes dans le tourment d'acquérir ce que nous n'avons pas encore, & par ce que mon père a le pouvoir de ſe le procurer, il eſt toujours dans l'impatience, dans la peine, dans l'inquiétude; il m'eſt impoſſible quelquefois de ne pas témoigner à mon père tout ce que nous ſouffrons; alors il ſe fâche, il dit que j'ai de l'humeur, que je ſuis contrariante, qu'il eſt le maître, & il s'enfuit: je vais auprès de ma mère; ſa douceur me calmoit, elle raiſonnoit avec tant de

bonté; je pouvois penſer, me taire & m'occuper de ce que j'ai dans l'eſprit; aujourd'hui elle n'a plus cette même indulgence. Mais qu'eſt-ce que j'y ai donc, dans l'eſprit? en vérité je ne ſaurois le dire, quelquefois ce n'eſt rien, mais rien du tout, & d'autres fois c'eſt le monde entier; il y a des momens où je trouve qu'il va bien mal, ce monde; on n'y voit que des obſtacles, que des difficultés, que des embarras; c'eſt une mer dont on ne voit pas les bords, dont l'étendue étonne, dont les vagues effraïent; c'eſt mon père, ce ſont ſes idées inquiétes qui ont mis dans mon ame l'agitation dont je me plains; car quand même elle ſeroit occupée de quelque choſe, pourquoi auroit-elle ce trouble? pourquoi les objets auroient-ils changés pour moi; une idée ne change pas la nature entière, & il me ſemble qu'elle l'eſt; & pourquoi ne l'aurois-je pas, cette idée,

je veux avoir toutes celles qui peuvent entrer dans une tête humaine, je veux ſavoir ce qu'on en peut faire, ce qu'elles peuvent devenir; quand on a autant de force que j'en ai, on ne craint pas ſes idées; une idée n'eſt qu'un point, que l'on peut toujours maîtriſer lorſqu'on a un peu de reſſource dans l'eſprit & de fermeté dans l'ame; je ne craindrai pas de vous dire celles qui me viennent, elles ſont une ſuite des circonſtances qui s'enchaînent, & il en eſt qui font plus d'impreſſion les unes que les autres, & puis elles ſe détruiſent, & il ne reſte rien; je ſuis ſûre que cela vous arrive tout comme à moi; on attache un ſentiment à certaines choſes, il s'efface comme tant d'autres. Il étoit aſſez naturel que l'accident de Mr. de St. Ange laiſsât quelques traces après lui; on en a parlé, on s'en eſt occupé, on s'y eſt intéreſſé; ceux qui en ont été les témoins, ont été na-

turellement plus affectés que les autres ; c'est ce qui est arrivé à Mlle. de Mirfor & à moi, elle en a beaucoup parlé, moi je n'en ai rien dit, & je vous assure que je n'en parlerois plus si on n'y étoit revenu, je ne sais pourquoi. Il y a des gens qui s'obstinent à suivre leur sentiment, qui s'attachent à un objet qui les a frappé ; j'avois eu de la pitié, peut-être s'efface-t-elle moins vîte lorsque l'on a vu l'événement même qui l'a excitée ; ce qui en reste est une disposition à l'intérêt pour celui qui en a été l'objet ; il peut en résulter une amitié un peu plus essentielle que celles qui se forment ordinairement dans le monde ; je vous dis tout cela, ma chère amie, pour arrêter vos idées, que vous laisseriez peut-être aller trop loin : dans votre façon de penser, vous verriez ce qui n'existe point ; ce que vous m'avez déjà dit sur les personnes dont

je vous ai parlé, me fait craindre que vous ne faſſiez des arrangemens, des projets qui ſeroient des chimères, & c'eſt même afin que vous vous en défendiez, que je vous raconte tout ce qui s'eſt paſſé; n'y ajoutez rien, je vous prie.

Deux jours après la dernière lettre que je vous ai écrite, j'étois ſeule dans la chambre de ma mère, qui étoit paſſée dans ſon cabinet pour écrire; je me chauffois, par diſtraction, je pris le billet de viſite de Monſieur de St. Ange qui étoit reſté ſur la cheminée, je le regardois ſans trop ſavoir à quoi je penſois; je n'entendis point ouvrir la porte, ni quelqu'un s'approcher de moi; tout d'un coup une voix que je ne reconnois point frappe mes oreilles, je me réveille comme d'un ſommeil, je me lève avec précipitation & dans l'émotion de la ſurpriſe, le billet m'échappe des mains, la perſonne qui étoit là s'empreſſe

avec moi de le ramaſſer, ſans ſavoir ce qui étoit tombé, & comme il étoit volé auprès de lui, ce fut lui qui put le prendre, il le lut; j'avois déjà dit ou balbutié pluſieurs fois, Monſieur,.. je ſuis très-fâchée, Monſieur,.... je ne comprends pas.... on vous a reçu, Monſieur, les Domeſtiques... & j'avois ſonné de toutes mes forces; je ne ſais, Mademoiſelle, me dit-on, ſi je dois vous rendre cette carte, j'ai peur que vous n'aimiez mieux recevoir mon billet que ma perſonne — & ſes yeux étoient fixés ſur moi — qu'il ſerve au moins, a-t-il continué, à vous faire reconnoître quelqu'un qui ne le feroit peut être pas ſans cela: je dis au Domeſtique qui parut, de demander ma mère, de faire du feu, de donner une chaiſe, dans l'émotion, dans le mouvement, dans le trouble, je changeai ſûrement de couleur, je ne voiois rien, je ne penſois à rien, je grondois le domeſtique, je murmurois de ce que

ma mère ne paroiſſoit pas ; il ſe paſſa beaucoup de tems avant qu'il y eût un peu de calme & que nous fuſſions en viſite réglée, & alors ce billet échappé de mes mains me tourmentoit ; j'étois déſolée de tout ce qui venoit de ſe paſſer ; Mr. de St. Ange, car vous voyez bien, ma chère amie, que c'étoit lui, M. de St. Ange donc étoit plus tranquille, cependant il avoit auſſi un air timide & embarraſſé ; il ſembloit ne faire aucune attention à mon trouble, & il tâchoit de me raſſurer en racontant avec gaieté & avec une honnêteté charmante la manière dont il avoit été introduit ; ma chère amie, cet homme eſt bien aimable, il ne l'eſt point comme les autres, il a quelque choſe de doux & d'inſinuant, il n'y a chez lui que de la ſimplicité ſans prétention à l'eſprit, il fait naître l'intérêt & l'amitié, & je commence à comprendre celle que lui témoignent les femmes ; en vérité elle me paroît

très-juste: il en vint bientôt à parler de son accident, & de tout ce qui s'étoit passé à cette occasion; j'en fis tous les honneurs à Mlle. de Mirfor, je l'assurai que c'étoit elle qui méritoit toute sa reconnoissance; je ne sais, reprit il, d'un air plus sérieux, ce que mérite Mlle. de Mirfor, mais je sens que les impressions que vous avez faites, Mademoiselle, ne s'effaceront jamais; & comme s'il en eût trop dit, il continua plus vivement; je n'oublierai jamais avec quelle charité vous vous êtes approchée d'un blessé, d'un mourant; — ma mère paroissant dans ce moment, il se leva en disant, je veux en parler souvent à Mr. & à Made. de Germosan; il alla à elle, & pendant que la conversation s'établissoit, je sortis un moment pour gronder les domestiques d'avoir laissé entrer Mr. de St. Ange sans l'annoncer; il se trouva que ma mère, qui attendoit

une de ſes amies, avoit dit qu'on fît entrer tout de ſuite; ils étoient occupés lorſque Mr. de St. Ange s'étoit préſenté; on l'avoit fait entrer ſuivant l'ordre qui avoit été donné; c'étoit une irrégularité qui étoit dûe au haſard & au malheur; j'étois habillée en négligé, j'aurois bien voulu changer quelque choſe à ma toilette, je rentrai avec un peu d'humeur & avec le chagrin d'avoir été ſurpriſe en déshabillé; ma mère & Mr. de St. Ange étoient en pleine converſation; elle parloit de ſon père & de toutes les circonſtances qui pouvoient les regarder l'un & l'autre; elle ſe les rappeloit avec plaiſir; Mr. de St. Ange en prit occaſion de demander de continuer des liaiſons & des rélations qui n'avoient été interrompues que par ſon abſence; on parla encore de la bleſſure & de la cicatrice; il eſt vrai que l'on friſſonne en la voyant, je ne trouve pas cependant qu'il en ſoit defiguré, il me

ſemble au contraire que ſa phyſionomie eſt plus intéreſſante; il demanda la permiſſion de revenir quelquefois, ma mère l'en preſſa beaucoup, le billet de viſite étoit reſté encore ſur la cheminée, j'aurois voulu le jeter au feu, c'eſt ce que je fis dès que Mr. de St. Ange fut parti. Ma chère amie, j'ai beaucoup réfléchi à toutes les circonſtances qui ont accompagné cette viſite, je ſais qu'elles ne ſont rien par elles-mêmes, & ſi j'y penſe, c'eſt que je m'occupe de tout; il eſt vrai cependant que ce billet de viſite que je tenois pourroit donner lieu à quelque préſomption; je ne me rappelle pas pourquoi il ſe trouva entre mes mains; & qu'eſt-ce que peut en conclure Mr. de St. Ange! rien du tout certainement; il eſt ſi modeſte, qu'il eſt ſûrement ſans amour-propre, & il ne va pas interprêter en ſa faveur de petites apparences qui ne ſignifient rien; il l'auroit bien témoigné, & il ne ſe feroit pas con-

tenté de dire que les impreſſions ne s'effaceront jamais. Il eſt le premier homme à qui j'aie entendu dire cela, & je ſuis aſſurée qu'il n'y a mis ni amour-propre ni vanité ; eh bien, qu'eſt-ce qu'il en fera de ſes impreſſions ! lui donneront-elles quelques droits? elles ne ſont pas très-fortes, je crois, & il cherchera bien vite à s'en débarraſſer. Je voudrois que vous me diſſiez poſitivement ce que c'eſt que des impreſſions, je ne le comprends pas bien ; comme Mr. de St. Ange eſt très-aimable, & qu'il me paroît être d'un commerce agréable, je voudrois ſeulement qu'elles amenaſſent des rélations d'amitié & de ſociété ; il y a ſi peu d'hommes aimables & dont le caractère ſimple & modeſte donne de la confiance, qu'il eſt naturel de les préférer aux autres ; j'avoue, ma chère amie, que je fus charmée le lendemain à une aſſemblée chez Madame de Cléri,

que Mr. de St. Ange préférât à une partie de jeu un petit cercle qui ne jouoit pas, & dont j'étois; il en fit tout l'agrément par ſon eſprit & ſa gaieté; tout le monde étoit à ſon aiſe, chacun parloit librement, ſa ſupériorité n'impoſoit point; dans différens ſujets de converſation, on parla des romans qui venoient de paroître, celui dont le titre eſt ſi rebutant & le plan ſi extraordinaire, Lettres des deux Filles, fut particulièrement critiqué, précifément par ce qu'il a quelque choſe de ſpécieux, par la manière dont il eſt écrit: on dit que l'auteur avoit voulu mettre l'eſprit au lieu du ſentiment, que ſes raiſonnemens perpétuels étoient fatigans, qu'il avoit voulu raiſonner ce qui ne ſe raiſonne point, & que la cataſtrophe étoit ſi romaneſque qu'on en étoit révolté. Mr. de St. Ange dit qu'une femme fauſſe ne pouvoit jamais être intéreſſante, que la politi-

que ne pouvoit tenir lieu ni de modeſtie, ni de cette décence délicate qui ne s'étudie point; que le caractère d'une vraie paſſion étoit la naïveté & la franchiſe; on donna unanimément la préférence à Caroline, dont l'intérêt étoit ſi bien ſoutenu, le ſtyle ſi ſimple, ſi naturel, ſi attrayant, qu'on ne quittoit point le livre quand on l'avoit commencé; Mr. de St. Ange condamna en général les romans; il prétend qu'ils ne ſont la lecture que des gens déſœuvrés, qu'ils tendent à rendre l'eſprit faux, qu'ils ne préſentent point les hommes comme ils ſont, & que comme le peuple lit beaucoup aujourd'hui, ils lui donnent preſque tous mauvaiſe opinion de ceux qui ſont au-deſſus de lui; nous diſputâmes, & toutes les femmes prirent le parti des romans; celles qui jouoient tournoient la tête de notre côté & nous écoutoient; pluſieurs ſe joignirent à nous, & en

continuant la difpute, on affura que les romans étoient le feul moyen pour les femmes d'apprendre à connoître les hommes, & qu'en les prenant tous pour des Lovelaces, on ne rifquoit jamais que de fe tromper du plus au moins ; ce n'eft pas moi, ma chère amie, qui difois cela ; c'étoit Made. d'Arfilli, qui s'étoit mèlée un peu tard de la converfation ; elle avoit entendu que j'avois difputé avec vivacité, elle continua avec fa volubilité ordinaire ; — avouez, Mr. de St. Ange, que Mlle. de Germofan eft bien aimable, elle a beaucoup d'efprit, & vous ne vouliez pas faire fa connoiffance ! Vous feriez bien fâché de ne l'avoir pas faite, j'en fuis fûre ; vous avez un peu difputé, mais je parie que vous finirez par être bons amis ; les gens aimables font faits pour fe connoître, & je vous invite à venir chez moi dans deux jours, vous difputerez tout à votre aife, & tout de fuite

elle invite le reſte de la compagnie, ce qui changea la converſation: Mr. de St. Ange s'approcha de moi & me dit; Mademoiſelle, je veux prendre Made. d'Arſilli pour la confidente de tout ce que je penſe, ce ſera le moyen de vous l'apprendre; je ne ſais, dis-je, ſi je ſerois bien aiſe de le ſavoir; — des perſonnes qui nous joignirent, nous interrompirent; je vis qu'il chercha pluſieurs fois l'occaſion de me parler encore, ſes yeux me ſuivoient; Made. de Taninge, qui avoit beaucoup de choſes à lui dire, l'occupa preſque le reſte de la ſoirée; elle eſt très-jolie & très-aimable, Made. de Taninge; elle me témoigne de l'amitié, mais je ne ſais ſi je pourrai en avoir jamais pour elle, elle a une certaine liberté dans tout ce qu'elle fait qui ne me plaît pas, elle dit tout ce qu'elle veut, elle fait tout ce qui lui convient, elle parle avec tous les hommes, elle a un air de familiarité

avec plusieurs, elle a des amis pour tous les momens, enfin, il semble qu'elle ait des droits sur tout le monde, & qu'on ne peut pas les lui disputer, elle va son train & n'imagine pas que rien puisse aller autrement que comme elle le veut; il est vrai qu'elle aime le plaisir, qu'elle sait le procurer, & qu'il y en a souvent chez elle; elle parle de tout, elle connoît tout, elle fait de tout, tout se trouve chez elle, les livres, les ouvrages, le dessein, la musique, le jeu, & surtout tous les hommes, qui y sont bien naturellement attirés par les ressources que l'on y trouve; elle doit être heureuse, & elle fait sûrement l'envie de bien des femmes, ce n'est cependant aucun de ces avantages qui fait l'objet de la mienne, c'est cette manière libre de dire, de parler, d'agir, c'est cette facilité, cette assurance qu'elle met dans ses manières, que je voudrois acquérir; on a une timidité, une

réſerve, une crainte qui arrête les idées & les paroles ; on dépend entièrement des autres, & jamais on ne dit ſes penſées, ni comme on veut, ni à qui on veut ; on penſe en pure perte ; ſeroit-il bien ridicule que je fiſſe un peu comme Made. de Taninge, je ne vois pas qu'on la condamne, elle s'eſt fait ſa manière, & on la reſpecte ; par exemple, après avoir bien parlé, bien décidé au jeu, elle traverſe toute l'aſſemblée, elle vient entretenir Monſieur de St. Ange très-long-tems, je crus voir qu'il en étoit content & flatté ; c'eſt ſans doute ce que Madame de Taninge vouloit ; elle eſt jolie, elle a des grâces, elle met de l'eſprit dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait ; il ſeroit dangereux de l'imiter ; il vaut mieux, je penſe, ſe laiſſer étouffer par ſa timidité & ſa réſerve ; elle vint auſſi à moi, elle me dit des choſes honnêtes, elle me répéta qu'elle ne me voyoit

point, que j'avois embelli, que j'étois trop aimable pour n'être pas toujours regrettée de ceux qui me connoiſſoient; elle me propoſa de la muſique, elle a un air nouveau qu'elle veut me faire chanter, elle me fit promettre d'aller chez elle, elle compta les jours qui étoient engagés, ce fut pour le quatrième qui étoit libre; Mr. de St. Ange s'approcha auſſi, elle parla de moi, de l'accident, de la cicatrice, des femmes qui l'avoient ſi mal ſoigné, & elle l'emmena comme s'il eût été abſolument à elle; il me dit cependant en ſe retournant: Mademoiſelle, je compte profiter beaucoup de la permiſſion que Made. votre mère m'a donnée d'aller chez elle; je joignis ma mère qui ſe retiroit dans ce moment, elle me regarda avec un air d'étonnement qui me ſurprit, mais qui ne m'ôta point une eſpèce de gaieté & de contentement que je n'avois point encore éprouvé; j'a-

voue, ma chère amie, que c'eſt la première ſoirée qui m'ait paru véritablement agréable ; elle ne me laiſſoit point comme les autres un vuide qui me donnoit toujours un peu d'humeur ; en rentrant j'embraſſai mon père avec joie, il parut auſſi étonné, il me regarda, il me dit ; mais, Laure, vous avez un air bien gai, bien content, ce n'eſt pas comme cela tous les jours ; vos yeux.... mais oui, dit ma mère, c'eſt déjà ce qui m'a frappé à l'aſſemblée ; je ne ſais ce qui eſt arrivé, je n'ai cependant rien vu d'extraordinaire ; ... je les aſſurai qu'il n'étoit rien arrivé, mais que l'aſſemblée m'avoit paru aujourd'hui plus brillante, plus agréable que les autres, & que ſurtout j'étois toujours charmée de me retrouver avec eux ; mon père qui tenoit des papiers n'ajouta rien, mais en ſe mettant à table, il dit : eh bien, ce Mr. de St. Ange qui eſt revenu de la campagne, à quelle femme

eft-il attaché? c'eft un galant qui fait toujours fa cour à quelque belle; j'avoue, continua-t-il, que cet homme dont on dit tant de bien m'eft un peu fufpect dans fa conduite avec les femmes, il s'en fait aimer & ne les ménage guères; ma mère prit fon parti, elle dit qu'il étoit d'un caractère fort honnête, & que comme il étoit très-aimable, on recherchoit fa fociété; la difpute dura pendant tout le fouper, chacun conta des anecdotes; j'écoutai, je ne fais ce qu'il m'en refta, mais ma gaieté fe changea en triftefle, toute la nuit j'ai été agitée par mille idées différentes; je trouve ma fituation pénible dans ce moment, cruelle même; tout m'afflige, le mouvement, l'inquiétude de mon père fur fes projets, fur fes changemens, l'agitation que donne cette augmentation de fortune, ce Mr. de la Hauffe, qui eft toujours plus affidu, plus pofitif dans fes prétentions; ma mère, qui fans avoir

une volonté bien active parle cependant avec mon père d'établiſſement, de mariage, de je ne ſais quoi; je me trouve ſeule au milieu de ce trouble, j'aurois beſoin d'un conſeil, d'un point d'appui; je cherche & je ne vois rien autour de moi; vous, ma tendre amie, vous êtes éloignée, vous ne m'écrivez point, vous ne me dites point tout ce dont j'aurois beſoin; je cherche à m'attacher & je crains tout ce qui m'entoure; toutes ces réflexions ſe préſentent à moi en foule, & me laiſſent une anxiété qui me rend malheureuſe; aujourd'hui j'ai voulu me repoſer, je ne ſuis point ſortie; j'ai cherché du ſoulagement & des conſolations avec vous; ce ſont vos réponſes qui peuvent m'en donner. Tout le matin mon père a été occupé avec Mr. de la Hauſſe; c'eſt le jour du courier de France, il a dîné avec nous, jamais il n'a été ſi inſupportable, il n'a ceſſé de par-

ler de ceux pour qui on travailloit, pour qui on faiſoit des avances, & qui n'avoient que de l'ingratitude; il donneroit le 10 pour 100 pour trouver un peu de reconnoiſſance. Le ſoir j'ai pris le thé ſeule avec ma mère; je croyois que peut-être il viendroit quelqu'un, je vous ai écrit dans les intervalles; j'entends ſonner huit heures, c'eſt l'heure de la poſte; je n'ai pas perdu un moment, je n'en ai plus à perdre. Adieu, ma chère amie.



LETTRE XXX.

De la même.

AVOUEZ, ma chère amie, que dans la ſituation où je ſuis, j'aurois le plus grand beſoin de quelqu'un qui fût mon ſoutien, mon appui, à qui je pus confier tout ce que je penſe,

qui, voyant dans tous les inſtans les circonſtances où je me trouve, me donnât ſes conſeils ; qui eût de l'eſprit, de l'expérience ; qui pût m'éclairer, & même parler à mes parens ; dans ce moment, ils ſont dans une vraie fermentation ; ma mère ſe laiſſe aller aux mêmes projets & à la même ambition que mon père, j'entends qu'ils parlent ſouvent de mon établiſſement, ils ne ſont pas abſolument d'accord, mais ni l'un ni l'autre n'imagine pas que je puiſſe avoir d'autres ſentimens que le leur, & ils jugent que je dois avoir la même façon de penſer ; ſi c'eſt le premier effet de la fortune que de détacher les parens de leurs enfans, je vais la déteſter, j'y ſuis très-diſpoſée par tous les ennuis & les chagrins que m'a déjà procurés celle que mon père acquiert tous les jours ; ce Mr. de la Hauſſe qui fait valoir peſamment les obligations qu'on lui a ; les diſtractions, le mécontentement

de mon père ſur tout ce que nous avons, les diſcours & les conjectures du public qui s'occupe déjà de ce qui nous arrive, de ce que nous faiſons, & de ce que nous devons faire, tout cela me jette dans un trouble vraiment pénible & qui me rendra malheureuſe ſi je ne regagne pas de quelque côté ce que je perds de celui de mes parens; je ne le puis que dans l'amitié de quelqu'un qui s'intéreſſe à moi; vous devez le comprendre, vous qui ſentez ſi bien cette douceur & qui cependant n'étiez pas dans une ſituation auſſi difficile que la mienne; j'avoue que lorſque nous ne ſommes que nous trois, & que mon père & ma mère ſe perdent dans leurs projets, ma conſolation eſt de m'occuper de ce qui peut être l'objet des miens; nous étions plus heureux lorſque paiſiblement nous nous occupions les uns des autres, & que ſans ſouhaiter aucun changement, nous ne jouiſſions

que de la paix ; la vie eſt livrée aux événemens, & nous ſommes dans le train qui les amène; une fois peut-être les jouiſſances nous rendront la tranquillité ; dans le mouvement on eſpère le repos , & c'eſt avec l'amitié qu'on peut le trouver ; il m'eſt impoſſible, par exemple, de ne pas voir avec plaiſir celle que Mr. de St. Ange prend pour nous ; mon père, qui étoit diſpoſé à avoir de la prévention contre lui, en eſt bien revenu ; l'autre jour il étoit à la maiſon , ils parlèrent bientôt d'architecture , d'embelliſſement, de jardins anglois ; Mr. de St. Ange entend tout cela parfaitement, il s'eſt inſtruit à Paris ſur tout ce qu'il y a de plus nouveau en campagne & en jardin ; mon père a pris la paſſion des jardins anglois, il veut arranger les environs de notre campagne dans le goût anglois, on plantera des boſquets dans nos prairies, on rangera notre ruiſſeau , on formera nos

brouſſailles en parc, toutes ces idées plaiſent à mon père, & il trouve à Mr. de St. Ange de l'eſprit, de la raiſon, des qualités eſſentielles, & déjà il lui eſt très-utile. Demain ils vont enſemble à Valaire pour bien juger de la ſituation des lieux & pour faire des plans, Mr. de St. Ange en fera venir de Paris, ils verront auſſi les changemens qui ſont néceſſaires dans la maiſon, & là-deſſus j'ai une petite inquiétude, je ne voudrois pas qu'il entrât dans ma chambre, elle eſt mal arrangée, & de plus j'ai laiſſé dans le miroir un deſſein que je ſerois fâchée qu'il vît; un jour nous avions dit avec Mlle. de Mirſor que la ſituation où nous avions trouvé Mr. de St. Ange dans le cabaret de Payſan, pourroit faire le ſujet d'une eſtampe très-intéreſſante, & je ne ſais comment j'en avois tracé un crayon fort groſſièrement ébauché; Mlle. de Mirſor l'avoit critiqué, par ce que je n'avois pas mis aſſez d'action dans ſa figure, nous

avions difputé là-deffus & j'avois négligé & oublié l'ouvrage ; je me rappelle qu'il peut être vu, & j'en aurois du chagrin, mais je crois qu'on n'ira pas dans ma chambre, & qû'ils ne penferont qu'au dehors de la maifon ; au refte, que pourroit-on conclure de ce barbouillage, tout au plus que cet accident nous a frappé l'imagination & que nous avons eu un peu de pitié, ce n'eft pas un fentiment que l'on doive cacher ; mon père fut fi content de la converfation & des idées de Mr. de St. Ange, qu'il voulut retenir à fouper lui & toute la compagnie qui étoit chez nous ce foir là, il en fit tout d'un coup la propofition, j'en fus d'abord un peu fâchée, notre maifon n'eft point montée à retenir dix perfonnes à fouper ; on vit ma peine, on en rit ; ma mère voulut gronder férieufement, elle témoigna fon embarras, on n'y eut aucun égard, & ce fut une plaifanterie de manger le fouper de

la famille, la gaieté rendit la chose possible & personne ne voulut s'en aller; mon père donna des ordres & promit qu'il y auroit à souper; ma mère me donna ses clefs, & dit qu'elle ne se mêloit de rien; j'arrangeai ce que je pus, nous soupâmes un peu tard, mais nous eûmes un bon souper, & ma peine tourna en gaieté; Mr. de St. Ange se trouva à côté de moi, il fut le seul qui eût quelquefois l'air sérieux & pensif; tout ce qu'il faisoit, tout ce qu'il disoit portoit une expression à laquelle on étoit naturellement sensible; sa gaieté même plaisoit autant au cœur qu'à l'esprit; dans tous les momens il marquoit l'envie de plaire à mes parens, & il s'occupa peu de moi: après le souper on joua au jeu des questions, où un mot qui a été donné à l'oreille, sert de réponse aux questions qui sont faites par quelqu'un qui s'en charge; Mr. de St. Ange me donna, — *ma vie pour vous plaire*...... Monsieur,

pour la question on ne donne qu'un mot...... Mademoiselle, vous prendrez celui qu'il vous plaira...... On me demande *qu'est-ce qui peut faire mon bonheur ?* Je sentis un peu de chaleur me monter au visage, je répondis cependant, *ce qui peut me plaire*; par plaisanterie on voulut me faire payer un gage; dans la dispute Mr. de St. Ange trouva le moment de me dire, Mademoiselle, vous vous souviendrez du mot que vous avez gardé, vous en disposerez toujours; un moment après je fus condamnée à chanter un duo avec la personne que je voudrois, je dis que je n'en avois jamais chanté qu'avec mon maître de musique, que je n'en savois plus; il étoit bien naturel de demander à Mr. de St. Ange s'il n'en avoit point rapporté de Paris; il dit qu'il en savoit un tout nouveau, & il en dit les paroles, & ce duo tout nouveau étoit un air ancien de la Garde, où il y a »

aimons-nous ; on nous força de le chanter, nos voix s'accordoient aſſez bien, mais le duo alla fort mal, ce mot *aimons-nous* étoit toujours mal prononcé, & ne fut jamais juſte ; on décida que nous ne chanterions jamais bien enſemble, & j'entendis qu'une femme diſoit tout bas que j'avois la voix fauſſe, & cette femme étoit ma couſine de * *. Quand nous fûmes ſeuls, mon père me dit avec un mouvement de joie; en vérité, ma chère Laure, vous êtes faite pour tenir une très-grande maiſon, j'eſpère que bientôt nous pourons penſer à un établiſſement diſtingué, j'ai des vues...... une fois nous ferons tous contens, & il n'attendit pas ma réponſe. Vous voyez, ma chère amie, que je me laiſſe aller à vous raconter tout ce qui ſe paſſe dans notre maiſon & tout ce que j'éprouve dans le monde ; il me ſemble que réellement il a pris une autre face, & que tout y eſt devenu important ; j'y trouve plus d'intérêt, quand il ne s'y

passe rien, c'est même quelque chose : cette soirée passée l'autre jour chez Made. d'Arzilli, par exemple, ne fut que du bruit, des parties mal faites, un souper mal arrangé, on parla beaucoup, & cependant on dit peu de chose ; Made. d'Arzilli voulut jaser avec Mr. de St. Ange, & je ne sais où elle le plaça à table, il avoit l'air d'être bien par-tout, mais il n'y eut pas un moment de cette gaieté qui rend les soupers agréables, & pourtant Made. d'Arzilli se donnoit beaucoup de mouvement ; par bonheur elle ne parla ni de moi ni de Mr. de St. Ange ; le temps me paroissoit long, & je fus étonnée qu'il fût si vite écoulé : je crus n'avoir rien fait, rien vu, je regrettai même de n'être pas restée avec mes parens ; ils me permettent d'aller seule chez mes amies, je me promets toujours d'y trouver beaucoup de plaisir, je suis quelquefois trompée ; ordinairement je suis

plus contente lorſque j'accompagne ma mère; il fut bien agité ſi on me laiſſeroit aller chez Made. de Taninge le jour qu'elle avoit indiqué, elle m'avoit envoyé inviter, elle renvoya encore, on voulut ſavoir qui compoſoit la compagnie; Mademoiſelle de St. Céran & une de mes couſines devoient y être, il y avoit peu de monde, on devoit faire de la muſique; ma mère paſſoit la ſoirée chez une de ſes amies où il n'y avoit point de jeunes perſonnes, il fut décidé que j'irois chez Made. de Taninge, quoique j'euſſe offert & demandé de reſter à la maiſon; je ne veux point mettre en queſtion ce qui eût été le plus avantageux pour moi; il ne faut pas donner beaucoup de valeur à ce qu'on voit, à ce qu'on entend dans le bruit des ſociétés; le prix que l'on y met eſt ſouvent l'ouvrage de l'amour-propre, & ce que les circonſtances amènent paſſe avec elles; je ſuis une nouvelle connoiſſance pour beaucoup de perſonnes;

il eſt naturel que dans l'occaſion on diſe des choſes honnêtes à une nouvelle connoiſſance; ce que Mr. de St. Ange me témoigne eſt ſans doute ce qu'il témoigne à toutes les femmes avec leſquelles il eſt en rélation; quand une fois la connoiſſance ſera faite, je ſerai une femme de la ſociété tout comme une autre; Mr. de Marville & preſque tous ceux que l'on voit diſent des choſes obligeantes & polies, à leur manière, il eſt vrai, mais c'eſt avec la même intention; ce ſeroit manquer de toute eſpèce de jugement que d'y mettre la moindre importance; elle fut charmante cette ſoirée chez Made. de Taninge; on ne joua point, on prit le thé autour d'un cabaret, l'amitié & la confiance s'établit entre les femmes, & la gaieté fut ſoutenue; les hommes vinrent tard & on ne s'en plaignit point; Mr. de St. Ange vint avec les autres, il paroît très lié avec Mr. de Taninge,

tous les hommes que nous voyons ſont de ſes amis, tous ont quelque choſe à lui dire ou à lui demander; on ne voit ni jalouſie ni rivalité; n'eſt-ce pas une preuve qu'il ne met que de l'amitié par-tout? il eſt vrai que ſa manière d'être aimable n'exclut point celle des autres, au contraire, il les fait valoir, & tout le monde croît trouver ſon compte à être en ſociété avec lui; on fit un peu de muſique, j'accompagnai deux airs à Mlle. de St. Céran qui a une très-belle voix; on me preſſa de chanter, jamais je ne le pus, ma voix s'y refuſa abſolument, je voulus eſſayer une romance bien ſimple que j'aime beaucoup, je ne pus pas finir le premier couplet, & cependant jamais je n'eus plus d'envie de chanter; pourquoi Mr. de St. Ange me regardoit-il ſans rien dire, pourquoi fût-il le ſeul qui ne me preſſa pas de chanter, le ſeul qui ne témoigna aucun chagrin de ne pas

m'entendre, & cependant il aime la musique, il avoit parlé de romance: il fut queſtion enſuite d'une pièce nouvelle que Made. de Taninge avoit reçue de Genève; elle y a été jouée pluſieurs fois avec ſuccès, elle eſt d'un Genevois homme très-aimable & de beaucoup d'eſprit; on propoſa de la lire, le lecteur fut bientôt déſigné, il eſt vrai qu'il lit fort bien, il ſaiſit parfaitement le ton & l'eſprit de tous les rôles; ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il ſembloit qu'il ſût pluſieurs morceaux par cœur; il les exprimoit avec une vérité ſingulière, j'étois vis-à-vis de lui; les paſſages de tendreſſe, par exemple, on auroit dit que c'étoit lui qui les faiſoit, on fit quelques critiques de la pièce, les femmes trouvèrent la ſcène entre les amans trop longue; j'avoue que cela ne m'avoit point paru ainſi; une jeune perſonne, à ce qu'elles diſoient, ne doit jamais avoir autant de naïveté ſur ſa paſſion, & on diſputa ſur la naïveté des fem-

mes lorſqu'elles aiment; toutes aſſurèrent qu'elle étoit très-dangereuſe, & celles qui avoient de l'expérience dirent qu'il ne falloit jamais dire quand on aimoit, que les hommes le ſavoient toujours, & même beaucoup trop-tôt, cela me parut bien extraordinaire; de cette comédie on paſſa au projet que nous avions eu de la jouer; nous étions pluſieurs acteurs; on propoſa une répétition de ce que nous ſavions; Made. de Taninge fit tout de ſuite arranger des paravents, & avec des rôles & des livres, on répéta les Amans généreux; Mr. de St. Ange vouloit être le ſouffleur, mais Mr. de Marville étant abſent dans cet inſtant, on l'obligea de faire le rôle de Verner; dans un moment où je fus ſeule avec lui derrière le paravent, il me dit; Mademoiſelle, je vais jouer mon rôle bien naturellement, j'ai la même timidité, la même crainte, le même

ſentiment..... Oui, Monſieur, vous jouez ſûrement très-bien la comédie...... Ah, Mademoiſelle, ne faites pas un jeu de cette comédie, elle durera toute ma vie...... & le cœur me battoit horriblement; — Monſieur, lui dis je, je crois que c'eſt à vous à paroître; il part tout de ſuite, comme ce n'étoit point à lui à être en ſcène & qu'il avoit le livre à la main, on lui demande ce qu'il veut; il dérange les acteurs, il ne fait que dire, il revient en riant avec Mr. de Taninge & il me reproche de l'avoir fait paroître trop-tôt; lorſque nous y fûmes véritablement, les rôles furent très-mal rendus, Mr. de St. Ange liſoit mal, il ne prit jamais le ton de Verner, je ne pus point me rappeler mon rôle, je fus auſſi obligée de lire, il fut décidé que nous avions gâté la répétition, que Mr. de Marville reprendroit ſon rôle, & que Mr. de St. Ange ne feroit que le ſouffleur;

ce petit incident dérangea toute ma ſoirée, j'étois fâchée de ce que j'avois entendu, je ne ſavois quelle valeur je devois y mettre; paroître n'avoir rien compris, eſt une eſpèce de ſilence qui peut laiſſer ſuppoſer un conſentement, témoigner quelque choſe, c'eſt avoir tout cru, tout pris au pied de la lettre; j'étois bien embarraſſée, & j'avois des momens de diſtraction dont je ne pouvois me défendre; je riois de la gaieté des autres, mais je n'en avois point; après le ſouper on joua encore au jeu des queſtions, comme cela nous étoit arrivé une fois, c'eſt moi qui prenois les gages; Mr. de St. Ange ſortit, il ne rentra que lorſque le jeu étoit preſqu'épuiſé, on l'obligea de donner un mot & de faire une queſtion; il fit ſi mal qu'il fut obligé de donner un gage; il n'avoit rien, il ne vouloit rien donner; à la fin il dit cependant qu'il avoit une lettre d'affaire qu'il avoit reçue dans le jour,

& il la jeta avec les autres gages; on n'y fit pas trop d'attention ; un moment après, par distraction, je lis l'adresse de cette lettre, qui avoit bien l'air d'être venue par la poste; un gros cachet rompu, un timbre, le port sur l'adresse qui étoit barbouillée & mal écrite ; j'avois de la peine à lire, mais plus je lisois & moins je croiois ce que je voyois; il y avoit, *à Mademoiselle de Germosan*, *chez elle*; je précipitai bien vîte cette lettre parmi les autres gages, je n'osois lever les yeux, je crus cependant appercevoir Mr. de St. Ange appuyé sur la cheminée avec un air d'embarras & de peine; je demandai qu'on tirât les gages, & le premier que j'aurois rendu étoit certainement la lettre; les choses s'arrangèrent autrement, on s'apperçut qu'il étoit fort tard, chacun reprit ses gages, & on s'en alla précipitamment. Mr. de St. Ange conduisoit déjà une autre femme, je ne pus le rappeler, il auroit même

été ridicule, & cette lettre reſte dans mes mains ſans ſavoir ce que je dois en faire; dans mon inquiétude je la plie, je la chiffonne, & je me trouve dans ma chambre la tenant encore; je veux la jeter au feu, & je la retiens, une lettre! encore une lettre! diſois-je, & j'avois l'agitation de la colère & du dépit; il falloit cependant avoir de la raiſon pour ſe conduire; eh bien, qu'eſt ce que c'eſt que celle-ci de lettre? certainement j'en ferai ce que je voudrai, je la laiſſerai, je la brûlerai; je la rendrai, & il n'en ſera plus queſtion, & je l'avois jetée ſur la cheminée, d'ailleurs, une lettre n'eſt quelque choſe, que par ce qu'elle contient; il n'y a peut-être rien dans celle-la, c'eſt ſans doute une plaiſanterie, elle eſt toute ouverte, autant vaut-il voir ce qu'il y a, quand je le ſaurai il ſera bien plus aiſé de ſe conduire; & je la dépliois, je relus encore l'adreſſe, je

me rappelai l'abſence de Mr. de St. Ange, ce qu'il m'avoit dit derrière le paravent, il en étoit peut-être fâché, & il s'eſt donné bien de la peine pour me dire ſes regrets, & ſi j'allois mettre à tout cela plus d'importance qu'il n'en met lui-même, ne ſeroit-ce pas un ridicule; pendant les réflexions, la lettre s'ouvroit inſenſiblement; j'aurois voulu lire ſans ouvrir, j'eus plus de courage lorſque je vis que c'étoit des vers:

Quand on admire on veut parler,
Un cœur bleſſé ne peut ſe taire;
Mais je vois trop que l'art d'aimer,
N'eſt pas pour vous celui de plaire.

Et voilà que je ne ſais pas qu'elle valeur peuvent avoir ces vers; c'eſt peut-être le commencement d'une chanſon; ont ils une grande liaiſon avec ce qui s'eſt paſſé? ce qui eſt poétique, n'eſt jamais la réalité; enfin, ma chère amie, que fait-on des vers?

s'en fache-t-on ? en rit-on ? eſt ce que l'on y répond ? eſt-ce en proſe ? eſt-ce de bouche ? eſt-ce par écrit ? Cet embarras ne m'a pas quitté de toute la nuit, & lorſque je ſommeillois, j'avois des rêves pénibles ; il me ſembloit qu'on venoit me dire que la poſte alloit partir, & je me réveillois en ſurſaut ; je me ſuis levée bien fatiguée ; j'ai pris le parti d'aller auprès de mon père, de lui parler, de lui cauſer, de ſavoir ce qu'il penſe, ſans lui dire poſitivement de quoi il s'agit ; en l'entretenant de vers, de comédie, de rôles, de ce qu'ils donnent occaſion de dire, je pourrai ſavoir ce qu'il penſe, ce qu'il faut faire, & ſi ce qui m'occupe en vaut la peine. Je le trouvai abſorbé dans les comptes, dans les plans, ne voulant pas s'en diſtraire, pas même pour déjeûner. Au bout d'un moment, il me donne un rouleau de papiers, pour le faire porter tout de ſuite chez

Mr. de St. Ange. Il me vint dans la penſée de mettre la lettre des vers dans le paquet : je trouvai l'idée très-bonne; il croira que mon père les a vu, il ne pourra pas juger du cas que j'en fais; il ne ſaura pas ſi je les ai regardé ou comme une chanſon, ou comme quelque choſe de ſérieux, & s'il le faut même, j'ajouterai quand je le reverrai un air très-fâché de les avoir reçus. Je me ſuis bien applaudie de ce parti; j'ai donné le rouleau au domeſtique, en lui recommandant de ne point attendre de reponſe : au retour il a bien fallu ſavoir ſi ſa commiſſion avoit été bien faite. On avoit couru après le domeſtique, & on lui avoit dit que Mr. de St. Ange viendroit parler à mon père à midi, qu'il avoit des choſes importantes à lui dire. Mon inquiétude devint extrême : des choſes importantes à dire! Je retournai de cent manières ce que ce pouvoit être; je le voyois parler

de ces vers, de cette lettre, du renvoi; ils alloient rire tous les deux de ce que j'avois fait, & alors je me désolois du parti que j'avois pris; je me traitois d'imprudente, je m'accusois de pruderie. Qu'est-ce que c'est qu'une enveloppe où il y a quatre vers? en parler à son père, c'est une folie; c'est y mettre une importance qui n'y fut jamais: & si mon père retient Mr. de St. Ange à dîner, quelle sera ma contenance. Eh bien, je ne paroîtrai pas, je serai malade, très-malade: mais si mon père ne le veut pas; à tout hasard je me suis mise à ma toilette: tout le matin, j'ai entendu entrer & sortir tous ceux qui sont venus à la maison; j'ai eu envie d'aller écouter aux portes; enfin l'heure du dîner est venue; ce n'est pas Mr. de St. Ange qui a été retenu, c'est Mr. de la Hausse, avec qui mon père n'avoit pu finir les affaires du matin. Je ne saurois vous dire si je l'ai trouvé

trouvé moins inſupportable ; mais j'étois preſque bien aiſe qu'il fût là ; j'en ai eu plus de liberté de témoigner ma curioſité ſur ce que pouvoit avoir dit Mr. de St. Ange, & j'avoue que j'en avois beaucoup. Mon père ne m'a pas trop écoutée. Mr. de la Hauſſe interrompoit chaque fois qu'on parloit de Monſieur de St. Ange, en diſant d'un air de pitié, jamais cela n'a ſu faire une ſpéculation, ç'a n'a point de fonds en France, une mauvaiſe campagne, qui ne rend pas le trois pour cent, & encore donne-t-il tout aux payſans & aux ouvriers, il les traite comme ſi les vivres ne coûtoient rien. Je ne lui prêterois pas au ſept pour cent. Ma mère prenoit le parti de Mr. de St. Ange, & mon père parloit de ſon eſprit, de ſon habileté pour les plans, les réparations, les embelliſſemens : je ne dis rien; je me retirai dans ma chambre plus tranquille que je ne l'avois été

depuis bien des heures. Pour mieux jouir de ma tranquillité, j'ai voulu m'entretenir avec vous, & en me rappelant ce que je voulois vous dire, je vous ai dit tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai penſé; je ne ſuis pas ſortie aujourd'hui, j'ai été beaucoup avec ma mère, & le reſte du tems avec vous; vous n'avez eu que les intervales; dans quelques-heures je reviendrai finir & fermer ma lettre.

Je viens de relire ma lettre, je ſuis étonnée de vous avoir autant parlé de Monſieur de St. Ange; je ne comprends pas comment cela s'eſt fait; eſt-ce que....? Je voudrois vous faire mille queſtions; je m'examine, je trouve bien que mes idées, que mon eſprit, que ma tête ſont un peu frappés; mais il y a encore loin de là juſqu'à mon cœur: je réflèchis, & l'effroi entre dans mon ame. Mon Dieu! ſeroit-il poſſible que j'euſſe?.... mais non, je ſens très-bien que je

ſuis maîtreſſe de ce que je penſe : je pourrois n'y plus penſer ſi je voulois. On entend parler de quelqu'un ; il a de l'eſprit, de l'agrément, l'on parle de ſes vertus, les femmes de ſa figure ; eh bien, on s'en occupe comme elles : la ſociété eſt plus ou moins intéreſſante, ſuivant le ſentiment qu'y mettent les perſonnes avec leſquelles on vit. C'eſt comme un Drame qui nous a intéreſſé ; on a été ému, on a pleuré même ; l'impreſſion a duré quelques momens, & elle eſt bientôt effacée par un autre Drame. Dites-moi ſi ce n'eſt pas comme cela ; au moins je n'y vois pas autre choſe. Mr. de St. Ange n'eſt pas comme tous les autres ; il eſt le ſeul qui ſache réunir les qualités eſſentielles avec la gaieté & les agrémens de la ſociété. Il eſt naturel qu'on s'en apperçoive, qu'on le ſente ; il ſaiſit l'àpropos d'un rôle pour dire certaines choſes, pour faire des vers ; c'eſt l'activité de

ſon eſprit, c'eſt moi qui en manque en ne traitant pas tout cela auſſi légèrement que tout le reſte ; c'eſt ce que je ſaurai très-bien faire, & vous le verriez parfaitement ſi vous étiez avec moi ; les misères prennent de l'importance en les écrivant, j'ai pris l'habitude de penſer avec vous, & je m'y laiſſe aller, ne croyez que cela, ma chère amie, je vous en prie ; mais pourquoi ai-je aujourd'hui tant de peine à vous quitter, cet effroi que j'ai ſenti après avoir relu ma lettre eſt encore dans mon ame ; je voudrois vous tenir par la main, c'eſt je crois par ce que j'ai paſſé une mauvaiſe nuit ; quand on n'a pas dormi on eſt plus foible, plus ſuſceptible d'être affectée, je l'ai éprouvé ſouvent, je veux cependant vous quitter, oui je le veux ; je vous tends encore les bras. Adieu, ma tendre amie.





LETTRE XXXI.

Sophie à Laure.

MA chère amie, ſi vous me dites encore un mot de Mr. de St. Ange, je pars, je vais directement à lui, je tombe à ſes pieds, je le prie, je le ſupplie d'épargner mon amie, de ne pas abuſer de ſon aſcendant pour la rendre malheureuſe, pour empoiſonner ſa vie; j'implore ſa pitié, j'invoque ſes vertus, & s'il balance, s'il héſite, ſi je le vois tranquille, s'il a le ſourire dans la bouche & l'ironie dans les traits, ſi je vois dans ſes yeux le déſir & la perfidie, ſi j'avois un poignard je le lui enfoncerois dans le ſein: oh, ma chère Laure, je tremble pour mon amie, le poiſon a coulé dans ſon cœur, déjà il a ſéduit ſon eſprit; déjà ſes

yeux ſont faſcinés, ſon ame tendre & vertueuſe ſe livre au doux penchant d'aimer; oui, mon amie, vous aimez Mr. de St. Ange, vous l'aimez vous dis-je, entendez moi, ou je frémis ſur votre ſort; vous ne voyez que lui, vous n'entendez que lui, il ſemble qu'il n'y ait plus qu'un homme au monde: Mr. de Marville, Mrs. Duterrier, tous vos amis enfin ont diſparu, ils ne ſont plus rien qu'autant qu'ils aident au preſtige; diſputerez-vous avec moi, ne conviendrez-vous de rien? je ne vous répondrai pas, mais vous m'entendrez gémir; cet homme charmant, cet homme à jolies choſes, à jolis vers, qui étudie les impreſſions qu'il fait ſur vous, qui vous laiſſe voir celles que vous faites ſur lui, qui ne vous laiſſe pas ignorer une ſeule de ſes vertus, eh bien, cet homme ne vous aime pas; peut-être, non, Laure, il ne vous aime pas, il l'eût dit, il n'eût pas témoi-

gné tant de timidité, tant d'embarras ; les ſentimens vrais & bons ne ſe cachent point, on s'en glorifie, on ne les entortille pas des petites reſſources de l'amour-propre ; la candeur eſt le vrai caractère de l'amour ſincère ; & vous, mon amie, vous l'aimez, oui, vous l'aimez, que ce mot aille jusqu'au fond de votre cœur, qu'il retentiſſe dans votre ame, afin que connoiſſant les maux qui vous menacent, vous puiſſiez vous en défendre ; mon Dieu, vous en défendre ! je vous connois, ma chère Laure, plus vous avez d'eſprit, plus vous l'employerez à tromper votre ſenſibilité, à vous étourdir ſur le ſentiment qui vous entraîne ; il eſt ſi doux d'aimer, votre cœur eſt ſi bien fait pour ſentir cette douceur ! votre ame ingénieuſe ſe combattra elle-même pour ne pas lui réſiſter ; au reſte, il eſt poſſible que je me trompe, ce Mr. de St. Ange eſt peut-être un honnête

homme, il a su diſtinguer mon amie au milieu de toutes les femmes qui le préviennent; il a des vertus, il a beau être gâté, elle lui inſpirera les ſentimens de la vertu, un jour il l'aimera, & toujours il la reſpectera; ma chère amie, je ne penſe plus à vous qu'avec émotion, je m'occupe continuellement de vous, je voudrois vous entourer de mon amitié, je vois avec plus de plaiſir que vous la grande fortune que fait Mr. votre père, elle deviendra aſſez conſidérable pour que vous ne ſoyez point gênée dans votre choix; vous aurez le bonheur ſuprême de faire la fortune de celui que vous aimerez; cette félicité vous eſt réſervée, mon cœur me le dit, elle eſt digne du vôtre, & vous ſaurez la goûter: pauvre Marville! c'eſt lui qui vous aime, lui qui n'a point été bleſſé de vos refus, qui ſe plaît auprès de vous malgré votre indifférence, il voit bien qu'il ne vous

plaît pas, & jamais vous ne pouvez vous plaindre de lui; il affecte un autre attachement pour avoir plus de droit de vous approcher, il voit celui que vous préférez, & il ne le haït pas, il s'attache à lui, il le fait valoir, il lui laisse répéter son rôle avec vous, pauvre malheureux! Sur ce que vous me dites, je devine tout ce qui se passe dans son ame, je le plains sincèrement, je me le représente presque comme Mr. Dubourg; eh bien, il n'est pas parfait, mon mari, quelquefois il a de l'humeur, il est sujet à la prévention, il a un peu mauvaise opinion des femmes, il a de l'inquiétude sur l'économie, mes plaisirs ne sont pas toujours les siens; malgré cela je trouve une vraie douceur quand je peux le satisfaire sur un de ces objets; le premier moment est pénible & désagréable, mais après le sacrifice, il en résulte une paix qui rend mon ame heureuse; l'autre jour

il y avoit un grand bal de souscription, il devoit y avoir une foule de monde & beaucoup d'étrangères magnifiquement parées; notre ami, Mr. Darnais, devoit venir me prendre, j'étois à-peu-près habillée pour y aller, une robe & des ajustemens tout neufs m'alloient assez bien; mon mari trouva que j'avois trop de rouge, & je croiois n'en avoir mis que ce qu'il falloit, j'en ôtai les trois quarts, bien persuadée qu'au bal je serois pâle; je jouis du contentement de mon mari, cependant il avoit encore l'air sérieux, il se promenoit dans la chambre en ne disant que quelques paroles; je vis que ce Mr. Darnais, que cette foule, que ces étrangères, que tout cela lui déplaisoit; j'en parus dégoûtée, insensiblement mon mari avoua sa peine & dit sa façon de penser; je témoignai que j'étois un peu malade, j'ôtai mon bouquet, mon chapeau, mes gazes, je me mis en dés-

habillé auprès du feu, Mr. Dubourg me regardoit, m'examinoit, disoit quelques mots qu'il ne finissoit pas, enfin, il tombe à genoux devant moi, il se jette sur mes mains, il les baise, & je sentis une larme; son attendrissement valut pour moi toutes les fêtes du monde, je fus heureuse le reste du jour, je ne souffrois que lorsque mon mari paroissoit croire que le sacrifice étoit trop grand; ce sentiment nous tint compagnie tout le soir, nous n'eûmes pas besoin d'une autre occupation; pour moi, le contentement de Mr. Dubourg étoit un spectacle délicieux, tous les romans du monde m'auroient paru insipides; nous ne lûmes point, quoique ce soit quelquefois notre occupation du soir; & à cette occasion, je vous dirai sur les romans dont vous nous avez parlé, que je les ai lus; il y a des momens où une lecture distrait d'une pensée qui inquiète;

jusques à présent je n'avois pas eu besoin de cette ressource ; je dois vous confesser que ces romans ne m'ont point fait le plaisir que l'on m'avoit promis & auquel je m'attendois ; cette Camille, de quelle espèce qu'elle soit, me révolte, me dépite, m'impatiente en mettant tout l'esprit qu'elle a à tromper celui qu'elle aime ; c'est l'esprit de l'auteur & point celui d'une femme, & c'est le plus grand défaut d'un roman ; cette autre héroïne, qui bâtit un pavillon précisément sur le chemin de son amant, & qui devient amoureuse du premier homme à cheval qu'elle voit passer, ne m'a pas mieux satisfaite ; il est vrai que dans ce moment je ne suis pas trop bien disposée pour les romans, je les hais même ; ah, ma chère Laure, en avez-vous beaucoup lu de romans ? j'en ai peur ; on diroit que votre esprit, que votre cœur s'en ressentent ; une fois vous paroissiez être si éloi-

gnée de tout ce qui étoit romanefque, & à préfent...... ah, mon amie! puiffiez-vous ne jamais favoir combien les hommes peuvent être perfides; écoutez-moi. Nous avons fait connoiffance avec un Milord Crawfort, je ne fais pourquoi il s'eft attaché à nous qui voyons peu d'étrangers, & dont la vie & la maifon tranquilles font peu attrayantes pour eux; ce Milord a plus de 31 ans, & à cet âge les Anglois font très-bonne compagnie, leur efprit cultivé eft toujours fi près de la raifon qu'ils fe prêtent à toutes les fituations, & leur amitié eft toujours folide; ce Milord Crawfort a paru eftimer Mr. Dubourg, & nous avons fait connoiffance; il eft fingulier fans être bifarre, franc fans être brufque, férieux fans être trifte, filencieux fans être taciturne, honnête fans être poli; il vient quelquefois fe taire & prendre le thé chez nous, & nous l'aimons; il reçoit très-réguliè-

rement les papiers Anglois, il y a assez long-temps qu'il nous en apporta un qui s'appelle le Craftsman, & qui paroît à Londres; il nous lut & nous traduisit l'anecdote d'une femme qui nous parut très-singulière & intéressante; il a écrit tout de suite à Bristol pour s'informer de la vérité, & pour avoir tous les détails possibles sur cette femme extraordinaire; il les a reçus l'autre jour, il les a fait traduire & nous en a donné une copie; tout le monde ici les a lus, & s'est intéressé à celle qui en est le sujet; l'histoire est très-véritable, & il y a eu à Lausanne des Anglois qui l'ont connue, & qui lui ont donné des secours; je vous l'envoye, ma chère amie, lisez-la, c'est tout simplement une femme qui aime un homme, mais voyez ce que cela peut devenir; c'est peut-être aussi un roman, mais encore les romans peuvent quelquefois être des exemples; vous

n'en avez pas beſoin, j'en ſuis bien ſûre; j'avoue cependant que vous donnez à mon amitié une peine & une inquiétude qu'elle n'avoit point; vous êtes belle, vous êtes aimable, & bien plus ſenſible que vous ne croyez, il n'en faut pas davantage pour rendre une femme malheureuſe; pour mon bonheur ne le ſoyez jamais, aimez-moi toujours. Adieu.



ANECDOTE

Tirée d'un papier anglois, intitulé : Le Craftsman.

Le 17 Novembre, 1781.

LE petit narré ſuivant eſt ſi vrai, qu'il n'a beſoin pour intéreſſer d'aucun ſecours étranger ou factice; les perſonnes pour-leſquelles le vrai ſeul

eſt beau y ſeront ſenſibles, ce n'eſt que pour elles que je l'écris, je vais le rapporter avec la plus grande ſimplicité & le plus grand attachement à la vérité.

Il y a environ quatre ans qu'une jeune femme s'arrêta à un petit village près de Briſtol, & y demanda un peu de lait pour ſe rafraîchir; il y avoit quelque choſe de ſi attachant dans tout ſon extérieur, qu'elle fut remarquée par tous ceux qui ſe trouvèrent autour d'elle; elle étoit encore jeune & d'une beauté frappante, ſes manières étoient élégantes & pleines de grâces, & ſa phyſionomie intéreſſante juſqu'à l'excès; elle étoit ſeule, elle étoit étrangère, & dans la dernière misère; elle ne jetoit cependant aucune plainte, & n'employoit point d'art pour exciter la compaſſion; ſes manières & ſa converſation indiquoient l'éducation la plus recherchée; cependant il y avoit quelque

chofe d'égaré & d'incohérent dans tout ce qu'elle faifoit ou ce qu'elle difoit.

Tout le jour elle courut çà & là pour chercher une place où repofer fa miférable tête; quand la nuit vint, elle fe réfugia fous un hangard abandonné dans la campagne; les Dames du voifinage lui repréfentèrent le danger d'une fituation fi expofée; ce fut en vain, leur humanité lui fournit le néceffaire, mais aucune prière ni même les menaces ne purent l'engager à dormir dans une maifon, & comme quelquefois elle donnoit des marques évidentes de folie, on obtint enfin un ordre pour la faire enfermer. — Je ne m'arrête pas fur cette époque de fon hiftoire, elle eft trop poignante pour ma fenfibilité, & fans doute pour celle de mes lecteurs. A la fin on la relâcha; du moment qu'elle fut libre, elle employa le peu de force qui lui reftoit pour voler à

ſon cher aſyle, quoiqu'il fut éloigné de ſix milles du lieu où elle avoit été retenue ; ſon tranſport ne peut ſe décrire quand elle ſe ſentit en liberté, & encore une fois ſauve ſous le miſérable couvert qu'elle avoit choiſi. Il y a près de quatre ans que cette adorable, mais abandonnée créature s'eſt vouée à ce genre de vie, ſans avoir eu de lit pour ſe repoſer, ni de toît pour ſe couvrir ; la dure néceſſité, les maux, le grand froid & la dernière misère ont par degrés affoibli ſa ſanté & diminué ſa beauté ; cependant elle a une figure des plus intéreſſantes, il y a une douceur & une délicateſſe extraordinaire dans ſon air & ſes manières ; elle eſt au-deſſus de tout ce qui excite la vanité de ſon ſexe, & qui plaît preſque toujours aux maniaques, car elle ne veut porter, ni même accepter aucuns chiffons ni ornemens qui pourroient ſervir à la parer, mais elle les ſuſpend

aux buiſſons qu'elle rencontre ſur ſon paſſage, comme ne méritant pas ſon attention; elle refuſe de donner aucun éclairciſſement ſur ſon exiſtence, ſon ſyſtème à ce ſujet eſt invincible, ſa mémoire paroît affoiblie & ſon jugement viſiblement altéré; cependant elle répond aſſez juſte, excepté lorſqu'elle peut ſoupçonner que la queſtion qu'on lui fait eſt dans l'intention de lui arracher ſon ſecret. Sa vie eſt auſſi innocente qu'il eſt poſſible de l'imaginer. Tous les matins qu'il fait beau, elle parcourt les villages d'alentour, s'entretient avec les enfans des pauvres payſans, leur fait de petits préſens des choſes qu'on lui a données & en reçoit d'autres en retour; elle ne veut prendre autre choſe que du lait, du thé & les alimens les plus ſimples; les Dames des environs, entr'autres une (*), qui

(*) Madame Aſtings, morte à Lauſanne en 1784.

n'a ceſſé d'être ſa bienfaitrice, ont employé tous les moyens pour l'engager à vivre dans une maiſon, mais ſa réponſe ordinaire eſt, — le trouble & la misère habitent les maiſons, mais il n'y a de bonheur que dans la liberté & l'air frais.

D'après une certaine particularité d'expreſſions, jointe à une tournure de phraſe & une prononciation tant ſoit peu étrangère, quelques perſonnes ont conjecturé qu'elle n'étoit pas Anglaiſe; de-là on a fait des efforts réïtérés, & à différentes repriſes, pour acquérir des lumières ſur ſon origine. Il y a neuf mois environ qu'un gentilhomme lui adreſſa la parole dans différens idiômes, elle parut inquiette, embarraſſée & troublée; mais quand il lui parla Allemand, ſon émotion fut ſi grande qu'elle ne put la cacher. Elle s'éloigna de lui, & fondit en larmes. Cette anecdote, qui s'eſt répandue dans le voiſinage, par-

vint il y a peu de jours à deux gentilhommes que l'humanité conduisit auprès de cette pauvre abandonnée ; l'un d'eux, qui parloit très-bien Allemand, tenta une seconde fois cette épreuve ; elle parut évidemment confuse, elle rougit, & soit par hasard, soit qu'elle entendît cette langue, elle répondit à quelques questions en Anglais ; mais sur le champ, comme si on l'avoit forcée ou surprise à cette imprudence, elle tourna artificieusement le discours sur tout autre objet ; & elle nia avoir entendu ce qu'on lui avoit dit,

Ce petit narré, tout simple, n'est écrit dans aucun autre but que dans l'espoir qu'il parvienne à quelques personnes intéressées à cette malheureuse histoire, & dans le désir ardent de rendre une jeune aimable créature, mais plongée dans la détresse la plus amère, à une famille désolée. L'Auteur souhaiteroit ardemment que

tout ceci ne fût qu'une fiction, & qu'il n'eût pas vu de ses propres yeux les malheurs qu'il raconte. Cela lui auroit épargné plus d'un sanglot, plus d'une larme, que la pitié lui a arrachée, & quoiqu'il soit homme, il n'a versé que des larmes d'inutile compassion.

Mylord Crawford, à qui l'on avoit envoyé l'anecdote précédente, écrivit à Bristol pour savoir des détails plus circonstanciés, & pour demander si on n'avoit rien pu découvrir de l'histoire de la pauvre abandonnée, il reçut la réponse suivante quelques mois après.

Je ne suis point étonné, Mylord, que l'histoire de la femme extraordinaire dont vous me parlez, ait percé jusqu'à vous; elle occupe aujourd'hui l'intérêt & la curiosité de toute la province qu'elle habite; vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi pour en savoir tout le détail.

J'ai été à même de voir plusieurs fois cette malheureuse abandonnée ; d'abord elle m'inspira de la pitié, je la regardois comme un être dont le dérangement de la raison rendoit l'existence malheureuse : elle intéressoit par son air noble, par ses traits, qui portent le caractère de la beauté & du désespoir, ensuite une certaine tranquillité mélancolique dans ses actions, un détachement d'elle-même, & une disposition à la bienfaisance, attachent véritablement. Il est impossible de la voir sans être touché : au travers de ses habillemens, qui annonçoient la pauvreté, elle inspire le respect, c'est ce qu'éprouvent tous ceux qui l'approchent, même les paysans les plus grossiers. Ce n'est que long-tems après son retour dans le hangard, qu'on a pu découvrir son nom ; jamais elle n'a voulu le dire : aux questions qu'on lui faisoit là-dessus, elle répondoit en levant les

épaules, & en baissant les yeux. Moi-même j'ai tâché plusieurs fois de le découvrir. On imagina de prononcer près d'elle plusieurs noms de baptème: deux fois elle tourna la tête à celui d'Antoinette; depuis on le lui a donné, & elle n'a jamais refusé de répondre lorsqu'on l'a appelée ainsi. On a remarqué ensuite qu'elle traçoit avec son bâton, sur la poussière, les lettres S. T.; aussi-tôt on prononça devant elle tous les noms & tous les diminutifs qui commençoient par ces lettres; elle n'y fit aucune attention. Enfin un jour elle écrivit tout au long le mot *Stella*. Quelqu'un qui l'observoit, & qu'elle n'avoit pas apperçu, dit tout haut Stella, elle se retourna vivement, & s'enfuit en fondant en larmes, comme si elle eût éprouvé le plus violent chagrin; peu-à-peu on l'a appelée de ce nom, & elle s'y est accoutumée.

L'histoire de cette pauvre femme s'étant

s'étant répandue dans la province, & beaucoup de perſonnes faiſant des perquiſitions ſur ſon compte, on a enfin découvert une caſſette, que par toutes ſortes de raiſons on a jugé devoir lui appartenir. Cette caſſette contenoit des lettres & des papiers qui paroiſſoient avoir de très-grands rapports avec cette femme, & les indices qu'on a ſuivis ont prouvé qu'ils lui appartenoient, & qu'ils contenoient la plus grande partie de ſon hiſtoire. Le commencement de ce que vous lirez eſt écrit en mauvais anglois & en mauvais françois, & paroiſſoit être l'exercice de quelqu'un qui apprend ces deux langues. Comme ils ſe rapportent parfaitement avec ces lettres, il a été facile de voir que c'étoit ſon hiſtoire écrite par elle-même. Avec ces lettres & quelques autres notes, on a pu en ſuivre le fil juſqu'à ce jour; on n'a point voulu mettre ſa ſenſibilité à l'épreuve, en voulant tout

vérifier avec elle, & en lui parlant de ce qu'on a découvert; une trop vive émotion, qui tendroit à la contrarier, à la mortifier, pourroit achever d'altérer ſa raiſon; on a préféré de prendre à ſon inſçu des meſures pour faire connoître ſon état à ſa famille, pour la rendre s'il eſt poſſible à ſon pays & à ſa première demeure. Dans ce moment on attend des réponſes; je vous communiquerai ce que j'apprendrai encore de la ſuite de cette hiſtoire; en attendant, ſoyez perſuadé de l'authenticité de celle que je vous envoie.

Miſs Allfort ſuivit à C*** comme dame d'honneur la princeſſe qui épouſa le prince héréditaire. Sans être belle, Miſs Allfort avoit une phiſionomie très-agréable, & ſur-tout cet air noble & intéreſſant qui attache; elle inſpira une paſſion très-forte au Comte de Valdbuſch, qui étoit chambellan à la même cour. Avec une

ame ſenſible & l'eſprit d'un philoſophe, il ſavoit ſe ſoumettre à la diſcipline, à l'étiquette, à la ſoumiſſion qu'exigeoit ſon emploi ; il étoit perſuadé que dans tous les états de la vie, les hommes peuvent trouver de quoi exercer leur humanité & leur raiſon, & il ne lui en falloit pas davantage pour être content de ſon ſort. Il ne réſiſta point aux impreſſions que firent ſur lui les agrémens & le caractère de Miſs Allfort; il l'aima de bonne foi, & ce ne fut pas ſans retour. Le ſervice des cours Allemandes eſt ſi abſolu, ſi méthodique, qu'un homme dans ſon emploi eſt une eſpèce de machine dénuée de ſentimens ; on ne voit que la charge & la décoration, hors de là, l'homme eſt nul, & on ne l'apperçoit pas ; ces deux perſonnes, qui s'aimoient, ſûrent profiter de ces circonſtances; à la cour & pendant leur ſervice c'étoient deux êtres indifférens & preſqu'étrangers l'un à

l'autre ; entièrement occupés de leurs emplois dont l'ennui ne contribuoit pas peu à leur donner l'air froid & indifférent; les heures de liberté en étoient d'autant plus douces, & ces momens, quoique bien rares & bien courts, étoient donnés à l'expreſſion du ſentiment, ils s'aimèrent & ſe connurent aſſez pour croire qu'ils ſeroient heureux en s'uniſſant, mais leur état & leur fortune dépendoient de leurs places, & le mariage y étoit abſolument contraire; ſe marier, quitter la cour, être ſans reſſource, étoit à-peu-près la même choſe. Ils arrangèrent un mariage clandeſtin, pendant une abſence du prince, qui faiſoit ſouvent des voyages ; ils ſe rendirent en ſecret à Francfort, ils y firent bénir leur mariage, & retournèrent à la cour chacun de ſon côté ſans que le ſecret fut éventé ; ils vécûrent pluſieurs mois dans ce miſtère, dont la douceur

n'échappera pas à ceux qui ont ſu aimer & le cacher.

Malheureuſement Miſs Allfort avoit plu au prince, il l'avoit remarquée lorſqu'elle vint à ſa cour, il l'avoit miſe au nombre des femmes dont il vouloit s'occuper une fois, & qu'il vouloit avoir un jour; les fètes, les promenades, les chaſſes furent arrangées de manière à procurer des rencontres, des facilités de parler & de s'expliquer; c'étoit tous les jours quelque nouveau préſent qui faiſoit ſentir la magnificence & la délicateſſe des ſentimens; l'or n'y étoit point épargné : la ſituation de Madame de Valdbusch lui donnoit un air timide & embarraſſé, que le prince ne manqua pas d'expliquer comme l'effet des ſentimens qu'il devoit inſpirer; il entra un jour chez elle dans un moment où elle étoit ſeule, ſes yeux annonçoient ſa tendreſſe & ſes intentions, il commençoit à les expliquer lorſque

Madame de Valdbusch tomba à ſes pieds & lui avoua ſon mariage ; il eſt dangereux de contrarier le tempérament d'un ſouverain, le prince paſſa de la tendreſſe à la plus violente colère, il avoit commencé en françois, il s'exhala en allemand ; il ſignifia bientôt à la Comteſſe & au Chambellan de quitter la cour, tous leurs emplois leur furent ôtés, par grâce on laiſſa une petite penſion au Comte ; il avoit une ſœur qui vivoit ſeule à Minden, ils ſe retirèrent d'abord chez elle ; leur fortune étant réduite à très-peu de choſe, ils prirent le parti d'aller vivre dans une campagne, ou plutôt une métairie, que Mr. de Valdbusch poſſédoit à quelques lieues de Marbourg : ils s'y établirent en philoſophes, & ils y vécûrent en gens heureux., mais ce fut pendant trop peu de temps ; la Comteſſe mit au monde une fille qui lui coûta la vie ; elle avoit demandé que ſa fille fut

appelée *Stella*, le Comte ſe nommoit *Antoine*, l'enfant porta les noms d'*Antoinette Stella* : le Comte de Valdbuſch accablé de ſes malheurs forma le projet de paſſer ſa vie dans ſa campagne, d'y vivre preſqu'en payſan, & de ſe vouer à l'éducation de ſa fille; l'inquiétude humaine ne le permit pas; la guerre de 1756 le réveilla, il ne put conſentir à reſter tranquille dans ſa chaumière lorſque toute l'Allemagne alloit être en feu; il réſolut d'aller offrir ſes ſervices au Roi de Pruſſe, & il chercha à placer ſa fille de manière à être tranquille ſur elle. Dans le village de Biereg, à trois quarts de lieues de ſa campagne, il y avoit un miniſtre qu'il avoit eu occaſion de connoître, c'étoit un honnête Eccléſiaſtique qui avoit une femme & point d'enfans; ils réuniſſoient l'un & l'autre toutes les vertus de leur état, excepté celle de vivre en paix enſemble; ils étoient bons, humains,

charitables, ils étoient aimés, respectés de leurs paroissiens, mais dès qu'ils étoient seuls & vis-à-vis l'un de l'autre, c'étoient des disputes continuelles, qui quelquefois devenoient très-vives; une autre particularité du ministre, c'est qu'il étoit extrêmement attaché à l'histoire de la Bible, il y cherchoit des exemples de tout ce qui lui arrivoit, il y appliquoit de même tous les événemens dont il entendoit parler; lorsqu'il étoit grondé & contrarié par sa femme, il se consoloit en trouvant que les patriarches l'avoient été aussi; autrefois il avoit eu avec raison quelques mouvemens de jalousie, la lecture des prophêtes l'avoit toujours appaisé, il ne lisoit jamais l'histoire d'Abraham qu'il ne proposât à sa chère moitié de prendre une servante, mais le bénéfice ne comportoit pas cette dépense: ce qui ramenoit la paix jusqu'à un certain point, c'est que le ministre étoit un

peu gourmand, & que Madame la miniſtre faiſoit aſſez bien la cuiſine; les repas ſe paſſoient preſque toujours en bonne intelligence, ſurtout lorſqu'ils étoient bons & abondans, ce qui arrivoit ſouvent; comme on l'a dit, tous deux étoient dans le fond de bonnes gens, le cœur étoit bon, c'étoit l'eſprit qui étoit difficile & contrariant, c'étoit peut-être bien plus l'effet du mariage & de la ſolitude domeſtique que du caractère; le Comte, qui ne les connoiſſoit que par leurs qualités reſpectables, crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de leur confier l'objet de ſa tendreſſe; il leur propoſa de recevoir chez eux ſa fille avec ſa nourrice, qui devoit lui reſter toujours attachée, le miniſtre conſulta la Bible, mais ſa femme accepta la propoſition avant qu'il eut trouvé de quoi ſe décider; ils promirent de ſoigner l'enfant & de le traiter comme s'ils en étoient les père & mère; le

Comte aſſigna une penſion qui aſſura encore leur attachement; il leur remit auſſi une caſſette qui contenoit tous les papiers qui pouvoient être utiles à ſa fille, il l'auroit recommandée à ſa ſœur, mais elle étoit allée à Paris avec Madame la princeſſe de Soubiſe; le Comte lui écrivit pour lui communiquer ſon deſſein & les arrangemens qu'il avoit pris pour ſa fille; enſuite il remit toute la fortune qu'il pouvoit avoir, qui étoit environ quinze mille florins, à un banquier de Francfort, & il partit pour aller demander au Roi de Pruſſe du ſervice dans ſon armée; il en fut très-bien reçu, il devint major dans un Régiment de Huſſards & il entra bientôt en campagne; à la bataille de Lowoſitz, qui ſe donna cette année, il fut bleſſé mortellement; avant de mourir, il écrivit au miniſtre de Biereg pour lui recommander ſa fille, & pour lui dire que ſon teſtament étoit dans la caſ-

ſette qu'il lui avoit remiſe, qu'il l'établiſſoit Tuteur avec un magiſtrat de Marbourg qu'il nomma ; il prioit le miniſtre & ſa femme de garder ſa fille, juſqu'à ce que ſa ſœur pût en prendre ſoin.

Stella paſſa les douze premières années de ſa vie comme ſon père l'avoit preſcrit ; ſon eſprit, ſon caractère ſe développoient tous les jours de la manière la plus avantageuſe ; le miniſtre & ſa femme admiroient & chériſſoient cet enfant, elle étoit ſouvent l'objet de quelques diſputes, mais par ſes careſſes elle ſavoit les appaiſer ; ſes premiers momens faiſoient déjà le bonheur des autres. Sa figure étoit charmante, c'étoit les plus beaux yeux bleux, le plus beau teint, les plus belles couleurs ; elle tenoit de ſa mère l'air noble & froid qui caractériſe les angloiſes ; ſon regard avoit quelque choſe de ſi doux qu'il attachoit & intéreſſoit toujours à elle,

Mademoiſelle de Valdbusch ſa tante revint en Allemagne avec Madame de Soubiſe, mais ne pouvant reſter auprès de cette princeſſe, elle alla à Minden reprendre l'établiſſement qu'elle y avoit eu autrefois ; ſa fortune étoit très-bornée, elle étoit même pauvre, cependant elle prit bien vîte la réſolution d'avoir ſa nièce auprès d'elle, de l'élever comme ſa fille, d'employer à ſon éducation toutes les connoiſſances qu'elle avoit acquiſes à Paris; à l'eſprit qu'elle avoit naturellement, elle joignoit les talens agréables, elle poſſédoit le deſſein, la muſique & pluſieurs langues, & elle ſe fit un plaiſir de les enſeigner à ſa jeune pupille; la figure charmante de Stella l'y encourageoit, & ſon caractère y répondit parfaitement.

Elles paſsèrent huit ans enſemble dans la relation d'une tante & d'une nièce qui ſont unies par la ſympathie du cœur & de l'eſprit. Stella

avoit les diſpoſitions les plus heureuſes pour tous les talens, de la mémoire, une voix charmante, des grâces, du goût & un naturel excellent. Mademoiſelle de Valdbusch étoit récompensée de ſes ſoins par ſes ſuccès, elle n'avoit formé aucune liaiſon de ſociété au-dehors de ſa maiſon; elles vivoient preſque ſeules, & leurs connoiſſances étoient fort peu nombreuſes: une affaire d'intérêt qui ſurvint à Mlle. de Valdbuſch la fit connoître au Baron de Lisfeld, Burgrave de Minden, & établit entr'eux quelque relation d'amitié. Ce Burgrave avoit un fils d'une très-jolie figure, & d'un caractère intéreſſant. Il avoit eu occaſion de voir quelquefois Stella, & il prit pour elle la paſſion la plus vive; elle n'y fut pas inſenſible; Mlle. de Valdbuſch s'en apperçut bientôt; elle en parla à ſa nièce comme une amie; elle lui fit voir tous les inconvéniens qu'il y avoit à ſuivre trop

facilement les mouvemens de son cœur, & lui repréſenta que, ſurtout dans cette occaſion, il falloit les réprimer tout-à-fait. Le jeune Lisfeld étoit à-peu-près ſans fortune, & Stella n'en avoit point du tout : la famille du Baron avoit beaucoup d'ambition, & ſon père eut bientôt remarqué l'attachement de ſon fils pour la jeune Valdbuſch ; il lui fit d'abord défendre de la voir, & ſur-tout de penſer à elle.

Stella & Lisfeld ſe virent cependant, peu il eſt vrai, mais ils s'aimèrent beaucoup ; leurs ſentimens eurent toute la vivacité, toute la force des premières paſſions. Stella confioit tout à ſa tante, elle lui montroit le fond de ſon cœur avec cette candeur qui étoit la première qualité de ſon caractère, & qui eſt bien rare à ſon âge : elle ſe repoſoit ſur les directions qu'on lui donnoit, & elle les ſuivoit avec exactitude. Malheureuſe-

ment Mlle. de Valdbuſch fut attaquée d'une maladie qui la mit au tombeau au bout de quelque tems : le déſeſpoir de perdre ſa tante ne permit pas à Stella de voir dans les premiers momens tout ce que ſa ſituation avoit de fâcheux. Seule, iſolée, à vingt ans, ſans relations, ſans fortune, & le cœur occupé d'une paſſion que la raiſon combattoit.... Il y a des momens où l'ame prête à ſuccomber ſous le poids de ſes maux & de ſes craintes, cherche un point d'appui, & lorſque le cœur le lui montre, elle eſt bien portée à s'y livrer. Stella ſut y réſiſter cependant ; elle aimoit, mais elle ſoumit ſon penchant à la vertu & à la raiſon. Lisfeld, dont les ſentimens n'avoient point changé ſur l'ordre de ſon père, & toujours plus paſſionné de Stella, avoit ſu s'inſinuer auprès de ſa tante, & gagner ſon amitié : il la vit une fois pendant ſa maladie, il prit cette occaſion pour lui

jurer qu'il aimeroit toujours ſa nièce, qu'il employeroit tous les moyens poſſibles pour unir ſon ſort au ſien, il fit ſerment de n'aimer jamais qu'elle. Mademoiſelle de Valdbuſch, en lui faiſant ſentir l'impoſſibilité d'accomplir ſes ſermens, lui fit promettre de ne rien entreprendre contre la volonté de ſes parens & contre le bonheur de ſa nièce. Stella, qui écoutoit les larmes aux yeux, avoua qu'elle aimoit Lisfeld, mais elle promit de ſuivre toute ſa vie les ordres & les directions de ſa tante. Mlle. de Valdbuſch mourut en recevant leurs ſermens & leurs promeſſes.

Pendant ſa maladie elle avoit penſé à faire entrer ſa nièce dans un chapitre de Chanoineſſes; elle avoit même fait des diſpoſitions & des démarches dans cette intention; mais la mort ne lui avoit pas donné le tems de réuſſir, & ſon teſtament, en déclarant

Stella pour ſon héritière, n'avoit point pourvu à ſa vie future.

Lisfeld ne pouvoit ſupporter la triſte ſituation où ſe trouvoit Stella; il vouloit la changer à tout prix; il vouloit remplir ſes ſermens, malgré tous les obſtacles: Stella s'y oppoſa; elle lui défendit d'abord par lettres de chercher à la voir, enſuite elle le vit une fois pour lui dire qu'il falloit abſolument renoncer l'un à l'autre, & ne plus ſe voir du tout. Elle lui annonça qu'elle alloit vivre à la campagne avec ſon tuteur, dans une retraite convenable à ſa fortune. Elle inſiſta ſur ſa volonté avec tant de fermeté, que Lisfeld fut obligé de ſe ſoumettre & de ſe retirer ſans obtenir aucune eſpérance, mais avec la certitude d'être toujours aimé.

Stella avoit pris le parti de ſuivre les dernières volontés de ſon père, & de retourner chez le miniſtre de Biereg; elle fit pour cela tous les arrangemens néceſſaires; elle écrivit

au Burgrave pour lui demander sa protection dans les mesures qu'elle avoit à prendre pour la petite succession de sa tante. Le Burgrave enchanté qu'elle voulût quitter Minden, & s'éloigner, lui en facilita tous les moyens. Au bout de très-peu de tems Stella se trouva établie dans sa première demeure. Le ministre & sa femme furent enchantés de revoir leur pupille au milieu d'eux. Ce plaisir rendit d'abord les disputes plus vives : l'humeur des bonnes gens avoit augmenté avec l'âge. Ce qui autrefois ne faisoit que peu de peine à Stella, lui donnoit aujourd'hui beaucoup d'ennui, & lui faisoit penser plus vivement peut-être à ce qu'elle avoit laissé à Minden. Son caractère angélique savoit tout supporter avec douceur ; dans les défauts de ceux avec qui elle vivoit, elle ne voyoit que des occasions d'exercer sa patience & ses vertus : elle se voua surtout à l'éco-

nomie. Le peu de fortune que son père lui avoit laiſſée avoit encore diminué par pluſieurs circonſtances fâcheuſes : il n'y avoit plus que dix mille florins chez le banquier de Francfort. La petite campagne qu'elle avoit auprès de Biereg avoit été négligée & preſqu'abandonnée. Elle forma le projet d'y fixer ſes jours lorſqu'elle auroit atteint ſa majorité, elle engagea le miniſtre à écrire à ſon autre tuteur de Marburg, afin que l'on travaillât, d'abord à réparer la maiſon, & à rétablir tout ce qu'on avoit laiſſé dépérir. Elle recevoit ſouvent des lettres de Lisfeld : elle y répondoit peu, & c'étoit toujours pour l'exhorter à renoncer à toute eſpérance. Il vint à Biereg, elle refuſa de le voir ; il ſe ſoumit avec réſignation : il laiſſa un billet dans lequel il lui juroit, que quoiqu'elle fît, il ne ceſſeroit jamais de l'aimer. Stella, touchée de ſa ſoumiſſion, lui répondit qu'elle l'aimoit

& l'aimeroit toujours, mais qu'il étoit inutile qu'il formât aucun projet d'être jamais l'un à l'autre. Jamais, lui disoit-elle, mes sentimens pour vous ne causeront de chagrins à ceux qui vous appartiennent. Lisfeld revint quelques jours après : cette fois il obtint la permission de voir Stella en présence du ministre & de sa femme, mais eux, craignant le Burgrave, dirent qu'ils ne vouloient plus recevoir son fils. Stella en fit une raison de plus pour faire cesser des visites qui pouvoient être funestes à tant de personnes. Ils passèrent ainsi deux ans, s'écrivant beaucoup, se voyant fort peu, & s'aimant toujours avec la même constance. Lisfeld, désespéré de ne voir aucun changement dans son sort, pressé par son père d'épouser une riche héritière, & animé par l'envie de se distinguer, résolut de servir dans les troupes que le prince de Hesse donnoit à l'Angleterre pour faire la

guerre en Amèrique, ſon père ne put s'y oppoſer; preſque tous ſes amis y avoient recherché de l'emploi avec empreſſement. Il en demanda, & ne dit ſa réſolution à Stella que lorſqu'il en eut obtenu; elle fondit en larmes en l'apprenant, mais elle ne chercha point à l'en détourner, elle laiſſa voir même qu'elle approuvoit l'ambition qu'il avoit de ſe diſtinguer & de courir la même carrière que ſes compatriotes, qui alloient ſi loin faire la guerre & ſervir leur maître: il travailla aux apprêts de ſon départ, & ſe hâta de paroître aux yeux de Stella dans ſon nouvel uniforme. Stella ne le vit qu'avec la plus vive émotion: aller en Amérique, affronter autant de dangers, étoit une idée cruelle, & qui dès le premier moment l'avoit miſe au déſeſpoir. Elle n'y penſoit point ſans frémir, & elle en tomba malade. Elle ſut cependant cacher à Lisfeld tout ce qu'elle ſouffroit, & lorſqu'il vint pour la dernière fois,

elle s'arma de tout le courage que lui donnoit la gloire de ſon amant : ſans affoiblir ſon ame par des regrets trop tendres , elle ſoutint les derniers adieux avec une fermeté qui étoit faite pour lui en donner. Le miniſtre & ſa femme avoient toujours été préſens à leurs entretiens ; ils le furent encore dans ces derniers momens. Lisfeld , dans les tranſports de ſa tendreſſe , prit une Bible qui étoit toujours dans la chambre ; il l'ouvrit, ſe mit à genoux devant Stella , poſa ſa main ſur la Bible , & jura qu'il ne ſeroit jamais qu'à elle , qu'il ſe lioit à elle pour toujours. Il prit enſuite la main de Stella , la mit auſſi ſur la Bible , & la ſupplia d'approuver & de recevoir ſes ſermens : elle dit ; oui , Lisfeld , je ne ſerai jamais qu'à vous , je ne ceſſerai jamais de vous aimer ; mais ſoyez à une autre ſi vous pouvez ètre plus heureux.

Lisfeld pria le miniſtre de bénir

leurs ſermens; le miniſtre, frappé par la préſence de la Bible, fit une prière & des vœux pour qu'ils puſſent un jour accomplir leur mariage. Lisfeld ſerra la main de Stella, la baigna de larmes, & s'en alla dans un ſilence qui marquoit l'état de ſon ame.

Stella fut long-tems malade après le départ de Lisfeld; elle reçut très-ſouvent des lettres; toutes lui apprenoient qu'elle étoit toujours aimée, & que le voyage étoit heureux. Le débarquement s'étoit fait heureuſement à New-Yorck. Après la bataille de Trenton, Lisfeld lui apprit que le Colonel Donop avoit été tué, que lui avoit reçu une bleſſure au viſage. " Hélas, diſoit-il, peut-être ne me re-
„ connoîtrez-vous pas? Les fatigues de
„ la guerre & les bleſſures m'auront
„ changé, & vous, adorable Stella, ne
„ le ferez-vous point. Une abſence de
„ deux ans, peut-être, ne ſera-t-elle pas
„ funeſte à mon ſort: ſi je ne dois

„ pas le craindre de votre cœur, puis-je
„ l'attendre de votre ſituation? Pouvez-
„ vous la ſoutenir & la conſerver pen-
„ dant un auſſi grand éloignement. Di-
„ tes-moi ce que je dois attendre, &
„ que vos ſentimens décident ſi je dois
„ chercher la mort, ou avoir l'eſpé-
„ rance de mettre à mon retour mon
„ ſort & ma vie à vos pieds. Rien ne
„ pourra m'empêcher d'être à vous; je
„ l'ai juré, & je le jure encore. „
Stella verſa des pleurs ſur cette lettre, elle jura auſſi de n'être jamais qu'à Lisfeld. Et ne ſuis-je pas à lui, s'écria-t-elle? nous avons juré ſur les livres ſacrés d'être l'un à l'autre, un miniſtre des autels en a été le témoin; il a béni notre union; je ſuis la femme de Lisfeld, il eſt mon époux: & ne ſuis-je pas la cauſe des dangers qu'il court, & de ce qu'il expoſe ſa vie? Et déjà j'avois le droit de le ſuivre, — ſon imagination animée de ce ſentiment, la tranſportoit au-delà des mers; elle ſuivoit

fuivoit ſon amant au travers des périls & des déſerts ; elle ſoignoit ſes bleſſures, elle partageoit ſes peines. Dans l'impuiſſance de ſuivre les mouvemens de ſon cœur, elle juroit d'attendre Lisfeld dans la ſolitude, de vivre dans une retraite abſolue, & de conſacrer ſes jours & ſes momens à penſer à lui, & à s'occuper de ſon retour & du bonheur qui devoit le ſuivre. Elle écrivit une lettre, où elle ne diſoit pas tout ce qu'elle penſoit ; mais aſſez cependant pour aſſurer Lisfeld d'une conſtance dont ſon ame tendre & généreuſe étoit capable ; cette lettre ne parvint point, & depuis cette derniere de Lisfeld, elle n'en reçut plus ; elle ignora même qu'il eût joint l'armée du général Burgoygne ; les nouvelles, qu'elle cherchoit avec avidité dans les papiers publics, ne lui apprirent rien.

Stella ſuivit le projet qu'elle avoit formé ; dès qu'elle eut vingt-cinq ans

elle s'arrangea avec ſes tuteurs, & elle alla s'établir dans ſa campagne; elle l'avoit fait réparer dans ce deſſein, & elle la trouva prête à la recevoir. Elle étoit heureuſe de ſuivre ſon goût, & de pouvoir attendre le retour de Lisfeld dans cette demeure ſolitaire; elle n'étoit environnée que de quelques habitations de payſans, & la ſituation en étoit charmante; elle étoit éloignée de la grande route, & un ſeul chemin y conduiſoit; devant la maiſon ſe trouvoit une aſſez grande cour ruſtique, plantée de quatre ou cinq arbres antiques qui l'ombrageoient preſqu'entièrement. La maiſon étoit petite, & conſiſtoit en deux étages, qui formoient deux petits logemens; la grange & les écuries étoient attenantes derrière: au-delà il y avoit un petit jardin & enſuite un très-grand verger, planté irrégulièrement de beaux arbres fruitiers de toute eſpèce: au bord du verger paſſoit un ruiſſeau ſur lequel

il y avoit un petit pont qui conduisoit dans un bois taillis, dans lequel on trouvoit des chemins & point d'allées droites. Stella mit dans cette habitation tout l'ordre & l'arrangement qu'il falloit pour la rendre parfaitement agréable. Elle avoit d'abord placé dans la maison une famille de payſans, qu'elle avoit choiſie comme il lui convenoit, & qui étoit composée du père, de la mère & de deux jeunes filles : des vaches, des chèvres fourniſſoient toujours du laitage, & paiſſoient toute l'année dans le verger, dont on ne fauchoit jamais l'herbe. Le païſan, qui s'appeloit Peter, cultivoit le jardin, ſoignoit le verger & le bois; il alloit chercher les proviſions au village voiſin, & pourvoyoit à tout : l'aînée des filles ſervoit Stella; la cadette aidoit ſa mère dans la cuiſine, & gardoit le petit troupeau. L'appartement de Stella étoit arrangé avec ſimplicité & avec goût; elle y avoit

raſſemblé tout ce qui lui étoit néceſſaire pour s'occuper & pour cultiver ſes talens, des livres, des inſtrumens de muſique, des modèles pour le deſſein. Elle étoit contente de ſon établiſſement, & ſes déſirs n'alloient au-delà de ſon ruiſſeau que pour aller en Amérique. Le ſouvenir de Lisfeld, l'idée de faire un jour ſon bonheur, rendoit tout intéreſſant pour elle : la famille qui vivoit auprès d'elle lui tenoit lieu de ſes amis, de ſes connoiſſances; Une rente d'environ quatre cent florins étoit ſuffiſante pour l'entretien de tous, c'étoit toute ſa fortune, elle ſavoit y trouver le bien-être de ſes domeſtiques, & ſon caractère en faiſoit le bonheur.

Lisfeld étoit aſſocié à tous ſes plans, partout elle avoit marqué ſa place, toutes ſes eſpérances étoient de le voir revenir, & de jouir enſemble de cette demeure ſimple & paiſible; mais elle ne recevoit plus de lettres depuis long-

tems ; la longueur du trajet lui faifoit croire qu'elles n'arrivoient point, & ce chagrin troubloit la vie de Stella ; on avoit cependant affez fouvent des nouvelles des troupes Heffoifes ; on faifoit répandre dans le pays celles que l'on recevoit : le miniftre de Biereg étoit attentif à s'en informer, & à les apprendre à Stella. Ainfi elle fut que Lisfeld s'étoit diftingué, qu'il avoit été avancé, qu'il avoit été fait Major, & que le quartier d'hiver étoit à Philadelphie. Stella paffoit fa vie tranquillement, & dans une retraite & une uniformité qui n'étoit point l'ennui. Cependant la feconde campagne les nouvelles furent plus rares ; elles lui parvenoient plus difficilement, elle ne recevoit plus de lettres. La troifième année, l'inquiétude de Stella fut à fon comble : elle employa fouvent le miniftre de Biereg, pour apprendre & découvrir quelque chofe fur Lisfeld ; elle l'envoya même

à Caſſel pour prendre des informations auprès des miniſtres du Prince. Tout ce que l'on put ſavoir, c'eſt que le major étoit à New-Yorck, & qu'il devoit y reſter long-tems.

Stella étoit malheureuſe avec tout ce qu'elle avoit arrangé pour ne l'être pas : ſon malheur venoit de l'Amérique, ou plutôt de ſon cœur, qui alloit y chercher l'objet de ſes vœux. Sa vie étoit tranquille, & ſon ame étoit tourmentée ; les maux de l'abſence empoiſonnoient toutes les jouiſſances du moment. Un jour elle ſe promenoit triſtement dans ſon verger, elle apperçut dans le chemin un homme qui avoit de la peine à marcher, il ſe ſoutenoit ſur un bâton, & il paroiſſoit eſtropié ; il étoit couvert d'un mauvais uniforme en lambeaux ; elle s'approche de la haye pour le voir, & par compaſſion elle lui demande d'où il vient ; avant ſa réponſe elle le preſſe de venir dans

ſa maiſon, elle voudroit franchir la haye pour lui aider à marcher ; le ſoldat en la béniſſant lui dit qu'il revient d'Amérique ; à ce mot le cœur de Stella battit vivement, elle n'oſe parler de Lisfeld, cependant elle prononce ſon nom, & le ſoldat lui dit qu'il avoit été bleſſé à la bataille de Trenton, que de-là il avoit été à l'armée du général Bourgoygne, & qu'à l'affaire de Saratoga il avoit reçu un coup de feu qui lui avoit percé la poitrine, que cependant il avoit rejoint les priſonniers à Boſton, qu'il avoit été tranſporté à la ville, qu'il s'y étoit rétabli, & qu'il devoit bientôt repaſſer en Europe. Stella entendit à peine ces dernières phraſes, ſon trouble étoit extrême, elle peut à peine ſe ſoutenir, c'eſt elle qui n'a plus la force de marcher ; le ſoldat eſt effrayé, Peter & ſa femme viennent au ſecours de leur maîtreſſe, le ſoldat les ſuit ; lorſqu'elle fut ar-

rivée à la maiſon, elle répéta ſa queſtion en tremblant ; le ſoldat lui dit encore, qu'il avoit vu le Major Lisfeld à-peu-près rétabli de ſes bleſſures, & que lui, avoit été bleſſé à la retraite de Philadelphie. Stella fit toutes les queſtions que l'intérêt le plus vif et le plus tendre purent lui dicter ; elle fit répéter au ſoldat qu'il avoit vu de ſes propres yeux le Major Lisfeld. Il ne put pas bien rendre raiſon de la bleſſure ; mais il assura qu'il devoit repaſſer en Europe vers la fin de l'automne, avec beaucoup d'autres bleſſés & priſonniers. Elle vouloit le retenir chez elle pour le queſtionner encore. Il étoit preſſé de rejoindre ſa famille. Elle ne le laiſſa aller qu'après lui avoir fait toutes les amitiés, toutes les careſſes & tout le bien qui étoit en ſon pouvoir. Lisfeld bleſſé, malade en Amérique, étoit une idée déchirante qu'elle ne pouvoit ſoutenir. L'inquiétude & le déſeſpoir étoient à

ſeur comble; elle ſe le repréſentoit enlevé & dévoré par les ſauvages ; les nuits ne ſe paſsèrent plus que dans les larmes : elle fit venir le miniſtre, elle le conjura d'aller à Minden ; de s'informer de la famille de Lisfeld de ce qu'on ſavoit de lui : Le bon paſteur rapporta que le Burgrave étoit mort il y avoit quelques mois, & que l'on étoit en peine de ſon fils. Il confirma la nouvelle du malheur qui lui étoit arrivé, & on diſoit auſſi qu'on l'attendoit à la fin de l'année. Stella voulut avoir des détails plus poſitifs encore : elle engagea le miniſtre à aller une ſeconde fois à Caſſel, & à s'informer exactement au bureau de la guerre, de tout ce qui concernoit Lisfeld, de ſon état, de ſon retour, du tems, du lieu, du moment du débarquement. Il en revint avec la confirmation de ce que l'on ſavoit déjà ; la bleſſure étoit un coup de feu au tra-

vers de la poitrine, qui l'avoit mis hors de ſervice, & pour le rétabliſſement duquel il étoit envoyé en Europe. Il devoit y avoir un convoi de bleſſés & de priſonniers; qui partiroit de New-Yorck au commencement d'Octobre, & qui arriveroit vers la fin de Novembre à Portſmouth. Stella, dans les angoiſſes & dans les craintes ſur le ſort de ſon amant, ne pouvoit attendre tranquillement chez elle, qu'il revint dans ſon pays : elle auroit voulu voler en Amérique; elle ſe le repréſentoit ſur-tout arrivant en Angleterre, bleſſé, malade, mourant peut-être du voyage, & ne trouvant aucun ſecours, ni perſonne qui s'intéreſsât à lui, & qui lui donnât les ſoins qui lui étoient néceſſaires : elle le voyoit confondu avec tous les malades, avec tous les bleſſés; elle ne put ſoutenir cette idée; elle prit le parti d'aller à Portſmouth attendre l'arrivée des vaiſſeaux qui devoient ramener le convoi; elle vouloit le

recevoir dans ses bras; elle s'en faisoit un devoir même; ils avoient juré à la face du ciel d'être l'un à l'autre, de réunir leur sort & de partager les biens & les maux de la vie, & son ame étoit satisfaite de commencer par les maux; elle ne peut consentir à attendre avec tranquillité que l'on vienne lui apprendre la mort ou le rétablissement de Lisfeld; elle avoit dit souvent, il est mon époux. Elle se le persuada dans ce moment; son cœur, sa vertu, sa religion s'accordoient pour lui faire prendre une résolution que cette idée lui inspiroit. Stella étoit une de ces femmes qui veulent vivement ce qu'elles ont décidé, & qui, avec un sentiment profond, savent travailler avec courage & habileté aux moyens de le satisfaire. Dès que sa volonté eut résolu d'aller à Portsmouth, elle ne s'occupa plus que des arrangemens nécessaires pour s'y rendre, elle voulut y être avant

le milieu de Novembre, pour ne pas manquer le moment de l'arrivée ; elle écrivit d'abord au banquier de Francfort, pour réalifer les fonds qu'elle avoit chez lui, & lui enjoignit de lui en envoyer tout de fuite le montant en lettres-de-change fur Londres. Peter fut choifi pour faire le voyage avec elle, & pour l'accompagner comme fon parent de confiance. Il fut habillé en bon payfan, & il ne devoit pas la quitter. Elle fit fes habits de voyage en conféquence ; un chapeau rabattu fur les yeux cachoit fa phyfionomie & achevoit de la déguifer ; & elle évita tout ce qui pouvoit la faire remarquer. Elle propofa au miniftre de l'accompagner jufqu'à Hambourg : il accepta la propofition avec empreffement, en fe rappelant qu'un ferviteur d'Abraham avoit conduit Rebecca à Ifaac : il dit même qu'il fauroit s'embarquer comme Jonas, & il comptoit bien donner à

Stella une preuve de son attachement & de son courage. Stella remit le soin de sa campagne à la femme de Peter, elle prit avec elle une cassette où étoient les lettres de Lisfeld, & d'autres papiers qui pouvoient lui être utiles, & ils partirent tous trois pour Hambourg; Peter en brave domestique avoit soin de sa maîtresse & de l'équipage sans trop s'embarrasser où il alloit; le ministre pensoit quelquefois qu'à Hambourg le bœuf salé étoit fort bon, & se plaignoit souvent des mauvais gîtes; Stella seule mouroit d'inquiétude & d'impatience dans une voiture qui alloit trop lentement: arrivée à Hambourg, elle vole au port pour s'informer d'un vaisseau qui aille en Angleterre; elle est assez heureuse pour en trouver un qui doit partir le lendemain, elle arrange son passage, elle retient une place pour elle, & pour Peter qui ne doit pas la quitter, elle craint seulement que les vents ne

ſoient trop foibles : le miniſtre par zèle pour ſa pupille voulut auſſi s'embarquer, mais il fut ſi horriblement tourmenté du mal de mer, qu'il crut que les Démons s'emparoient de lui; il fallut le renvoyer à terre dans la chaloupe ; Stella retirée dans ſon coin avec Peter ſe cachoit à tout l'équipage, & elle ſut échapper aux regards & à la curioſité des autres paſſagers. Dans ce que la mer lui faiſoit ſouffrir, elle ne penſoit qu'à ce que devoit endurer Lisfeld mourant & faiſant un ſi long voyage; dans les momens où elle avoit plus de force, elle cherchoit à parler anglois, à ſe rappeler ce qu'elle en avoit appris avec ſa tante; elle s'étoit particulièrement appliquée à cette langue, parce que ſa mère étoit Angloiſe; le paſſage fut aſſez heureux, le vaiſſeau arriva le ſeptième jour à Harwich, de-là elle fut en poſte à Londres, elle ſe logea dans une maiſon bourgeoiſe, là elle prit

dès informations ſur les troupes Allemandes qui alloient & qui revenoient d'Amérique ; on lui indiqua un commiſſionnaire qui étoit particulièrement chargé de leurs affaires ; elle apprit chez lui qu'en effet le major Lisfeld revenoit en Europe ; que même il devoit être déjà embarqué, & qu'il arriveroit à Portſmouth vers la fin de Novembre ; c'étoit ſon ſeul objet, elle ne penſa à aucun autre, & elle ſe preſſa d'aller attendre Lisfeld au port. Elle s'établit dans une maiſon qui avoit la vue ſur la mer, & qui n'étoit habitée que par des femmes ; ſon occupation continuelle étoit de porter les yeux ſur les vagues, de parler à tous les matelots, de s'informer de tout ce qui regardoit la traverſée de l'Amérique en Europe ; dès le matin elle alloit avec Peter ſur le rivage, elle ne le quittoit que pour y revenir encore ; au milieu de ſon inquiétude & de ſon

impatience, elle éprouva un grand malheur; Peter, le brave Peter qui étoit ſon gardien, tomba malade, elle eut la douleur de le voir expirer; elle le pleura amèrement, & elle alloit le pleurer au bruit des ondes; enfin on ſignale pluſieurs bâtimens, on crie que c'eſt le convoi qui vient d'Amérique, le peuple court pour le voir arriver; Stella brûle d'impatience, les vaiſſeaux ne peuvent entrer ce jour-là; il faut attendre la marée du lendemain: le ſoleil étoit loin de ſon lever, & Stella étoit déjà depuis long-temps ſur le port; cependant les vaiſſeaux abordent, le débarquement commence, ceux qui ont conſervé leurs forces & leur ſanté deſcendent avec joie, ils courent & ſe répandent dans la ville, Stella dévore des yeux tous ceux qui paſſent, elle ne reconnoît perſonne, quelquefois elle croit que le climat, la guerre, la mer peuvent avoir changé les traits,

elle les a peut-être même oubliés, elle tâche de les retrouver dans ceux qui paroiſſent arriver avec le plus de plaiſir, mais tout lui échappe, perſonne ne prend garde à elle, & ne la reconnoît; enſuite viennent les malades, les bleſſés, les uns pouvant à peine marcher, les autres ſoutenus par des matelots & allant d'un pas foible & chancelant; ſon cœur s'émeut à ce ſpectacle, elle voit bientôt les bleſſés que l'on porte, elle va chercher leurs traits au travers des bras de ceux qui les conduiſent, elle ne reconnoît rien, quelquefois elle tremble de reconnoître; mais voilà un bleſſé qui eſt porté par plus de gens que les autres; on s'empreſſe autour de lui, on entend dire que c'eſt un officier major, elle s'approche avec émotion, elle voit des yeux mourans, preſque fermés, la pâleur de la mort, une maigreur, un abattement qui font croire que c'eſt un mort plutôt qu'un

mourant ; elle veut prononcer en s'approchant le nom de Lisfeld, il expire ſur ſes lèvres, elle veut dire celui de Stella, elle tombe évanouïe, des femmes la ſecourent ; ſon air noble & diſtingué, que l'on apperçoit au travers de ſon habillement de voyage, frappe ceux qui la voyent, elle inſpire l'intérêt à ceux qui ſont autour d'elle, elle revient bientôt de ſon évanouïſſement, & elle s'arrache des bras de ceux qui l'ont ſecourue, pour voler auprès de Lisfeld ; il étoit déjà dans une maiſon ; Stella réfléchit qu'il étoit peut-être dangereux de ſe montrer à lui dans l'état de foibleſſe où il eſt, elle n'oſe approcher, elle n'entre point dans ſa chambre, elle reſte à la porte, elle le dévore des yeux, & ſes larmes l'empêchent de voir diſtinctement ; elle entend dire au médecin qu'il n'y a point de danger, que ſon état n'eſt que la ſuite des bleſſures & des fatigues du voyage,

qu'il faut du repos, de la tranquillité; elle s'applaudit de ne s'être point fait connoître, mais elle pourvoit à tout dans la maison où il loge, elle donne de l'argent à tous ceux qui le servent, elle veille à sa nourriture, & elle ne retourne dans son logement que pour chercher un repos qu'elle ne trouve pas loin de Lisfeld; le lendemain elle retourne & continue ses soins sans se faire connoître; on ne peut comprendre ce que c'est que cette femme qui fait tant de choses pour un homme dont elle n'ose pas approcher.

Lisfeld, avant de s'embarquer pour l'Amérique, avoit fait des dettes à Plimouth, il n'avoit pu les payer, il avoit pris l'engagement d'y satisfaire à son retour; son équipage & même le jeu l'avoient entraîné dans des dépenses considérables, lorsque ses créanciers apprirent son retour & son rétablissement, ils se proposèrent de se

faire payer, & même de saisir ses équipages. Stella sut bientôt leur dessein; elle craint qu'un tel chagrin n'augmente les maux de Lisfeld, & ne lui cause la mort; elle arrête les créanciers; elle leur remet ses lettres de change; elle engage tous ses effets, elle répond de tout, heureuse de lui sauver ces peines. Enfin, le sixième jour, elle entend dire au médecin que le malade est bien, qu'il a des forces, qu'il peut se lever: elle va chez elle, elle écrit ce billet, pour éviter une trop forte émotion. " Stella,
„ votre Stella est près de vous, dans
„ un moment vous la verrez; son cœur
„ ne vôus a jamais quitté; „ elle suivit ce billet de près. Elle s'approche de Lisfeld, le cœur palpitant, & dans la plus vive émotion, elle ne peut parler, lui balbutie quelques mots; il pâlit, il rougit, ne fait qu'exprimer. Stella craint encore pour lui; elle approche, elle prend une de ses mains,

& des larmes coulent de ſes yeux, ſans que ni l'un ni l'autre puiſſe proférer une ſeule parole. Dans ce moment on entend du bruit dans la maiſon ; une femme s'annonce, en demandant le Major Lisfeld ; elle entre, elle s'approche de lui avec vivacité, ſe félicite de le revoir, l'embraſſe, l'appelle ſon cher mari, enſuite elle tourne ſes regards vers Stella, elle est étonnée de voir une femme dans cette attitude de familiarité avec ſon mari.

Stella, ſaiſie d'étonnement, conſternée, ne ſait ni ce qu'elle voit, ni ce qu'elle entend ; elle croit cependant que l'on dit avec mépris : *c'eſt ſans doute une de ces créatures qui s'attachent aux officiers & aux matelots qui reviennent, pour avoir leur argent* : on lui dit enſuite à elle-même : ma chère, vous n'avez rien à faire ici ; vous ferez bien de vous en aller, & on la conduit hors de

la porte. Elle reſte immobile, ſtupé-faite, pétrifiée; toutes ſes facultés ſont anéanties; l'hôteſſe de la maiſon, qui avoit vu tout ce que Stella avoit fait pour Lisfeld, vient auprès d'elle, veut la conſoler, & lui laiſſe cependant entrevoir ſes ſoupçons. Elle lui fait ſentir qu'une honnête fille ne doit pas débaucher le mari d'une autre. L'horreur donne des forces à Stella, elle retourne chez elle, le tourment, l'effroi étoient dans ſon ame; ſans vouloir rien comprendre, rien croire, elle s'agite, elle reſte tout le jour ſans boire ni manger, ſans proférer une parole, & quand elle revient à elle, elle ne peut croire que Lisfeld l'ait laiſſée ſans lui donner la moindre marque de ſouvenir; la nuit ſe paſſe dans les angoiſſes; le matin elle lui écrit : " Lisfeld eſt-il poſſible que „ Stella ne ſoit plus rien pour vous? „ dites-le moi poſitivement. „ On lui rapporte pour réponſe qu'ils ſont par-

tis dès le grand matin. L'hôteſſe de Lisfeld vient le lui confirmer ; elle lui apprend de plus qu'il eſt marié depuis un an à une veuve fort riche de New-Yorck ; que le mari & la femme n'avoient pu faire le voyage ſur le même vaiſſeau, parce qu'il y avoit trop de ſoldats, trop de malades ſur celui où étoit Lisfeld, les femmes avoient été miſes ſur un autre vaisseau du convoi qui avoit été retardé dans ſa marche.

Les créanciers auxquels Stella avoit promis de payer, viennent auſſi, ils s'emparent de tout ce qu'ils peuvent prendre, & ne lui laiſſent que ſa caſſette, où ils s'aſſurèrent bien qu'il ne reſtoit que des papiers inutiles pour eux. Des femmes, des voiſines curieuſes, ſe joignirent à ces hommes cruels, & pendant leur expédition, elle entend dire qu'il faudroit punir toutes ces créatures qui débauchent les maris. On lui dit bientôt qu'on ne veut plus la loger, qu'elle doit

chercher une autre demeure, & aller en Amérique avec tant d'autres femmes qu'on y envoie. Alors son esprit est frappé, elle donne des marques de désespoir & d'égarement, elle saisit la cassette, elle prend le premier chemin qu'elle trouve, elle marche, ou plutôt elle court pendant cinq heures de suite sans s'arrêter; enfin elle s'assied sur une pierre, elle pose la cassette. Elle se reposa pendant une heure, la tête appuyée dans ses mains, sans changer d'attitude : au bout de ce temps elle se réveilla comme en sursaut, & oubliant la cassette, elle marche encore deux heures : arrivant à la nuit devant une grange, elle se laisse tomber sur un peu de paille qu'il y avoit devant la porte; elle y resta comme morte, & y passa la nuit. Le matin elle reprit sa marche, & fit encore trois lieues de chemin. Enfin, excédée de fatigue & d'inanition, elle tomba sans force & sans mouvement. Les gens d'une

d'une maiſon voiſine vinrent à ſon ſecours, & la voyant dans cet état de foibleſſe & d'abbattement, ils crurent qu'elle alloit expirer. Cependant on la porte dans la maiſon, on lui donne des ſecours; elle revint à elle, elle laiſſa faire avec abandon tout ce que la charité dictoit pour elle. Elle répondit quelques mots qui firent juger qu'elle étoit étrangère; ſon air noble & malheureux intéreſſoit en ſa faveur: le mauvais état de ſes habits, l'égarement de ſes yeux, firent croire qu'elle étoit folle. Elle paſſa deux jours chez les bonnes gens qui l'avoient recueillie; de tems en tems elle ſe jetoit à genoux devant eux, ſans proférer que des mots entrécoupés, dont ils ne pouvoient comprendre le ſens. Le matin du troiſième jour, elle ſortit de la maiſon & continua ſa marche. Il y avoit dans tout ce qu'elle faiſoit quelque choſe de ſi noble & de ſi impoſant, qu'on n'o-

ſoit y réſiſter. D'ailleurs, dans ce pays on reſpecte ſi fort la liberté de chaque individu, que l'on ne gêne perſonne ; on eſt accoutumé à voir faire à chacun ce qu'il veut, la biſarrerie même n'y trouve ni critique ni oppoſition. On la laiſſa donc aller avec la même charité qu'on l'avoit recueillie ; elle marcha deux heures de ſuite & elle entra dans un champ, elle s'approcha d'une eſpèce de hangard qui ſervoit à retirer les moiſſons dans le mauvais temps, & qui dans ce moment là étoit vuide & abandonné ; c'étoit quelques planches appuyées contre des arbres & ſoutenues par de mauvais piliers ; les parois étoient mal aſſemblées, mal clouées, il y avoit encore un peu de paille à terre, elle entra ſous le couvert & s'aſſit ſur un tronc d'arbre qui étoit couché auprès de la paroi ; un moment après, elle regarde ce bâtiment avec complaiſance, elle l'examine avec attention, enſuite elle

se retira dans un coin, & à moitié couchée par terre, elle y resta tranquille pendant plusieurs heures ; elle fut enfin découverte par des bergers qui gardoient des troupeaux dans le champ ; ils s'approchèrent d'elle, ils lui firent des questions, & comme elle ne leur répondit point, ils coururent au village dire qu'il y avoit une femme fort extraordinaire qui s'étoit retirée sous le hangard ; quelques femmes accoururent ; Stella leur paroissant extrêmement foible & abattue, elles lui apportèrent du pain & du lait, elle en mangea, & ne répondit à aucune de leur question ; seulement, quand on lui dit de venir au village, qu'on la logeroit dans une maison ; elle dit en versant quelques larmes, que c'étoit ici sa maison, & qu'elle vouloit y demeurer ; on lui dit qu'il faisoit froid, & qu'elle ne pourroit passer la nuit dans cet endroit ; elle se retourna, posa sa tête

ſur une pierre & s'endormit profondément; à ſon habillement & à ſon air, les payſans crurent qu'elle ſeroit bientôt ſuivie & réclamée par des gens de condition; ils la laiſsèrent tranquille & ſe contentèrent de lui apporter un peu de paille & quelques mauvaiſes couvertures. Le lendemain on lui donna encore du pain & du lait, qu'elle accepta & qu'elle mangea avec tranquillité & d'un air d'indifférence qui étonnoit.

On ſut bientôt dans les campagnes du voiſinage qu'il y avoit une femme inconnue qui s'étoit retirée ſous le hangard, & qui paroiſſoit vouloir y reſter; les uns la mépriſèrent, d'autres vinrent la voir par curioſité, quelques-uns par charité voulurent en avoir ſoin & la retirer chez eux; on lui offroit toutes ſortes de ſecours, elle répondoit les yeux baiſſés, qu'elle ne vouloit point d'autre maiſon, & qu'elle n'avoit beſoin de rien; le ſon

de ſa voix étoit ſi touchant, ſes manières ſi naturelles, qu'on jugea qu'elle n'étoit point une femme du commun ; on mit auprès d'elle des habillemens, toutes ſortes de nourritures & de boiſſons, elle ne regarda rien, ne prit jamais que du pain & du lait ; ſeulement elle arrangea un peu mieux le coin où elle s'étoit couchée, elle l'entoura de morceaux de bois & plaça au-dedans la paille & les couvertures qu'on lui avoit données.

Par curioſité on ne ceſſoit de s'occuper de cette étrange perſonne, on ne pouvoit croire qu'elle fut iſolée & entièrement abandonnée ; on l'examinoit, on l'épioit pendant la nuit ; lorſqu'elle dormoit, on l'entendoit gémir & ſe plaindre, d'ailleurs c'étoit toujours la même tranquillité, le même ſilence ; quand on lui demandoit ſon nom, elle baiſſoit les yeux, elle regardoit ſon hangard avec une admiration & un air de contentement

ſingulièrement expreſſif, elle en faiſoit ſouvent le tour, elle joignoit les mains en y rentrant, & reſtoit très-long-temps tranquille, ſans paroître faire aucune attention à ce qui étoit autour d'elle; elle paroiſſoit inſenſible au froid, au ſoleil, à la pluye; au bout de pluſieurs jours, elle ſe haſarda d'aller juſqu'au village voiſin, elle ſaluoit les payſans avec un air honnête & touchant qui la faiſoit aimer, & qui inſpiroit la pitié; elle avoit du plaiſir à s'entretenir avec les enfans, & ne répondoit d'ailleurs que par oui & non aux queſtions qu'on lui faiſoit; enfin, on s'accoutuma à la voir, & à la laiſſer tranquille. Au bout de pluſieurs ſemaines elle parut donner de plus grandes marques de folie, elle paſſoit des heures entières à voir voler les oiſeaux, elle étendoit les bras, comme ſi elle eût voulu les imiter & les ſuivre; enſuite, ſe mettant à courir, elle tomboit dans

un foſſé ou ſur des pierres; ſouvent elle ſe bleſſoit & ne paroiſſoit y faire aucune attention; elle s'efforçoit auſſi de grimper ſur les arbres; elle paſſa une fois tout le jour ſur le toit de ſon hangard les yeux tournés vers le ciel; des enfans ſe moquèrent d'elle, elle les chaſſa avec colère & elle les pourſuivit; alors les gens du village crurent que ſa tête étoit tout-à-fait dérangée: on demanda à l'hôpital de Briſtol de la faire prendre & de l'enfermer; on vint en effet la chercher, elle ſe laiſſa prendre & conduire, mais lorſqu'elle vit qu'on la mettoit dans une chambre entre quatre murailles, elle ſe livra au déſeſpoir, & en fondant en larmes, elle ſupplioit qu'on la laiſſât ſortir, cependant elle paſſa tout l'hiver dans cette maiſon de charité; au printemps elle reprit une tranquillité, qui étoit ſans doute la ſuite de ſa foibleſſe & de ſon accablement; on remarqua qu'elle ne donnoit plus

aucune marque de folie, qu'elle ne cessoit de demander sa liberté en versant des torrens de larmes, d'ailleurs personne ne se présentoit pour la réclamer, ni pour payer sa pension; on la laissa sortir au mois d'Avril, on voulut lui donner quelque argent & des habillemens, elle n'accepta rien, & dès qu'elle vit les portes ouvertes, elle s'enfuit en courant, elle retourna très-vîte & sans s'arrêter à son hangard, qui est à dix milles de Bristol, & témoigna un plaisir extrême de le revoir, elle en reconnut avec une joye singulière tous les coins; les païsans voisins qui surent son retour vinrent la voir, elle fit des caresses à ceux qu'elle reconnut; tous ayant pitié d'elle, respectèrent son état, ils lui donnèrent quelques meubles de bois qu'elle accepta & qui parurent lui faire plaisir.

Les habitans des campagnes voisines voulurent rendre sa demeure

meilleure & plus commode ; on envoya des charpentiers qui ſe mirent en devoir de l'accommoder ; elle ſe mit à leurs genoux & les ſupplia à mains jointes de ne rien changer à ſon habitation, de la laiſſer telle qu'elle étoit ; elle répéta ſouvent que dans les maiſons il n'y avoit ni paix, ni liberté, & elle les renvoya. On parvint cependant à arranger un peu mieux ſon lit, ou plutôt l'endroit où elle ſe couchoit ; la ſeule choſe qu'elle accepta & qu'elle laiſſa accommoder, ce fut une eſpèce de paravent de planches que l'on mit tout autour de cette eſpèce d'alcove ; depuis ce temps elle mène toujours la même vie, & tout ce que vous avez vu dans ce petit détail hiſtorique dont vous me parlez, eſt exactement vrai, elle a été très-long-temps ſans qu'on ait pu découvrir quelque choſe qui la fit reconnoître ; ſon langage faiſoit

ſoupçonner qu'elle étoit allemande ; & quelquefois du pays de Galle.

Comme elle s'expoſe ſans aucun ménagement aux injures du temps, & qu'elle ne paroît pas même y prendre garde, ſes traits ſont fort altérés, on y reconnoît encore les traces de la beauté, ſon air noble & touchant intéreſſe tous ceux qui la voyent, tous les païſans l'aiment & ſe ſont un devoir de lui porter ce qu'il lui faut de pain & de lait pour ſe nourrir ; elle refuſe toute autre nourriture, les dames des campagnes voiſines vont la voir très-ſouvent, & font mettre dans ſon hangard les habillemens qui lui ſont néceſſaires ; pour l'ordinaire elle les donne aux païſans, ou les poſe audehors de ſon hangard ; on lui a donné des robes, elle les a défaites, & en a formé des eſpèces de manteaux ou de robes volantes dont elle s'enveloppe ; elle a encore le chapeau de voyage qu'elle

avoit en arrivant, & elle le met quelquefois, elle a de très-beaux cheveux blonds, ordinairement elle les rattache fur fa tête avec une broche de bois; dans fes momens de tranquillité, elle eft affife devant fa chétive demeure, les yeux levés vers le ciel, les mains jointes fur fes genoux; elle a quelque chofe d'extrèmement touchant dans cette attitude, & elle fourniroit à un peintre le modèle d'un beau tableau d'expreffion. Depuis qu'on fait fon nom & fon hiftoire, on a voulu lui en parler, quelquefois elle paroît ne point entendre du tout, d'autres fois elle verfe des larmes qu'elle femble vouloir retenir, & tombant dans une profonde mélancolie, elle donne les marques d'une trifteffe profonde, enforte que par charité on la laiffe tranquille; fon hiftoire a été connue par cette caffette qu'elle a laiffé dans le chemin, & qui a été retrouvée il y a environ fix femaines; on a

d'abord cherché les parens de sa mère ; mais elle étoit fille unique d'une famille pauvre du nord de l'Ecosse ; jusqu'à présent on n'a trouvé personne qui lui appartint, on a écrit en Allemagne, à la cour de Cassel, aux parens de son père & au Baron de Lisfeld ; on attend les réponses, j'aurai soin de vous les communiquer dès que je saurai ce qu'elles apprennent. Je vais voir quelquefois cette femme extraordinaire, je n'en reviens jamais sans avoir les larmes aux yeux, & une profonde tristesse dans l'ame.



LETTRE XXXII.

Laure à Sophie.

NON, ma chère amie, je vous en prie, ne tuez point Mr. de St. Auge, je vous assure qu'il ne le mérite pas ;

il ne me fait aucun mal, il ne m'en fera jamais; je ne sais ce que peut vous faire croire, ce que je vous ai écrit, mais mettons tout au pire, croiez si vous voulez que Mr. de St. Ange ait une passion pour moi, supposons un moment que j'aie de l'inclination pour lui, jugez vous que je sois sans force pour me conduire? sans principes pour me diriger? Tout ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai réfléchi, me sera-t-il tout d'un coup inutile? ne suis-je pas éclairée sur mon bonheur? ne sais-je pas tout ce qui peut le troubler? Rassurez-vous, ma chère amie, que votre amitié soit sans inquiétude sur mon compte; je suis sans crainte pour moi, ne soyez pas sans confiance sur la tète & sur le cœur de votre amie; soyez sûre que je juge fort bien de tout, & que je saurai me garantir des erreurs si communes aux femmes. Je vous l'ai dit, ma chère Sophie, je ne dé-

pendrai de ma ſenſibilité qu'autant qu'il me conviendra, je n'irai pas vous dire que Mr. de St. Ange eſt pour moi comme tous les autres hommes, il ne leur reſſemble point, ainſi la façon de le voir & de le juger doit être différente; mais que vous dirai-je donc? tout ce que je ſaurai, tout ce que je verrai : vous devinerez, & vous ne me condamnerez pas, j'en ſuis aſſurée : j'aime votre connoiſſance Angloiſe, ce Milord Crawfort doit être d'une ſociété agréable & intéreſſante; parlez-moi ſouvent de lui, je vous en prie, n'a-t-il pas de la ſenſibilité? & une femme adorable par ſes ſentimens & par ſes vertus ne lui inſpireroit-elle rien? j'en ſerois fâchée; cependant dans ſon caractère il ſeroit capable de ſe tuer s'il étoit trop malheureux, & j'eſpère qu'il s'en gardera bien; j'ai lu ſon hiſtoire tragique, & elle m'a touchée, je l'ai faite lire à Mr. de St. Ange, il avoit entendu

parler de cette femme ſingulière, il a même connu une de ces dames Angloiſes qui l'ont vue & qui lui ont fait la charité; il y a quelques détails dans ce que vous m'avez envoyé qui s'accordent avec la vérité, mais il ne croit point que l'hiſtoire ſoit vraie, il eſt perſuadé que c'eſt un roman, & en vérité j'en ſuis bien aiſe, je ne veux pas croire qu'il y ait des femmes auſſi malheureuſes; au reſte, c'eſt toujours leur faute, ou plutôt c'eſt parce qu'elles manquent d'eſprit & de force; une femme qui raiſonne n'a rien à craindre de ſes ſentimens, & toute votre lettre, qui m'a fait rire par ſa vivacité, m'a fait faire des réflexions qui me confirment dans cette opinion; vous êtes trop vive dans vos idées, ma chère amie, vous jugez mal de Mr. de St. Ange & de moi auſſi: lui perfide! & ſur quoi le feroit-il, je vous prie? eſt-ce qu'il trompe ſur ſes qualités aimables, ſur

ſon eſprit, ſur la douceur de ſon caractère, ſur ſes vertus que l'on ne connoît que par ſes actions? & puis, quand il tromperoit ſur tout cela, qu'eſt-ce que cela me fait? je ne lui demande rien, je n'aurai jamais beſoin ni de ſes vices ni de ſes vertus; il eſt d'une ſociété très-aimable, eh bien, on vit en ſociété avec lui; il ſe plaît davantage avec de certaines perſonnes qu'avec d'autres, il en eſt bien le maître; il dit quelques mots, il fait quelques vers, on lui renvoye les uns, on n'écoute pas les autres; il en rit, il en plaiſante, il en prend occaſion de dire encore des choſes honnêtes, qui font voir qu'il met du choix dans ſes rélations, & que le plaiſir d'être utile lui inſpire de l'amitié & de l'attachement; je ne ſais pourquoi je m'étois fait une affaire du renvoi des quatre pauvres petits vers; j'avoue que je craignois de revoir Mr. de St. Ange,

je voulois au moins laisser écouler quelque temps, & j'ai évité de le rencontrer lorsqu'il est venu à la maison; il a été à notre campagne avec mon père, il n'y a encore rien de décidé sur les changemens qu'il veut faire; il attend des plans de Paris; il y avoit bien des jours que je n'avois vu Mr. de St. Ange, je voulois en laisser passer encore quelques-uns sans le voir, & quand je le reverrois, j'étois sûre que ce seroit avec froideur & indifférence; il y avoit déjà deux jours que j'étois restée seule chez moi; hier je manquai une assemblée chez Made. de Cléri, où je n'avois pas voulu aller sous prétexte d'un peu de rhume; mon père & ma mère y allèrent, je restai seule & tranquille auprès de mon feu, je voulois vous écrire & ensuite lire la surprise de l'amour de Marivaux, que je ne connoissois point, & que l'on avoit proposé de jouer.

Je croyois être bien maîtreſſe de ma ſoirée, & je commençois à en jouir, lorſqu'un domeſtique entre, & annonce Mr. de St. Ange, & il a ſuivi le domeſtique. Depuis quelque tems, il entre librement chez mon père, & ce ſoir là on ne ſut point faire de diſtinction; enfin il eſt introduit auprès de moi, ſans que j'aie eu le tems de penſer & de répondre au domeſtique: il eſt décidé qu'il y aura toujours de la ſurpriſe entre Mr. de St. Ange & moi. Je ne pus cacher la mienne, il me dit ſans paroître la remarquer: Mademoiſelle, je fais ſans doute un grand crime de troubler votre retraite dans ce moment, je m'y ſuis expoſé, parce que j'ai les choſes les plus importantes à vous dire, & comme je viens chez vous ſans avoir l'honneur de vous voir, & que je pars demain pour ma campagne, je n'ai pu renvoier plus long-tems......... des choſes importantes, Monſieur? .... oui; Mademoiſelle, il s'agit

de Mr. votre père ; alors il fallut bien le faire aſſeoir ; vous auriez fait comme moi, ſi vous euſſiez vu ſon air ſi doux, ſi craintif, ſi honnête. Il me dit qu'il s'étoit prèté au goût de mon père ſur les embelliſſemens de ſa maiſon & de ſa campagne, dans l'eſpérance de pouvoir lui être utile, non par lui-mème, qui n'y entendoit rien, mais par les plans & les inſtructions qu'il pouvoit lui procurer de Paris ; il ajouta qu'il craignoit que mon père n'allât trop loin ſur cet objet de dépenſe ; qu'il ſouhaitoit d'avoir là-deſſus mon avis ; qu'il ne vouloit pas contribuer à ce qui pourroit n'être pas de mon goût : il avouoit que l'eſpérance de me voir quelquefois étoit auſſi entrée pour beaucoup dans les offres qu'il avoit faites ; que depuis quelque tems il croyoit s'appercevoir que ce qu'il faiſoit ne m'étoit pas agréable : ſi cela étoit, il vouloit y renoncer, & il

tâcheroit d'en détourner mon père, si je le ſouhaitois. Je lui dis que je ſerois bien fâchée de priver mon pere des ſecours dont il pouvoit avoir beſoin dans ſes projets; qu'il m'étoit impoſſible de m'en défier & de les condamner jamais. Seriez-vous donc fâchée, me dit-il en m'interrompant, d'avoir fait ma connoiſſance ? aurois-je fait une mauvaiſe action en vous témoignant la préférence que vous méritez ſur toutes les femmes ? eſt-ce un crime de laiſſer voir ce qu'on penſe ? — Monſieur, je ne veux aucune préférence, je n'en mérite aucune : — Ah ! Mademoiſelle, je ſuis malheureux, je le vois, vous êtes fâchée, vous êtes humiliée des impreſſions que vous avez faites; ce n'eſt cependant pas ma faute ſi la nature vous a faite ſi belle à mes yeux, que je ne puiſſe réſiſter aux ſentimens que vous inſpirez. Si vos grâces, ſi votre eſprit, ſi vos qualités donnent

l'envie la plus vive de vous voir, de vous connoître, de vous témoigner ce qu'on penſe ; ce qu'on ſent, j'ai peut-être là-deſſus un ſentiment trop vif, trop paſſionné ; ſi c'eſt un crime, Mademoiſelle, vous avez bien des moyens de m'en punir ; vous devez être tranquille..... Je voudrois, Monſieur que nous ne parlaſſions ni de vous, ni de moi.... Vous avez raiſon, Mademoiſelle ; je demande ſeulement ſi je dois continuer ce que j'ai commencé avec Mr. votre père, & ſi je ſerai reſponſable de ce qui pourra vous déplaire, c'eſt ce que je voudrois éviter. Je répondis que je ne devois entrer pour rien dans ce qui l'occupoit avec mon père ; que ſans doute il avoit de l'amitié pour lui, & qu'il devoit diriger ſa conduite en conſéquence. Oh oui, Mademoiſelle, je donnerois ma vie pour lui être attaché. Comme cette phraſe ne ſignifioit rien, elle amena un moment de

ſilence. Je le rompis en parlant des changemens projetés à notre campagne ; il y avoit été, je ne pus jamais découvrir s'il étoit entré dans ma chambre ; j'eus beau demander des détails ſur l'intérieur ; je le menai de chambre en chambre, je ne pus rien ſavoir, il revenoit toujours à parler de l'extérieur, des jardins, des plantations ; il étoit enchanté du ruiſſeau, il avoit diſtingué un endroit qui devoit être charmant en été, & c'est préciſément celui que j'aime. La converſation tomba après cela ſur nos connoiſſances, que j'appelai ſes amies. Oui, Mademoiſelle, me dit-il, des amis, des amies, il faut bien compter ſur l'amitié ; elle exiſte ſûrement ; mais j'avoue que je ne prends pas pour cela le beſoin de la ſociété : on ſe rencontre ſouvent, on ſe heurte quelquefois, & il ne reſte rien du bruit confus que l'on a entendu ou que l'on a fait. — Comment rien, Mon-

ſieur ? & les relations journalières ; les attachemens ſuivis ! Il rit, & dans ce qu'il ajouta, après quelques réflexions, il me fit entendre que Made. d'Arzilli étoit trop vive; elle ne voit rien, ne s'attache à rien. Made. de Taninge aime trop le plaiſir & ſurtout le jeu ; elle eſt beaucoup plus occupée des joueurs que de ſes amis. Made. de Cléry eſt ſi cérémonieuſe, ſi ſolemnelle; ſes ſoupers, ſes aſſemblées ſont des ſolemnités preſcrites par l'ordre & l'arrangement, & jamais par le plaiſir. On prétend que Mr. de B., qui eſt ſon ami intime, ne le ſeroit plus, s'il n'étoit pas toujours avec elle le chapeau ſous le bras & l'épée au côté. Pour Mlle. de Mirſor, elle n'eſt abſolument occupée que de ſes prétentions à la parure, aux modes, à la beauté, à l'eſprit; elle n'aime que les éloges, elle n'écoute que les flatteries ; ſa gaieté n'eſt jamais naturelle, & quand elle parle

de fenfibilité, elle en guérit les autres; elle avoit de quoi être très-jolie & très-aimable; fes prétentions ont tout gâté. J'avoue, ma chère amie, que dans fa manière de peindre, Mr. de St. Ange eft fi vrai, fi naturel, qu'il eft difficile de ne pas convenir de la reffemblance des portraits. Je n'en convins pas cependant, & je parlai très-vivement des bonnes qualités de mes amies. Sans doute, me dit-il à la fin de la converfation, que nous trouvons dans la fociété les affections, les occupations, les diftractions, les plaifirs qui font néceffaires à notre vie; mais tout cela fe réduit à bien peu de chofe, fi une fympathie de fentimens, fi une conformité de goûts, fi un accord dans l'efprit, dans les idées, ne forment une liaifon plus intime. Je ne puis m'empêcher de vous le dire, Mademoifelle, continua-t-il avec une efpèce d'émotion & de vivacité, perfonne

ſonne ne m'a donné une idée auſſi vive de ce bonheur que vous ; votre eſprit , vos grâces , votre caractère ſont faits pour le faire déſirer avec la paſſion la plus violente. Vous ferez ce que vous voudrez, Mademoiſelle, mais toute ma vie je vous la témoignerai , & comme je vous l'ai dit , je la conſacrerai à vous plaire. Je ne compte plus dans mon exiſtence que les momens où je vous verrai , où je vous entendrai, où je ſerai occupé de vous. Je ne vous demande rien , Mademoiſelle ; vous diſpoſerez de mon bonheur comme il vous plaira ; vous pouvez y contribuer de mille manières , & je vous en laiſſe la maîtreſſe ; je ne veux pas attendre votre réponſe , elle feroit cruelle ſans doute : j'ai ſoulagé mon cœur en vous diſant mes ſentimens : je ne veux pas être puni dans ce moment , vous en aurez aſſez les moyens ſi vous trouvez que je le

mérite; & en effet il s'en alla avec un air touché qui m'ôta la poſſibilité de rien dire; quand il fut à la porte il revint précipitamment, il me dit; Mademoiſelle, je ſuis obligé de faire une abſence de deux ou trois jours, je dois envoyer des papiers à Mr. votre père, il dit qu'il a des raiſons pour qu'ils ne lui ſoient pas adreſſés directement, il veut que ce ſoit à vous; je vous avouerai que ce ſera pour moi une occaſion de continuer un ſujet de converſation qui ne finira qu'avec ma vie, & vous diſpoſerez de ce que j'écrirai comme de ce que je penſe; j'étois debout, ma main étoit appuyée ſur la cheminée, je ne ſais ce qu'il ſe paſſa, mais tout ce que je venois d'entendre me laiſſa un trouble dont je ne ſortis que par beaucoup de réflexions: je penſai d'abord à vous; certainement, me diſois-je, elle ne me condamneroit pas; je ne puis pas empêcher Mr. de St. Ange d'entrer & de parler, &

qu'a-t-il dit? que le bonheur de la vie eſt dans la ſympathie des ſentimens! c'eſt ſa façon de penſer, il s'agit de ſavoir ſi elle exiſtera entre nous; je vous aſſure, ma chère amie, qu'il me ſemble que cela n'arrivera pas; je ne puis pas empêcher ſes idées, je ne puis pas rompre ſes rélations avec nous, mon père en ſeroit fâché, ce ſeroit une mauvaiſe action, & certainement je ſerai toujours maîtreſſe des miennes; en diſant cela, je repris ma lecture de la pièce de Marivaux, je trouvois les deux perſonnes qui en font le ſujet ſi heureuſes de ſe voir quand ils vouloient, de ſe conſoler l'un l'autre, de faire des lectures enſemble, de ſe conſulter ſur leurs goûts, ſur leurs volontés; ils me parurent bien peu raiſonnables de changer quelque choſe à leur ſituation. Mais cette ſympathie de ſentimens, qu'eſt-ce que c'eſt, je vous prie? je voudrois le ſavoir bien po-

ſitivement ; vous ne pourriez pas me le dire ; je crois que vous ne l'avez jamais éprouvée ; mais enfin, quoiqu'il en ſoit, Mr. de St. Ange n'eſt certainement pas dangereux avec ſes idées, il eſt ſi doux, ſi modeſte, le moindre regard, la moindre parole le renverroit bien loin ; il n'a tenu qu'à moi de l'éprouver, ſans mon père il ne me parleroit peut-être plus, & c'eſt ce qui arrivera lorſqu'ils n'auront plus rien à faire enſemble ; mon père avoit de l'humeur ce ſoir-là, en rentrant chez lui il m'a demandé aſſez ſéchement ce que j'avois ? ce que c'étoit que l'air occupé & embarraſſé qu'il me voyoit ? ſi j'étois malade ? Hélas, ma chère amie, les inquiétudes de la fortune altèrent tous les jours plus la paix de notre maiſon, elle diſtrait mon père de ſa tendreſſe pour moi ; c'eſt l'ambition, c'eſt l'envie & l'impatience de jouïr qui en ont pris la place ; je ne ſavois ce que c'étoit que l'humeur entre nous, & je la vois paroître à la moindre difficulté,

au plus petit obſtacle, heureuſement ce ne ſont point les cœurs qui ſont changés, & je retrouverai toujours celui du meilleur des pères; pendant le ſouper il s'informa d'un air fâché, ſi Mr. de la Hauſſe n'étoit point venu, ſi je ne l'avois point vu; je lui dis que non, & je lui en témoignai mon contentement; j'allois continuer, lorſqu'il m'interrompit preſqu'en colère, en diſant qu'il trouvoit très-mauvais que je ne reçuſſe pas très-bien & que je priſſe en haine ceux avec qui il avoit à faire, & dont il avoit beſoin; qu'il s'appercevoit que depuis quelque tems je traitois mal Mr. de St. Ange, qu'il l'avoit trouvé diſtrait & refroidi lorſqu'il étoit venu lui parler; que ce ſoir il avoit compté le joindre & l'entretenir à l'aſſemblée, qu'à peine il avoit pu lui dire quelques mots & qu'il étoit diſparu; que Mr. de St. Ange devoit lui envoyer des papiers très-importans, mais que, par

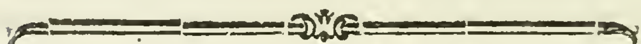
je ne ſais quel ménagement, il avoit demandé de ne pas les lui adreſſer, il a propoſé de les envoyer à ma mère ; mon père avoit préféré que ce fut à moi, parce que devant aller paſſer quelques jours à Matou, il ne vouloit pas qu'elle eût la peine de les expédier & de répondre ; il m'ordonna d'avoir le plus grand ſoin de ces papiers, de les lui faire parvenir par un exprès, & d'en accuſer la réception à Mr. de St. Ange ; tout ce que je venois d'entendre me jeta dans le plus grand embarras ; je n'eus pas le temps d'en ſortir & de parler, mon père paſſa dans ſon cabinet, en me recommandant encore d'obéir à ſes ordres ; je reſtai très-ſurpriſe & ſeule avec ma mère ; elle me parla de Mr. de la Hauſſe, qui de tems en tems lui faiſoit entendre des choſes qui marquoient ſes intentions ſur moi, mais elle en rioit ; elle fit enſuite l'éloge de Mr. de St. Ange, qui ne ſongeoit qu'à rendre ſervice

à mon père, & qu'elle aimoit à cauſe de ſon honnêteté & de ſon amitié pour les gens âgés; elle me dit après cela, qu'elle s'appercevoit que la fortune que mon père avoit acquiſe depuis quelque temps commençoit à faire du bruit dans le monde, qu'on lui en parloit quelquefois, qu'on lui marquoit plus de conſidération, qu'une de ſes amies lui avoit offert de s'employer pour me marier très-avantageuſement à Berne; ma mère convenoit que ce ſeroit un grand plaiſir pour elle de me voir baillive à Y***, je lui demandai en grâce de ne point faire de projet, je l'embraſſai & je me retirai; j'avoue, ma chère amie, que je m'apperçois auſſi de l'effet que produit l'opinion de la fortune, on me témoigne plus d'affection, on fait plus d'attention à moi, j'entends prononcer mon nom lorſque je parois, on me fait des offres, mes amies me diſent ce qu'il faudra que je faſſe chez moi lorſque je

ferai mariée; Mr. le conseiller Duterrier ne me rencontre jamais sans me donner le bras, il me demande si je n'ai point vu son fils, il m'en fait l'éloge; il est vrai que lorsque je laisse tomber mon éventail, je m'apperçois qu'il est là, & que je les vois tous les deux par terre. Pour Mr. de Marville, ma chère amie, je ne le vois point comme vous me le peignez, il me paroît bien quelquefois un peu plus timide, un peu plus embarrassé, mais je vous assure qu'il n'a point une passion malheureuse; je vous prie de n'avoir pas plus de pitié pour lui qu'il ne lui en revient; Mr. de St. Ange & lui sont très-bons amis, & je ne m'apperçois pas qu'il y ait autre chose; votre imagination a toujours été un peu trop loin sur mon compte, vous devez le voir vous même par tous les détails que je vous fais, ce sont peut-être les derniers dont j'aurai occasion de vous entretenir; au moins je ne

vous parlerai plus de ma vie journalière, elle devient monotone; je vois approcher le printemps avec un grand plaisir, j'ai de l'impatience sur son retour, il fait de temps en temps de beaux jours qui le rappellent; je pense à la campagne, & je compte les momens qu'il y a encore jusques au mois de May; je crains seulement que les affaires de mon père ne nous retiennent ici trop long-tems. Pour la santé de ma mère, nous faisons des promenades en voiture, j'espère qu'elles deviendront plus fréquentes, c'est une occasion de voir la campagne, & elle me fait toujours plaisir; je me tais aujourd'hui sur l'admiration que vous m'avez donnée pour ce renoncement au bal; je crois qu'il aura rendu Mr. Dubourg plus attentif sur son humeur, il doit craindre votre facilité pour les sacrifices, comment les payera-t-il? vous ètes capable sans doute d'en faire de plus grands, mais

je n'ai jamais ouï dire que d'en exiger fût un moyen d'inſpirer la tendreſſe, la vôtre eſt ſûrement à l'épreuve de tout ; je l'eſpère au moins pour moi, & là-deſſus je vous embraſſe ; adieu, ma chère amie.



LETTRE XXXIII.

Monſieur de St. Ange, à Mr. de Marville.

MON cher ami, j'ai très-bien remarqué que tu m'as laiſſé partir avec aſſez d'indifférence ; tu n'as point paru étonné de mon départ, tu ne t'es point informé de mon retour, tu ne m'as point offert de m'accompagner, ni demandé de t'écrire ; qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce changement dans ton amitié? ſe règle-t-elle ſur je ne ſais quelle circonſtance ? ſont-ce les femmes, par haſard, qui décident de

tes ſentimens pour ton ami? montre-moi ton ame toute entière, ſi elle eſt ſuſceptible de jalouſie, aie la franchiſe de l'avouer; moi, j'oſe le demander, j'oſe aller chercher juſqu'au fond de ton cœur ce qu'il peut y avoir contre moi; mais non, je connois tes vertus, ton ame eſt indulgente & généreuſe, & ſerions-nous amis ſans cela! Ce ſont tes qualités qui m'ont attaché à toi depuis notre enfance, tu es loin d'être au nombre de ceux qui ſont jaloux des avantages des autres, envieux de ce qu'ils ne poſsèdent pas, qui cherchent à rabaiſſer ce qui eſt au-deſſus d'eux; il en eſt, de ces hommes, qui ſont importans, vains avec ceux qui ſont modeſtes, qui affectent un ſilence dédaigneux lorſqu'ils pourroient louer ce qui mérite de l'être, qui n'ont de la gaieté que lorſqu'on parle d'eux, qui ont la lâcheté de ſe croire humiliés par le mérite auquel on rend juſtice; ils

ont toujours à oppoſer le ſarcaſme à l'approbation, la critique au ſuccès; ils ſe font un empire dans leur cercle par leur ton décidé, par leurs épigrammes, qui ne ſont preſque jamais que de froids quolibets; ces êtres ſont toujours careſſés, gâtés par quelques femmes malheureuſes, ſans eſprit, & avides d'une ſociété quelconque; laiſſe-les ces êtres gonflés d'amour-propre, & ne vas pas te confondre avec eux; ſens tout ce que tu vaux, & ne te juges pas ſur l'opinion de ceux qui n'ont pas tes vertus; ton ame bonne & modeſte ſe laiſſe aller au preſtige, je t'ai vu ſouvent encenſer des idoles qui ne te valoient pas, & c'eſt toi que je reſpectois; je ſais que l'on t'accuſe de foibleſſes, que l'on te reproche des erreurs; nous avons quelquefois parlé de certaines intrigues; par modeſtie, peut-être même par vertu, tu as préféré la facilité à la peine de la ſéduction; eh,

qui ſait où l'amour va ſe nicher, je l'avois vu dans les yeux de Pauline, je le ſentois dans mon cœur; je me ſuis livré à l'impétuoſité d'un premier feu, je croiois que les délices de mon bonheur dureroient autant que ma vie, c'étoit auſſi une erreur, & j'en ſuis revenu avec l'amertume du remord; à vingt ans l'illuſion eſt dans les ſens, & la nature ſe révolte contre la raiſon; mais le mal étoit fait, il étoit ſans remède, Pauline étoit trompée, & ma vie en a été ternie pendant long temps; j'ai réparé mon crime autant que je l'ai pu, j'ai ſacrifié une portion de ma fortune; Pauline vit loin de moi dans l'aiſance de ſon état; elle habite loin d'ici, & preſqu'au pied de la montagne, une demeure champêtre que je lui ai arrangée; elle ſoigne les vieux jours d'un père qu'elle rend heureux, elle élève un enfant ſur lequel je l'ai vue verſer ſouvent des larmes; cet enfant

paſſe pour ſa nièce ; ſa mère n'eſt connue que de Pauline & de moi ; malgré tout cela, Pauline ne m'a point encore pardonné, elle exige mon abſence, elle me fuit, je ſuis des années ſans la voir, je ne ſais pas ſeulement ſi l'enfant connoît mon nom, elle n'a pas même voulu l'appeler de celui d'Angélique que je lui ai donné ; elle l'appelle de ſon autre nom d'Henriette ; je t'ai parlé quelquefois de Pauline, mais comme je ne te faiſois pas la confidence entière, tu ne m'écoutois pas ; aujourd'hui je ſuis diſpoſé à t'ouvrir le fond de mon cœur, ne t'y refuſes pas, ſoyons amis, mon cher Marville ; & que rien ne nous déſuniſſe ; c'eſt une propoſition que mon cœur fait au tien, refuſes-la ſi tu veux, tout de même je te ſuis attaché pour la vie, mon amitié eſt à toi, tu la trouveras toujours ſur ton chemin, que tu ſois heureux ou malheureux ; eh bien,

voyons ; de quoi s'agit-il entre nous, d'une femme ! Tu aimes Mlle. de Germosan, & je veux m'en faire aimer ; voilà mon crime, c'en est un sans doute, je ne veux pas le déguiser, mais je crois pouvoir le justifier ; je conviens que je me suis apperçu que mon ami aimoit Mlle. de Germosan, il me l'a presqu'avoué, je devois donc respecter son sentiment ; jusques à quel point, cependant ? premièrement les femmes sont un bien répandu sur la terre, auquel les hommes ont tous également le droit de prétendre, tous peuvent chercher à obtenir celui qu'il préfère ; ensuite je suis venu long-temps après que mon ami a eu fait valoir ses droits, s'ils avoient été admis, je n'aurois pas pensé aux miens ; c'est lui, qui le premier m'a parlé des charmes de l'objet qui nous affecte, c'est lui qui m'a vanté ses grâces, son esprit, sa beauté ; il m'a dit que je ne l'aimerois pas ; hélas, je l'aimois

déjà ; depuis ce moment où, mourant, j'ouvris les yeux & rencontrai ſes regards céleſtes, mon ame a été ſubjuguée, l'impreſſion s'y eſt tracée en caractère de feu, elle n'a pu s'effacer, & lorſque je ſentis ſa main preſſer mes artères, elles battirent toutes juſqu'au fond de mon cœur ; ſes derniers regards, qui peignoient ſi bien la pitié & la compaſſion, je les ſens encore : oui, mon cher ami, Mlle. de Germoſan m'a donné l'idée de tous les bonheurs ; plus je l'ai connue, & plus cette idée s'eſt confirmée ; ſa douceur, ſa gaieté, ſon eſprit ſont adorables, ſon ame eſt compatiſſante & ſenſible ; ſa fraîcheur, ſes couleurs, la beauté de ſon teint, ſes traits, qui ſans avoir l'éclat impoſant & éblouiſſant de la beauté, ſont fins, délicats & pleins de grâces, ſes beaux yeux noirs où ſe peint ſi bien ce qu'elle éprouve, enfin tout ce qu'elle eſt, lui donne un empire auquel je n'ai point ré-

fifté; cefferons-nous d'être amis parce que tu l'as connu cet empire? parce que mon ame s'eft rencontrée avec la tienne, ferons-nous des rivaux jaloux? non, mon ami, ne foyons point rivaux, aimons-nous en aimant ce qui nous a féduit; ferions-nous plus heureux par l'éloignement, par la deftruction de l'un de nous deux, voudrions-nous d'un bonheur que nous ne devrions pas à nous-mêmes : ne crois pas que ce foient les efpérances qui me rendent généreux; je n'en ai aucune; je dirai bien plus, c'eft que je te craindrois fi tu n'étois mon ami, fi ton bonheur ne pouvoit pas me confoler de celui qui peut m'échapper. Elles ne favent pas te connoître, les femmes; elles ne favent pas juger de la force & de l'énergie des fentimens de ton ame; elles ne voyent pas que tu faurois aimer précifément comme elles aiment l'être, pour elles feules. Tu

as mis une bonne foi dans ta façon de penser, qui ne les a point flattées; tu as laissé voir que l'envie de leur plaire étoit soumis à une certaine raison dont elles ne se soucient point. Tu as voulu être ce qu'on appelle un élégant, sans renoncer à être un homme essentiel : tu as cru que la légèreté de l'esprit ne devoit jamais aller jusqu'à faire douter des qualités du cœur; tu as montré de la charité lorsqu'il falloit briller aux dépends des autres; dans tes critiques, tu distinguois ce qui avoit du mérite; tu voulois ménager ceux que l'on dévouoit impitoyablement au ridicule : peut-être que tu t'es fait estimer, mais tu auras paru froid et raisonnable : on t'aura accusé d'être sans légèreté, & ces crimes sont impardonnables. Sur le caractère que je te connois, je parie que sans trop examiner si tu plaisois beaucoup à Mlle. de Germosan, sans même avoir

prodigieuſement cherché à lui plaire ; tu as été à elle, tu lui as dit que tu l'aimois, tu lui as même demandé la permiſſion de l'aimer, en indiquant tes intentions ſérieuſes & honnêtes, & tu les as fait connoître à ſes parens. Eh bien, qu'en eſt-il arrivé? Elle aura dit : ce pauvre Marville ſe donne les airs de m'aimer, ſans s'embarrasser s'il a ſu me plaire ; & de te renvoyer avec tes orgueilleuſes prétentions. Et tu l'aimes encore, tu l'aimeras toute ta vie, tu en es capable. Je vois même que ce ſentiment a épuré ton cœur ; tu as renoncé à tes erreurs ; l'amour vrai, l'amour délicat, a pris la place des ſenſations grossières ; ton cœur eſt tout entier à ſa paſſion malheureuſe ; tu aimes ſans eſpoir ; tu expies tes foibleſſes, & on n'a pas ſu le ſentir, & on ne ſait pas rendre juſtice à ton cœur généreux, à ton ame vertueuſe. Eſt-ce qu'il ne faut pas une juſtice ? Dis-moi ; quand

elle aimeroit quelqu'un qui n'eût pas toutes tes vertus, quand elle feroit punie de s'attacher à je ne fais quelle écorce, n'y auroit-il pas de l'équité. Ne vas pas croire, mon cher ami, que ce foit une prophétie que je fais ici ; je fuis bien éloigné de le penfer, & Mlle. de Germofan infpireroit la vertu & la crainte au lieu de laiffer venir l'efpérance. Mais le bonheur d'être aimé d'elle feroit fi grand ! Dieux ! quelle félicité, quelle douceur de lui infpirer de la tendreffe ! Hélas ! dans cette idée, je n'ai pu m'empêcher de lui avouer & de lui déclarer la paffion que j'avois pour elle ; elle fait que ma félicité feroit de lui plaire, & que tout mon bonheur eft dans fes fentimens. Je le lui ai dit la veille de mon départ ; la facilité que j'ai depuis quelque tems d'entrer dans fa maifon, m'a laiffé aller jufqu'à elle, Oui, mon cher ami, j'ai été feul avec elle dans fa chambre ; fous

différens prétextes je lui ai dit tout ce que je pensois, tout ce qu'elle m'inspiroit; je suis même venu ici pour avoir les moyens de le lui écrire, & surtout pour obtenir une réponse; la lettre que je t'écris accompagnera un paquet que je lui envoie. Seras-tu jaloux, seras-tu malheureux? non, je t'en conjure! Que t'ai je ôté? de quoi t'ai-je privé? Ai-je empiété sur tes droits? Jouissois-tu de quelqu'avantage que tu n'aies pas encore? Pense, calcule, & aimons-nous toujours; ne soumettons point nos liaisons respectables aux caprices d'une femme, aux fantaisies de l'amour: tu seras plus heureux que moi, je le prévois; tu ne feras le malheur de personne; tu n'essuyeras aucun reproche, tu n'auras aucun remord. Prends garde, mon cher ami, c'est moi qui serai jaloux. Qu'elle étoit belle, Mlle de Germosan, dans son déshabillé! La solitude où elle s'étoit vouée ce soir-là lui donnoit

un air tranquille, repoſé, qui ajou-toit à ſes charmes. Il ſembloit que ſon ame enveloppoit ſa perſonne entière ; on la voyoit dans ſes moindres mouvemens ; ſa douceur, ſa timidité, auroient inſpiré l'intérêt, la tendreſſe à l'ame la plus féroce : avec quelle chaleur elle défendoit ſes amies, dont je m'amuſai à faire la critique ; comme elle me fit bien voir que pour l'élever il n'y avoit pas beſoin d'abaiſſer perſonne ; et lorſque je lui parlois des ſentimens qu'elle m'inſpiroit, ſes yeux, ſes beaux yeux peignoient alternativement la douceur, l'inquiétude, l'impatience, la colère même ; & puis ils ſe baiſ-ſoient, comme s'ils ſe fuſſent repro-chés tout cela. Je m'en allois avec le chagrin & le regret de n'avoir pas dit aſſez, pas aſſez exprimé : heureu-ſement je pus ſaiſir une de ſes mains ; mon cœur battit horriblement mais j'imprimai mes lèvres brûlantes

ſur cette main que je ſerrois trop fort pour la laiſſer retirer. Mon cher ami, as-tu vu la main de Mlle de Germoſan? as-tu oſé porter tes regards ſur ſon bras? jamais il n'y eut rien de plus beau, de plus parfait: la blancheur, la fraîcheur, tout eſt réuni: un feu ardent ſe gliſſoit dans mon ame. Connois-tu tous les charmes, tout l'empire d'une belle main? Il n'en eſt point qui ſe faſſe ſentir avec plus d'énergie. Voilà ma ſenſibilité, mon cher ami; je me laiſſe enchaîner par tous les attraits, les uns après les autres, & toi, qui connois Mlle. de Germoſan, juge comme je dois l'être. Mais que deviendra t-elle cette chaîne qui ſerre mon cœur avec tant de violence? C'eſt-là l'objet de mes inquiétudes, c'eſt ce qui trouble mon repos. Je vois ce que tu me réponds. Mlle. de Germoſan eſt fille unique, & dans ce moment une riche héritière; c'eſt préciſément ce que je

crains ; c'eſt ce qui m'arrêtera peut-être dans le bonheur que je pourſuis. Cette fortune ſera regardée comme un motif ; & je la hais, & je la fuirai ; l'intérêt de l'argent eſt pour moi un crime ſi odieux, qu'il devient un obſtacle : je me ſuis empreſſé de faire connoître ma façon de penſer à Mr. de Germoſan ; il ſait que toujours je fuirai les chaînes de l'hymen, il n'en doute pas ; j'ai laiſſé entrevoir que j'en avois pris l'engagement avec ma ſœur ; ſes enfans ſont mes héritiers : il m'a lui-même parlé de ſes projets ſur ſa fille ; ſes idées ſont bonnes ; mais il ne penſe pas aſſez au cœur de Mlle. de Germoſan. C'eſt donc à quelqu'un d'autre d'y penſer. Au reſte, ſes projets ſont encore vagues, ils tiennent à la vanité du moment. Il n'a aucun objet déterminé, & rien ne m'empêchera d'aimer Mlle. de Germoſan. Sais-tu, mon cher ami, que j'ai remarqué

que nous avions un rival dans Mr. de la Hauſſe; je l'ai vu tourner avec complaiſance ſes yeux de ſpéculation & d'économie ſur cette fille adorable; crois qu'il a des deſſeins, & que ce qu'il fait avec le père eſt pour lui un moyen de les faire réuſſir; je ne ſerois pas étonné de quelques pratiques de ſa façon; j'ai voulu m'approcher de cet homme hériſſé de calculs ſpéculatifs, mais l'intérêt de l'argent eſt ſi fort la meſure de celui de ſon ame, que je m'en ſuis éloigné avec mépris; l'opinion eſt pour lui dans le crédit de la place, & j'ai pu juger de celle dont il m'honoroit; adieu, mon cher ami, donne-moi des nouvelles de Mlle. de Germoſan, je t'en conjure; quand tu la verras dans le monde, remarque à ſon air s'il y a quelqu'un d'abſent; je crois que je le ſerai plus long-temps que je n'avois cru d'abord, il me faudra peut-être un ordre, une invitation pour retourner, je ne dis

pas une invitation bien positive, mais enfin quelque chose qui marque que mon retour n'est pas indifférent; je ne puis plus rien faire d'indifférent, j'aime mieux un éloignement qui me fait souffrir, qu'un retour qui ne m'apprendra rien; j'attends ta réponse, j'espère que ce sera celle d'un ami, je serai toujours le tien.



LETTRE XXXIV.

Monsieur de Marville à Mr. de St. Ange.

COMMENT, mon cher ami, tu veux que je sois tout à la fois ton confident, ton rival & ton ami, je te remercie de croire que mon ame en soit capable; est-il bien sûr que j'aie assez de force, assez de vertus pour cela; serai-je assez dépouillé des petitesses de l'amour-propre, des foi-

blesses de la vanité, du levain caché de la jalousie; pourrai-je soutenir sans une mortification secrète tes succès, tes avantages, les préférences que tu obtiendras; tu le penses, & tu me donne l'orgueil de le croire. Oui, mon cher ami, je me livre à l'amitié que j'eus toujours pour toi, rien ne peut l'altérer, pas même la passion que j'ai pour Mlle. de Germosan, car tu l'as deviné, je l'aime plus que jamais. Long-tems j'ai combattu ce sentiment: quand j'ai vu qu'il me maîtrisoit, je le lui ai avoué; je te dirai même que je me suis hâté de le lui déclarer, parce que je te craignois: hélas! je craignois tout le monde & je prévoyois que si jamais tu la connoissois, tu serois un ennemi dangereux. Je n'ai pu éviter mon sort, & j'ai vu le moment où je haïrois mon ami, sans être aimé de ma maîtresse. Ce n'est pas sans peine que j'ai surmonté ce sentiment qui

s'élevoit dans mon ame contre toi ? dans mon déſeſpoir, ta vie étoit peu de choſe pour moi ; mais tu as vaincu, ma raiſon eſt venue à ton ſecours, & ta lettre achève de me ramener à toi. Tu me parles avec franchiſe, je te pardonne les vérités que tu me dis. Ah cruel ! la douceur d'être aimé éclate dans tes yeux ; mais prends-y garde, St. Ange, je puis être ton confident, ton ami, & non ton complice. Si tu peux aimer Mlle. de Germoſan, & conſerver des deſſeins perfides, je ſuis ton ennemi : je n'ai pas ſu lui plaire, par conſéquent je n'ai aucun droit ſur ſon cœur, & je n'irai pas me venger d'une indifférence dont je n'ai pu la guérir ; elle me témoigne de l'amitié, elle permet que je ſois ſon ami, c'eſt une douceur, c'eſt une conſolation dont je jouïrai, en lui cachant la paſſion que je conſerverai peut-être toujours pour elle ; il eſt vrai que les ſentimens qu'elle m'a inſpiré ont fait

une révolution chez moi, je ne sais quel trait de lumière m'a éclairé sur mille erreurs ; j'ai renoncé à toutes les frivolités auxquelles je mettois un grand prix ; les modes, les bijoux, les colifichets, ne sont plus rien pour moi ; le journal de Paris, le mercure, les charades, ne m'occupent plus : je n'ai pas su me faire aimer de la seule personne qui eut flatté mon cœur & mon ambition, tout le reste m'est indifférent, & je l'aime encore ; j'ai souffert horriblement, je souffrirai toujours. Les occupations & l'emploi auquel je me suis voué, ont apporté quelques distractions à ma peine ; mais Mlle. de Germozan est toujours au fond de mon cœur : il n'y a plus d'autres femmes pour moi, j'ai du plaisir à la voir, à l'entendre, à être auprès d'elle ; je suis malheureux & je m'attache à mon malheur ; j'écarte tout ce qui peut m'éloigner d'elle, de sa maison, de ses parens ; pour la rassurer sur des sen-

timens qui pouvoient lui déplaire ; j'ai affecté à ses yeux de l'empressement pour Mlle. de St. Ciran, je suis capable de plus encore : je souhaite son bonheur, je puis y veiller, je voudrois y contribuer même, ce seroit la seule consolation que je puisse avoir de n'être pas heureux; je ne suis pas aimé, je mériterai de l'être : je serai jaloux sans doute, horriblement jaloux, je te jure; mais que je la voie heureuse & je serai tranquille & appaisé ; sans doute nous pouvons être amis, mon cher St. Ange; je l'espère, je le souhaite, je te le demande. Hélas! je te haïrois, tu n'existerois pas, & je n'en serois pas plus heureux ; j'aime ta franchise, tes confidences ; je vois ton amitié, tu veux la mienne, elle est à toi depuis long-tems, elle ne changera pas : ce n'est pas toi qui me rends malheureux, c'est le sort, c'est Mlle. de Germozan ; tu ne m'as rien ôté, je le sais, je ne serai donc pas injuste, aime-

la, fais-t'en aimer : je puis en être le té-
moin ; mais qu'elle ſoit heureuſe ou
tu m'en répondras. Si Pauline t'a fait
éprouver des remords, que ne ſouffri-
rois-tu pas ici ? ce ſeroit le tourment de
ta vie entière que tu te préparerois, &
j'y ajouterois encore ſi je le pouvois.
Je conviens que dans ce moment les
circonſtances peuvent être contraires
aux intentions ſérieuſes que tu dois
avoir ; mais tu peux les vaincre &
tu le voudras ſans doute, alors ou-
vre moi ton cœur & tu trouveras
le mien : j'avoue qu'au travers des
expreſſions de ta paſſion, j'ai cru en-
trevoir une légèreté, que je con-
damne abſolument ; je ne ſais ſi mes
ſentimens reſſemblent aux tiens, mais
je n'ai pas ſu comme toi compter tous
les attraits de Mlle. de Germozan ;
tu as là-deſſus une ſenſibilité de dé-
tail qui n'eſt point la mienne ; j'ai
vu Mlle. de Germoſan parfaite & je
l'ai aimée, je voudrois poſſéder en

tièrement ſon cœur & ſa perſonne; & toi tu déſires ſes charmes les uns après les autres ; ce n'eſt pas là la paſſion qu'elle mérite, & je crois qu'elle ſeroit bleſſée de tes éloges ; elle eſt belle ſans doute, mais ſon ame eſt plus belle encore. Tout ce qui eſt autour d'elle jouït de ſes qualités ; c'eſt un ange dans ſa famille, dans ſa maiſon ; c'eſt une femme charmante dans le monde, elle eſt d'une bienfaiſance rare avec tous ceux qui peuvent en être les objets ; dans ce moment où le bruit de la fortune de ſon père ſe répand, elle eſt ſollicitée par un grand nombre de pauvres ; quoiqu'elle ne puiſſe pas les ſecourir tous, elle n'en rebute aucun ; ma charge me rapproche fréquemment des familles indigentes, & preſque par-tout, j'ai trouvé des traces de ſa charité ; je ſuis peut-être le ſeul qui en ſois informé, & tu juges ſi mes ſentimens en ont été

augmentés : je ſouhaite que les tiens le ſoyent de même, c'eſt le vœu de ton rival. Ah St. Ange! je l'ai vu ton bonheur, il n'a pas échappé à mes regards intéreſſés; je le vois dans les yeux de Mlle. de Germozan lorſque tu parois, lorſque tu approches d'elle; je l'apperçois dans ſa voix, dans ſes geſtes, quand tu lui parles & quand il eſt queſtion de toi. L'autre jour, dans un moment où elle paroiſſoit avoir une converſation très-intéreſſante avec Mlle. de St. Ciran, j'eus la malice de parler de toi à Mlle. de Mirefort qui étoit près d'elle, elle nous entendit bien vite; je m'amuſai à voir ſes diſtractions, & comment elle n'écoutoit plus ce qu'on lui diſoit, comment Mlle. de St. Ciran étoit étonnée de ſes réponſes, qui ne ſignifioient plus rien; je m'éloignai pour la rendre à ſa converſation, & j'enviai ton ſort heureux en dévorant ma jalouſie; je n'ai

me point ce manège, de te rendre utile à son père, de t'éloigner d'elle pour obtenir quelque témoignage des sentimens que tu désires; je conviens que la franchise étant défendue aux femmes, il est permis de profiter de ce qui peut les trahir; mais se faire un plan suivi là-dessus, est bien moins l'effet d'une passion vraie que d'une politique dangereuse, je conviens encore, que l'ambition exaltée de ses parens dans le moment de leur fortune, peut être pour toi un obstacle qui t'oblige à quelque ménagement; ton mérite & ta naissance sont des avantages personnels, ta situation isolée & dénuée de ce qui peut flatter des parens, dans l'établissement d'une fille unique, t'éloignent de la marche que tu pourrois suivre sans cela; tu dois sans doute te faire aimer de Mlle. de Germozan, c'est dans ses sentimens que tu dois chercher les moyens dont tes intentions

ont beſoin : mais c'eſt ſur ces intentions que je réglerai la diſcrétion qu'exigent les confidences que tu me fais ; toi auſſi, dirige ta conduite avec moi & avec elle ſur ce que je te dis de mes ſentimens pour tous les deux, il faut que mon amitié pour toi, & l'intérêt que je prends à elle marchent toujours de front ; & s'il falloit ſe décider, pour l'un ou pour l'autre, c'eſt elle qui l'emporteroit : je puis ſauver & défendre ta vie, dans toutes les circonſtances ; mais dans aucune, je ne pourrois conſentir à voir Mlle. de Germozan, ou trompée, ou trahie, ou malheureuſe.

Pour ſuivre à cette diſpoſition, j'aurois peut être mieux fait de te cacher mes ſentimens : dans ce moment, mon amitié pour toi eſt la plus forte ; profite de ma franchiſe, que ma façon d'aimer ſoit pour toi un exemple ; en voyant celle dont Mlle. de Germozan l'eût été, penſe à ce

que tu lui dois : tu comprends ce que je penserois, si tu craignois de te montrer à moi, si tu ne continuois pas de me dire ce qui se passera entre vous; je veux savoir ce qu'on t'aura répondu ; enfin, mon ami, je verrai le prix que tu mets à mon amitié. Je ne puis être trompé sur celle que j'attends de toi ; tu en parles trop positivement pour qu'elle soit subordonnée à quelqu'intérêt particulier.

J'espère que ton absence ne sera pas longue : tu reviendras au milieu de nous, tu continueras à te montrer au sein de la famille de Germozan, avec tes vertus, tes qualités, enfin, avec tout ce qui peut faire oublier les vains prestiges de l'intérêt. Je ne sais pourquoi, je n'ose presque pas parler de toi à Mlle. de Germozan : je veux m'affranchir de cette crainte, & sans avoir l'air d'être initié dans aucune confi-

dence, je veux pouvoir affoiblir fes craintes fi elles font injuftes, ou l'éclairer fur fes efpérances, fi elles étoient fans fondement.

Sans doute Mr. de la Hauffe eft un rival, plufieurs perfonnes même le marient à Mademoifelle de Germofan; ce bruit eft répandu dans quelques fociétés, qui ne le connoiffent pas; il m'arrive quelquefois de m'amufer de cet original; je le mets fur le chapitre des fpéculations, & nous nous tranfportons enfemble aux bourfes de Londres & de Paris; nous achetons, nous vendons; mais quand je veux prendre quelqu'intérêt à fes opérations, il fe trouve que je n'ai point de crédit, ou qu'il faut que je donne des fûretés, des cautions à l'infini: je le ramène au projet de fe marier, je lui dis qu'il doit faire la fortune de quelque Demoifelle fans dot, & alors nous paffons en revue toutes celles que nous connoiffons. Pour toutes il a un tarif, par mail,

ſes, ſous & denier; l'une vaudroit le dix pour cent dans un ménage; une autre le trente, par ſes qualités économiques; il n'a pas un prix bien fixe pour la figure; nous finimes l'autre jour par parler de Mlle. de Germozan, pour lors il ſe recria ſur ce qu'elle valoit, tant pour ſa figure, tant pour ſon eſprit & ſes agrémens, & plus que tout cela, par ſon habileté & ſon intelligence domeſtique; je lui fis remarquer que le total étoit à-peu-près le cent pour cent, que par conſéquent il devoit y penſer; il dit en me quittant, — on verra, chacun fait ſes affaires.

Si tu ne reviens pas inceſſamment, donne moi encore de tes nouvelles: c'eſt auſſi pour moi que je ſouhaite que tu reviennes; outre le plaiſir de te revoir, j'ai à te conſulter ſur une procèdure épineuſe. Adieu mon cher ami.



LETTRE XXXV.

St. Ange à Marville.

Mon cher ami, j'approuve infiniment le parti que tu as pris de te vouer aux emplois de judicature de notre pays : rien ne peut mieux te diſtraire de ce qui t'occuperoit inutilement : tu as des vertus, tu les employeras en faveur des malheureux; tu poſsèdes des lumières, tu en feras uſage pour ceux qui ſe trompent ſur leurs droits, ou qui les ignorent. Le vrai bonheur de l'homme eſt dans l'exercice de ſes facultés bienfaiſantes, & quand elles regardent des amis, des concitoyens, ce bonheur eſt encore plus doux : l'ambition des cœurs bien nés doit être de ſervir & de défendre la pa-

trie ; la nôtre, où nous vivons ſi libres, ſi heureux, mérite au moins cette marque de notre attachement. Cependant cette vertu des hommes libres ſe perd parmi nous; l'intérêt devient tous les jours plus perſonnel, il prend la place des ſentimens patriotiques; nous nous laiſſons aller à jouir d'une manière paſſive de la douceur du gouvernement, de la beauté de notre climat, & de l'abondance qui y règne : contens de la médiocrité, nos ames reſtent ſans énergie, nos eſprits tombent dans la langueur, & notre ambition eſt ſans objets dignes d'elle. Peut-être, il eſt vrai, ſommes-nous plus heureux ſans l'activité & ſans l'inquiétude que donne les richeſſes : notre bonheur paiſible en eſt plus aſſuré; il eſt ſans révolution, ſans orgueil, & les déſirs ſont bornés; nous en ſommes plus diſpoſés aux plaiſirs faciles, & aux jouiſſances ſimples de la vie & de la ſociété. Un

gouvernement aussi doux, aussi tranquille, aussi uniforme que le nôtre, seroit cependant bien propre à faire sentir les avantages du commerce, de l'industrie, du génie, des richesses. Ce qui donne de la force, ce qui met un grand prix à ces avantages, est sans doute une certaine portion de liberté, mais il faut qu'elle soit si bien arrangée, que l'exercice n'en soit jamais dangereux, ni au repos de l'état, ni à celui des citoyens. Une République, par exemple, seroit parfaitement heureuse si, placée dans un climat qui peut fournir tous les agrémens de la vie, & jouir des plus beaux aspects de la nature, elle joignoit la tranquillité, la sûreté, la douceur du gouvernement, à l'opulence, au génie actif & industrieux de ses citoyens; si, resserrée dans des bornes étroites, elle contenoit un peuple nombreux, laborieux & occupé à rassembler les arts & l'abon-

dance : le gouvernement, par son habileté & par sa sagesse entretiendroit la paix & une amitié constante avec ses voisins puissans, & sauroit mériter leur protection sans altérer sa liberté politique, & la liberté individuelle y sera si bien ménagée, qu'elle sera une jouissance pour tous, sans qu'il y ait d'oppression pour personne. Dans cette position il ne s'agit plus que de favoriser la population, l'abondance & la facilité de pourvoir aux besoins de la vie, & pour cela le droit d'exercer le commerce, & toute espèce d'industrie sera accordé à l'habitation & à la naissance sur ce territoire. Par-tout l'homme est jaloux des droits de gouverner & de parvenir au gouvernement : il est naturel que ce droit soit réservé à ceux qui ont acquis & maintenu la liberté au prix de leur sang : il doit appartenir à leur postérité & à ceux auxquels il aura

été utile de le conférer. C'eſt l'aſſemblée de ces citoyens qui doit jouir des droits eſſentiels de la ſouveraineté. Ces droits ſont le pouvoir de changer & de faire les loix, d'élire & d'inſtituer les premiers & les principaux magiſtrats, d'établir les impôts, de décider de la paix & de la guerre. Ce ſont ces droits qui conſtituent véritablement la liberté politique du citoyen ; & il n'y en aura point de plus étendue, ſi avec cela il exiſte une manière tranquille & légale de réclamer contre les abus & contre la violation des loix. Ce ſont là les ſeuls droits dont un homme libre & raiſonnable doive être jaloux, comme citoyen. L'aſſemblée dans laquelle réſidera cette ſouveraineté, ſera compoſée de tous les pères de famille ayant droit de cité, & de leurs enfans en âge de raiſon : elle ſera préſidée par les magistrats qu'elle aura élus. Elle ſera convoquée dans un

temple, pour joindre la solemnité de la religion à ce qu'une assemblée de citoyens libres doit avoir d'auguste & de respectable. Elle est trop nombreuse pour admettre les discussions : elles en seront proscrites, & les actes de souveraineté se consommeront par un signe simple d'approbation ou de réjection. Les convocations régulières & nécessaires de ce conseil, constituant la République, seront établies & fixées par l'édit fondamental de l'état, & ne dépendront point de la volonté d'un Magistrat. Cette assemblée ne sera pas la multitude ; elle ne sera à-peu-près que la vingtième partie de toute la nation, en y comprenant les sujets, ou à-peu-près la cinquième partie de la totalité des hommes faits & majeurs : de ce nombre de citoyens sera formé un grand conseil, qui en sera à-peu-près la sixième partie : il se trouvera naturellement composé de l'élite des citoyens, de ceux qui se-

ſont connus par leurs vertus, par leurs lumières, par la pureté de leurs mœurs, & les mœurs ſeront conſervées par l'ambition d'être élus. Les élections, pour remplir les places vacantes, ſeront faites par ce même grand conſeil, auquel ſera joint par le ſort un nombre de citoyens ou bourgeois qui ne ſeront d'aucun conſeil. Des hommes choiſis par environ 300 de leurs concitoyens, doivent former une aſſemblée digne de la confiance de tout le peuple : il eſt juſte & utile pour le bien public, que ce conſeil nombreux ait quelques attributs de la ſouveraineté, à ſes jugemens paternels & libres, ſeront confiés le droit de grace, la déciſion des grands procès, l'établiſſement des réglemens de police, de commerce & autres, & enfin, il décidera de ce qui doit être porté au conſeil ſouverain ; il aura ſurtout le droit de veiller à la conduite de tous les magiſtrats, tous les ans il exa-

minera leurs geſtions, & il pourra deſtituer ceux qui mériteroient de l'être; c'eſt devant lui que ſe feront les reclamations contre les abus & contre la violation des loix, ce droit de réclamation ſera particulièrement attribué à un nombre de ſimples citoyens ou bourgeois, qui ne ſeront proprement membres d'aucun conſeil, & qui feront tous les ans choiſis par le ſort : ils aſſiſteront à la plaidoirie & aux concluſions des procès criminels, ils pourront propoſer ce qui leur paroîtra avantageux à la République; tous les mois, ils pourront faire leurs propoſitions & leurs réclamations, auxquelles le conſeil, ayant le pouvoir exécutif, ſera obligé de répondre, & ſi vingt-cinq perſonnes ſont mécontentes des réponſes, le grand conſeil ſera obligé de s'en occuper & d'en décider; c'eſt dans ce grand conſeil, que réſidera le droit négatif, c'eſt-à-dire, le droit de refuſer les changemens aux loix & le re-

dressement aux griefs, & comme il se trouve naturellement composé des pères de famille & des citoyens les plus intéressés au bien-être & à la tranquillité de l'état, leurs décisions seront toujours patriotiques; il est le pouvoir intermédiaire entre le pouvoir législatif & le pouvoir exécutif; c'est le cœur du souverain, qui ne peut jamais vouloir le mal, qui veut toujours le bien, & qui donne le mouvement à toutes les parties. Le pouvoir exécutif, qui décide du bonheur de tous les momens, & que l'on peut regarder comme la tête & les bras du corps politique, doit résider dans un conseil peu nombreux, & qui sera pris parmi les membres du conseil précédent; il sera peu nombreux à cause de son objet, qui ne permet pas de trop longues discussions; il sera à-peu-près la dixième partie du grand conseil, qui en fera les élections & le remplacement des em-

plois vacans ; c'eſt ce petit conſeil, qui aura l'activité journalière, économique & diſpenſatrice du gouvernement ; c'eſt lui qui veillera à la ſûreté de la vie & des biens, ſes membres ſeront néceſſairement les citoyens les plus reſpectables, les plus habiles, les plus expérimentés de l'état : le peuple ne pourroit pas choiſir ailleurs ſes premiers magiſtrats, ce ſont ceux qu'il connoit le plus, c'eſt de leurs lumières & de leurs vertus qu'il jouït tous les jours, & dont il peut le mieux juger ; c'eſt donc dans ce conſeil qu'il choiſira les magiſtrats qui doivent préſider tous les tribunaux & l'aſſemblée ſouveraine ; elle exercera ce droit toutes les années ; les premières charges de l'état ne ſeront jamais qu'annuelles, elles ſeront la recompenſe des membres de ce conſeil ; leurs peines & leur aſſiduité ne ſeront paiées par l'état que par une penſion, qui ne ſuffiroit pas au plus petit néceſ-

ſaire,

ſaire ; ſervir la patrie ſans intérêt, juger ſans partialité, gouverner ſans paſſion, ſeront leurs vertus naturelles, elles doivent leur mériter le reſpect & la confiance des citoyens & des étrangers ; la reconnoiſſance leur donnera le titre de pères de la patrie, ce ſera leur plus grande recompenſe. Le conſeil, chargé du pouvoir exécutif, aura ſous lui un tribunal de juſtice & de police en première inſtance ; obligé de le protéger, & de ſoutenir l'exécution de ſes ſentences, & les ſiennes, il eſt néceſſaire qu'il y ait une force quelconque ; agir & exécuter en ſuppoſent une, & en politique il eſt dangereux de ſe repoſer ſur des ſuppoſitions, tôt ou tard elles s'anéantiſſent, & ce qui avoit été établi ſur des fondemens qui n'exiſtoient pas, ou qui peuvent changer, s'écroule, & peut entrainer le corps entier ; le juge doit être à l'abri de toutes craintes, pour être libre dans ſes jugemens ; tel acte de

justice par sa rigueur nécessaire, ou par une équité qui échappe au premier aspect, peut faire douter de l'intention & inspirer des craintes abusives ; le peuple peut être livré à une impulsion dangereuse pour lui-même ; il doit être maintenu dans les bornes de ses droits, & fixé dans les limites de son pouvoir ; le gouvernement aura donc une force pour résister aux abus, & une digue à opposer à l'effervescence de la liberté; mais il ne disposera pas si facilement de cette force, qu'il ne faille un grand concours de circonstances & de volontés pour l'employer ; elle sera dirigée par un conseil composé des autres conseils, & présidé par un des magistrats choisis par le peuple : ce conseil sera presqu'indépendant, il n'aura aucun des intérêts des autres conseils, son but sera seulement de maintenir l'ordre & la discipline : aucun corps seul, & encore moins aucun

magiſtrat, ne pourra employer cette force & en diſpoſer ; ſon uſage & ſon office journalier ſeront réglés par l'édit fondamental de l'Etat, & les pouvoirs reſpectifs des conſeils en rendront l'abus impoſſible ; il n'y aura qu'un danger éminent, & viſible aux yeux de tous, qui puiſſe la faire mettre en action, & la faire employer dans un cas particulier ; la liberté aura ſon appui, & la paix ſon égide. La liberté civile & individuelle des citoyens & des ſujets ſera particulièrement aſſurée par les loix ſur les empriſonnemens : aucun magiſtrat n'aura le droit abſolu d'empriſonner, tout homme arrêté aura le droit de reclamer d'être entendu ſur le moment, par un des premiers magiſtrats de la république ; les premières informations devront être faites dans les vingt-quatre heures, l'accuſé trouvera un avocat, & l'innocence accuſée obtiendra des dédommagemens ;

ôter la liberté à un homme eſt une affaire ſi capitale, qu'elle demande pluſieurs formalités dans une république, rarement les débiteurs inſolvables ſubiront cette peine : dans un pays où le commerce de l'argent a la plus grande activité, & par conſéquent l'avidité de l'énergie, il n'y aura rien de ſi rare qu'un priſonnier pour dettes ; le reſpect pour la liberté d'un citoyen va avant la paſſion de l'intérêt, & tel eſt l'eſprit de ces loix. Il n'y aura point de code criminel, les loix ne régleront que les informations & les procédures ; les juges, dans leurs ſentences, pourront ſuivre leurs ſentimens d'équité, ils pourront écouter les circonſtances du délit & du coupable, & avoir égard au beſoin de l'exemple. La juſtice criminelle ſera faite & pourſuivie au nom de la partie publique, ſans fraix, ſans confiſcations ; les effets volés ſeront rendus

aux propriétaires, les procès seront courts, leur marche sera uniforme ; le mot d'épices & leurs produits ne seront pas connus des juges. Le nombre des familles ayant droit de cité, & de parvenir au gouvernement, pourroit être trop restreint par celles qui s'éteignent, la nature & l'esprit du gouvernement pourroient être changés ; pour y suppléer, tous les ans on admettra au titre & aux droits de bourgeois, un nombre de familles proportionné à celui qui diminue, ensorte que la proportion entre les différens corps & classes de l'état sera toujours la même. Les revenus de l'état procéderont d'abord de ses domaines, ils seront complettés pour le nécessaire par des impôts, & ces impôts seront établis par l'édit fondamental de l'état ; ils ne pourront être ni changés ni augmentés que par la volonté générale du peuple ; ils seront particulièrement supportés par les ri-

ches, ils tomberont ſur les objets de luxe ; ce ne ſeront pas les terres qui ſeront impoſées, ce ſeront les richeſſes : les denrées de première néceſſité ſeront exemptes d'impoſitions, l'abondance on ſera maintenue par les ſoins continuels du gouvernement, & par des établiſſemens, qui, en prévenant la diſette, augmenteront les revenus de l'état ; ils ſeront ſi bien compenſés, qu'ils balanceront les dépenſes, & il faudra une œconomie conſtante pour en maintenir l'équilibre : il n'y aura point de tréſor, l'état n'eſt pas aſſez riche pour en former un, il ſera dans le cœur des citoyens, que le gouvernement ſera intéreſſé à s'attacher par ſa douceur, par ſon attention à entretenir & à établir ce qui peut être commode & agréable au public : il ne peut y avoir ni concuſſion, ni malverſation, ni monopoles publics : l'œconomie étant la baſe de la ſûreté du gouverne-

ment, tous les membres ſont intéreſſés à avoir les yeux ouverts ſur la geſtion des finances, & tous les ans il en eſt rendu un compte public au peuple : la levée des impôts ſe fait ſans rigueur, & la jouiſſance de la paix les fait payer avec plaiſir. Les reſſources de l'état portant particulièrement ſur les riches, par les impôts qu'ils payent, par le commerce qu'ils entretiennent, par leurs diſpoſitions généreuſes à fournir des ſecours, il eſt de l'intérêt du gouvernement de les attacher à la patrie, par la jouiſſance tranquille & aſſûrée des propriétés, par la conſidération accordée à la généroſité, par l'admiſſion des plaiſirs publics, par une entière liberté dans la vie civile ; les richeſſes d'un pays commerçant ſe tranſportent aiſément, & ce feroit les faire fuir, que de gêner trop les plaiſirs, la vanité, & le commerce de la ſociété. La religion d'accord avec

l'eſprit du gouvernement, portera le même caractère de douceur, elle ſera tolérante, ſimple, elle n'exigera point des pratiques ſuperſtitieuſes, ſon culte ſera ſimple comme elle; on jugera de la religion bien plus par les vertus que par le dogme, elle ſe montrera ſurtout par une charité conſtante & ſoutenue, par des ſecours donnés en abondance & avec empreſſement aux malheureux dans les tems de diſette, par la paix dans les familles, par l'éducation des enfans, c'eſt là le vrai but de l'inſtitution de la religion, & ſes Miniſtres n'auront d'influence dans le gouvernement que par leur exemple, & par le reſpect dû à leur caractère & à leurs vertus; ils ſe vouent à la conſolation des malheureux, & aux ſecours ſpirituels, leur vocation eſt aſſez belle. La chaîne établie par les loix politiques lie & embraſſe tous les ordres de l'état, tous les indivi-

dus de la nation, depuis le dernier habitant jusqu'au premier magistrat, & il n'y a pas un de ses chaînons qui ne porte des droits & des jouissances assurées ; tous les pouvoirs sont balancés pour établir solidement la liberté : un peuple gouverné par ces loix sera aussi heureux & aussi libre que l'humanité le comporte, il doit atteindre à la plus grande prospérité, il ne lui manquera que l'art de jouir de son bonheur. Heureuse république ! le ciel t'a choisie pour être un exemple de la félicité dont les hommes peuvent jouir sur cette terre : je crois que tu le penseras comme moi, mon cher ami ; il est difficile de réunir plus de circonstances favorables au bonheur d'une nation, tout semble y concourir ; mais le bonheur personnel & individuel peut être partout, l'esclave a ses jouissances, & la liberté est la mère de l'inquiétude ; les êtres heureux ou malheureux sont

à-peu-près également répandu ſur la terre; l'homme prend l'habitude de ſon ſort, & la fortune peut l'atteindre partout; il a été laiſſé trop de jeu à ſes caprices, dans l'établiſſement fondamental de la ſociété; dans ſon inégalité, elle fait le malheur de ceux qui n'ont rien, ſans aſſurer le bonheur de ceux qui ont trop; il faut à l'homme du pain, un habit, une compagne qui lui convienne, & un peu de liberté. Ce néceſſaire auroit dû lui être attribué, ſans qu'il fût trempé de la ſueur de ſon viſage, elle devoit être réſervée pour l'avidité du ſuperflu; elle eût ſuffi pour animer au travail: trop d'hommes malheureux ſont au milieu de nous, ſans pain, ſans demeure, & avec une compagne qui ne leur convient pas. En réfléchiſſant ſur l'humanité, on remonte aux inſtitutions primitives, & on ſe laiſſe aller aux idées inutiles; aujourd'hui j'ai cru devoir te dire les miennes;

ſur la politique : avec toi je puis m'occuper de ces objets : je veux te ramener à ce qui doit être naturellement le tien. Livre-toi entièrement à celui-ci, dès que tu es dans cette carrière; il eſt plus qu'aucun autre du reſſort de ton imagination, & je t'invite à l'exercer là-deſſus; il eſt des momens où je t'écouterai avec plaiſir; il en eſt d'autres où tout me paroît ſi mal arrangé, où tout eſt ſi contrariant, ſi difficultueux, ſi oppoſé aux déſirs, que l'on diroit que la nature n'eſt pas encore bien ſortie de ſon cahos; je n'y trouve de bien que ton amitié; quoique tu me diſes, rien ne pourra me détacher d'un ami comme toi. Adieu.



LETTRE XXXVI.

Laure à Sophie.

QUOI, ma chère amie, vous ne me repondez pas ! & j'étois persuadée que le retour du courier m'apporteroit une de vos lettres : j'allai au-devant de celle que j'attendois, je la demandai avec empressement, quand on me dit qu'il n'y avoit rien à la poste, je le fis répéter plusieurs fois, j'y renvoyai & je restai stupéfaite d'étonnement de ne rien recevoir, je rentrai dans ma chambre en faisant les réflexions les plus tristes ; quoi ! mon amie m'abandonne ! quoi ! Sophie, ma chère Sophie ne me dit rien ! lorsque je voudrois entendre ses conseils, ses pensées, son jugement sur moi ; comment votre amitié ne voit-elle plus le besoin que j'ai de ses secours ; ou bien, tout ce que je vous ai dit vous

a-t-il fait changer ? ſuis-je condamnée ſans retour ? ne voulez-vous plus d'une amie comme moi ? Et alors aurai je encore la force de vous écrire & de vous confier tout ; ô ! ma chère amie, je vous tends les bras ; il me ſemble que je ſuis redevenue enfant, & que je ne ſais plus marcher : tenez-moi par la main, je vous en prie. Je me demande d'où peut venir chez moi ce changement, je n'en conçois pas la cauſe ; ſeroit-ce Mr. de St. Ange ? Seroit-ce ce qu'il me dit, ce qu'il me témoigne ? J'avoue que je le crois quelquefois ; eſt-il poſſible qu'il m'arrive ce que vous m'avez annoncé, ce que vous m'avez prédit, ce que je craignois ſi fort. Vous triomphez, cruelle ! Eh bien oui, j'aime Mr. de St Ange, ſi c'eſt aimer que de préférer les diſcours, la ſociété d'un homme à celle de tout autre ; ſi c'eſt ſouhaiter de lui paroître plus aimable qu'une autre & qu'aux

autres ; si c'est faire plus de cas de son jugement, de son opinion ; si c'est avoir du plaisir lorsqu'il paroît se plaire où je suis, du contentement lorsqu'il témoigne certaine préférence: Je vous parlois avec franchise, lorsque tous les êtres m'étoient indifférens ; ma franchise au moins ne changera pas : & pourquoi n'avouerois-je pas toutes mes pensées, tous mes sentimens : suis-je la maîtresse de ne pas sentir la nuance des objets qui se présentent à moi ; & si ce qui mérite l'estime se joint à ce qui peut plaire, en prendrai-je de l'éloignement. Vous m'avez dit une fois que Mr. de St. Ange ne m'aimoit pas ; sans doute je ne puis pas me flatter d'inspirer un sentiment bien violent, bien essentiel ; vous avez bien fait de m'en avertir. L'amour-propre auroit pu me tromper, mais je vous assure qu'il ne me fera jamais rien oublier de ce que je suis, & ma défiance là-

deſſus ſera toujours extrême. D'ailleurs, je ne veux rien, je n'exige rien ; peut-être bien que dans ce moment de trouble où je ſuis jetée par les circonſtances, j'aurois beſoin de me croire aimée véritablement, de trouver de l'amitié, de l'intérêt, & de me livrer à la confiance ; ſi vous étiez là, je n'aurois beſoin de perſonne ; je ne veux pas chercher ailleurs. J'étudierai ſi bien mon cœur que je ſaurai être maîtreſſe de tous ſes mouvemens : vous ſavez que je ſais réfléchir, & je réfléchirai beaucoup. C'eſt ce que j'ai fait à l'occaſion d'une lettre que j'ai reçue de Mr. de St. Ange ; elle accompagnoit le paquet de papiers que mon père m'avoit ordonné de recevoir, & par conſéquent je ne pouvois m'en défendre, malgré la réſolution que j'avois priſe de ne rien recevoir, & encore moins d'écrire. Il falloit bien que je fuſſe la deſtination de ce qu'on m'envoyoit,

& s'il n'y avoit rien à ajouter en le faisant parvenir. Je voudrois joindre ici cette lettre, ou vous en donner une copie ; l'un ou l'autre seroit dangereux ; elle ne contient point de ces choses flatteuses, dont on doit se défier ; au contraire, il dit que je suis dangereuse, que je ne sentirai jamais le prix des sentimens que j'inspire, que je fais souhaiter avec ardeur le bonheur extrême d'obtenir le plus leger retour, la plus légère amitié, mais que je suis incapable d'en avoir, qu'à l'âge où les femmes ne sont occupées que de l'envie de plaire, je pense, je réfléchis ; que mon esprit voit trop bien, & juge avec trop de justesse ; que je suis insensible aux impressions que je fais, & que je méprise mes succès ; que je confonds tous les objets dans le tourbillon du monde, & que je ne sais pas distinguer ceux qui mériteroient de l'être par leurs sen-

timens ; que cette façon de penſer lui faiſoit craindre ceux qu'il avoit pris pour moi, & qu'il vouloit s'en défendre : qu'il ſauroit être malheureux & cacher ſon malheur loin de moi plutôt que de me déplaire, plutôt que de voir que je n'y faiſois aucune attention. Il veut ſe condamner à la retraite, s'il en a la force ; il ſe contentera d'écrire à mon père, il ne le rendra pas reſponſable de ce que ſa fille lui fait ſouffrir. Il ne reviendra point, il ne reparoîtra pas chez nous de très-longtems. Vous avouerez, ma chère amie, que c'eſt-là plutôt dire des injures que flatter ; & je ne comprends pas ſur quoi il a pu prendre ces idées de moi. On ne ſe montre donc jamais tel que l'on eſt, ou les autres nous voyent toujours mal. Je croyois avoir préciſément les défauts contraires ; je croyois

trop diſtinguer, trop ſentir, trop mettre de prix au moral, à ce qui mérite l'attachement, à ce qui inſpire l'amitié, plutôt qu'à ce qui brille & à ce qui reluit. L'idée ſeule du malheur m'affecte, & tout ce qui ſouffre a des droits ſur moi : il eſt difficile d'être inſenſible à l'injuſtice, & il eſt bien ſingulier que Mr. de St. Ange s'amuſe à me dire ſes erreurs, & à faire autant d'accuſations contre moi. Je n'irai pas cependant me juſtifier, & s'il ſe plaît à avoir mauvaiſe opinion de moi, à la bonne heure, qu'il reſte dans ſa retraite, qu'il ne revienne pas; mes parens trouveront ſa conduite très-extraordinaire : mon père en aura de l'humeur, elle retombera ſur moi; j'en aurai des chagrins : il eſt cruel cet homme; c'eſt bien lui qui s'embarraſſe fort peu du ſentiment des autres; il m'a été impoſſible de ne pas le lui faire ſentir. Mon Pere m'avoit

ordonné d'accuser à M. de St. Ange la réception des papiers, & de lui dire qu'il seroit incessamment de retour. Je ne lui ai écrit que quatre mots ; mais je lui ai dit que sans doute il avoit de bonnes raisons pour ne suivre que ses convenances, & pour manquer à ses promesses, & que dès que son goût & ses intérêts le fixoient loin de nous, personne n'avoit le droit de s'y opposer ; que celui des autres devoit lui être peu de chose, & que l'on voyoit tous les jours que ceux qui parloient le plus de sentiment, étoient ceux qui en avoient le moins. Il est ridicule aussi avec sa retraite & son idée de ne pas revenir. C'est une singulière manière que de prendre bien mauvaise opinion des autres, & de s'en aller sans s'embarrasser de ce qui peut être vrai ou faux. Il ne reviendra sûrement que parce que mon père l'y forcera. Mon père n'aime pas écrire, il n'en a pas même

le tems ; c'eſt préciſément le moment où Mr. de St. Ange peut lui être le plus néceſſaire. Il y a beaucoup de choſes à régler, à décider ; mon père ſe fâchera contre tout le monde. Je crois que j'aurois dû parler plus poſitivement à Mr. de St. Ange de ſon retour. Je lui aurois peut-être fait ſentir. . . . — Oh mon Dieu ! ma chere amie, je crois avoir rencontré vos yeux, ils ſe ſont fixés ſur les miens, ils ont percé juſqu'au fond de mon ame. Eh bien oui, ma chère amie, voyez-y que je ſuis fâchée de l'abſence de Mr. de St. Ange ; elle me laiſſe une peine que je ne puis définir. Sa lettre me donne un ſentiment pénible, dont je ne puis pas me rendre raiſon. Vous devez être bien tranquille, car juſques à préſent nous ne ſommes heureux ni l'un ni l'autre. Vous n'avez pu voir entre nous ni intelligence, ni ſympathie, ni rien de ce qui mène à un attachement trop

fort; & réellement nous ne pouvons pas être menés bien loin. Au reſte, Mr. de St. Ange eſt toujours un homme que mon père aime, eſtime, dont les relations lui ſont agréables; quoiqu'elles deviennent entre nous, mon père ne doit pas en ſouffrir : ce qui ſe paſſe eſt ſans importance & ne ſignifie rien, ce n'eſt pas quelques légères préférences, ce n'eſt pas une foible amitié fondée ſur les agrémens de la ſociété, qui peuvent mener à quelque choſe d'eſſentiel; je vois trop bien tout ce que j'éprouve, pour n'en être pas toujours la maîtreſſe. Je n'ai point renoncé à mon goût pour l'indépendance; il me donnera toujours des forces, quels que ſoient mes ſentimens. J'eſpère, ma chère amie, que vous êtes raſſurée ſur l'aveu que je vous ai fait, & vous voyez qu'il ſe réduit à bien peu de choſe : tout ce que je ſouhaite, c'eſt que mon père n'ait point de reproches à me faire

d'avoir contribué à le priver de quelqu'un qui lui eſt utile. Il paroît compter ſur Mr. de St. Ange, relativement à pluſieurs objets, & je ſerois fâchée qu'il manquât à mon père. Ce qui me ſurprend extrêmement, c'eſt que ma mère n'ait pas prononcé le nom de Mr. de St. Ange depuis ſon abſence; elle n'en a pas dit un mot; je lui ai appris qu'il m'avoit envoyé des papiers; elle m'a répondu qu'il falloit les faire parvenir avec beaucoup de ſoin; que mon père l'avoit particulièrement recommandé. J'ai tâché pluſieurs fois de faire venir la converſation ſur lui: je ne comprends rien à cette eſpèce de ſilence: ce n'eſt pas tout-à-fait la même choſe avec Mlle. de Mirfor; elle m'a fait avant-hier une viſite bien ſingulière: elle fut aſſez long-temps avec moi, & elle ne ceſſa de parler de Mr. de St. Ange; elle me raconta que le jour avant ſon départ,

il s'étoit promené avec elle pendant une heure & vingt minutes, elle le savoit exactement ; elle me fit tous les détails de la conversation ; elle n'en avoit pas perdu un mot. Il étoit comique de voir comment elle mettoit un prix infini aux choses les plus simplement honnêtes. Enfin elle me dit tout d'un coup : ma chère amie, dites-moi je vous prie ce que je devrois faire si Mr. de St. Ange s'attachoit véritablement à moi. J'avoue que la question me surprit. Je lui répondis cependant, en interrompant mon ouvrage pour raccommoder le feu, il me semble que vous ne pouvez mieux faire l'un & l'autre que de suivre vos inclinations réciproques. Ah, je suis charmée, reprit-elle, que vous pensiez comme cela ; vous avez un peu changé : une fois vous condamniez les inclinations ; vous en disiez du mal. Je vous assure, continua-t-elle d'un ton bien manièré,

que la vie eſt bien peu de choſe ſans cela. Dites-moi, ma chère amie, pourquoi je ſentis la rougeur me monter au viſage ; c'étoit de colère ſurement. Je me détournai pour me cacher de Mlle. de Mirfor. Depuis ce moment ſa viſite me parut d'une longueur inſupportable, & j'allois prétexter les affaires les plus importantes pour la renvoyer, lorſqu'elle s'en alla. Il y a toujours quelque choſe de déſagréable dans le commerce de cette perſonne. Je crois que je veux me brouiller avec elle ; je ſouhaite qu'elle m'en donne l'occaſion ; mais elle n'en voudra rien faire.

Depuis le départ de mon père, je ne ſuis à-peu-près point ſortie, j'ai refuſé des aſſemblées, des ſoupers ; j'ai engagé ma mère à ſe ménager & à reſter chez elle : elle n'eſt jamais ſeule le ſoir ; le grand monde & les ſociétés commencent à me fatiguer, je n'y ai le plus ſouvent que de l'ennui. Je vois arriver

la fin de l'hiver avec plaisir ; je crains seulement que nous ne retournions pas assez tôt à la campagne. Je pense bien souvent à Mr. de Noirval, à mon ruisseau, & aussi à Made. de St. Marcin. J'ai été trop distraite de tous ces objets ; il me semble que je les reverrai avec plus de plaisir & plus d'intérêt. En attendant, nous faisons toujours des promenades en carosse ; elles conviennent à la santé de ma mère & elles sont devenues plus fréquentes. Mon père change & renouvelle son équipage ; il sera établi à la ville, & ma mère aura plus de plaisir & plus de facilité à s'en servir. Je ne sais, ma chère amie, si je vous ai dit que nous avions eu des nouvelles de Mr. Allwell ; les portraits sont bien arrivés à Londres ; ils ont été envoyés à notre parent, mais nous ne savons rien de plus : & il est très-possible que nous n'en apprenions jamais rien. Je vous écris,

ma chère Sophie, dans la confiance que j'aurai bientôt de vos lettres, & qu'elles feront bien longues, bien répondantes à tout ce que je vous dis. Si vous ne me dites plus rien, je pourrois bien auſſi me taire, & ne vous reprocheriez-vous pas d'avoir abandonné une amie qui vous aime, qui vous chérit? & que votre oubli, que votre abandon, que votre indifférence rendroit horriblement malheureuſe : après cela faites ce que vous voudrez. Hélas! mon cœur ſera toujours à vous. Adieu, ma chère amie, je crois bien que je ne vous écrirai plus que je n'aie reçu quelque choſe de vous.

Fin du Tome troiſième.

Not wanted
in RBSL Dec. 15/88